

## BIBLIOGRAPHIE

*Les ouvrages pour compte rendu doivent être envoyés anonymement à la Revue des Études Byzantines. L'envoi personnel à l'un des membres de la Rédaction n'engage en rien la Direction de l'Institut ou de la Revue. La Revue n'accepte pas de publier les recensions qui lui sont proposées sans avoir été sollicitées.*

*Les recensions sont rangées par ordre alphabétique à l'intérieur de deux séries. La première série comprend les comptes rendus plus détaillés. Dans la seconde série sont regroupés les comptes rendus brefs : ceux-ci se limitent à une description succincte du contenu de l'ouvrage et ils ne sont pas signés. Quant aux ouvrages qui ne se rapportent pas directement à l'Empire byzantin, ils figurent sur une liste des Ouvrages reçus.*

---

Ioan-Gabriel ALEXANDRU, *Konstantinos Harmenopoulos, De haeresibus*. Edition, Übersetzung, Anmerkungen (Supplementa. Études byzantines et post-byzantines 3). – Herlo Verlag, Heidelberg 2022. 24,5 × 17,5 ; relié. 119 p. Prix : 69 lei. ISBN 978-3-948670-07-8.

La collection Supplementa. Études byzantines et post-byzantines a opportunément choisi de publier ce petit volume issu d'un mémoire de master, qui contient l'édition d'un texte court mais important de l'éminent juriste du 14<sup>e</sup> siècle, Constantin Harménopoulos, le *De haeresibus*.

Ioan-Gabriel Alexandru, qui a préparé ce master à l'université de Munich sous la direction d'Albrecht Berger, propose d'abord une introduction générale sur l'hérésie à Byzance depuis Épiphane de Salamine jusqu'au 14<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit certes que d'une courte synthèse de la bibliographie récente sur le sujet, mais elle est bien menée. L'auteur se concentre ensuite sur l'œuvre d'Harménopoulos, en revenant sur la datation de ses œuvres. Le manuscrit de Venise, Biblioteca Nazionale Marciana, gr. Z. 183 (Diktyon 69654), est daté de 1359, mais il contient au f. 290<sup>v</sup> une note du patriarche Philothée Kokkinos qui attribue la rédaction de l'ensemble des œuvres d'Harménopoulos contenues dans l'ouvrage à l'année du monde 6853 (septembre

1344-août 1345). Or ce manuscrit contient entre autres textes l'*Hexabiblos*, les *Épimétra*, l'*Épitomé canonum*, la profession de foi et le *De haeresibus* d'Harménopoulos. Cette datation, qui semble fiable, permet de situer la production du juriste thessalonicien durant la période de la régence d'Anne de Savoie, comme le spécifie aussi la note, donc avant la victoire de Jean VI Cantacuzène en 1347.

Après avoir présenté les deux manuscrits les plus anciens du *De haeresibus*, soit celui de Venise (sigle V) et le manuscrit de la Biblioteca Apostolica Vaticana, Ott. gr. 440 (Diktyon 65683, sigle O), Ioan-Gabriel Alexandru examine rapidement les 25 témoins constituant la tradition manuscrite des 14<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles. Il met en évidence l'existence de deux rédactions de l'œuvre, celle portée par OV et une autre qui se trouve notamment dans des manuscrits de la fin du 14<sup>e</sup> siècle et du 15<sup>e</sup> siècle. Il ne fournit pas de stemma pour ces deux traditions manuscrites et retient seulement 6 témoins dans l'apparat de son édition, sans pourtant expliquer clairement si les autres manuscrits sont tous des *codices descripti*. Par comparaison avec les éditions antérieures, fondées sur l'une des versions du texte seulement, son édition constitue cependant un progrès.

Il prend par ailleurs aussi en compte le manuscrit d'Athènes, Bibliothèkè tès Boulès, 33 (Diktyon 1129), parce qu'il contient un ajout final à la liste des hérésies consistant en un paragraphe sur le schisme des Latins, ainsi que le manuscrit de la Biblioteca Apostolica Vaticana, Barb. gr. 291 (Diktyon 64837) pour le développement contre Palamas qu'il comporte, lequel pourrait être attribué à Harménopoulos. Ces deux *addenda*, présents l'un comme l'autre dans un seul manuscrit, sont inclus dans l'édition critique du *De haeresibus* sans commentaire particulier, ce qui n'aide pas le lecteur à prendre conscience de leur statut textuel ni de leur transmission par un unique témoin : le paragraphe sur les Latins figure ainsi à la suite du texte avec seulement dans l'apparat critique la mention de son omission dans MPSV, auxquels devrait être ajouté O (p. 66, apparat à la l. 28). L'édition du second texte, le *tomos* contre Palamas, est la plus problématique : son attribution à Harménopoulos a été contestée, or I.-A. Alexandru reprend cette hypothèse (p. 36-38) sans entrer dans le détail de la discussion. Il cite (n. 136) le récent article qui revient sur tous les aspects du sujet par A. Bucossi, C. Gazzini et A. Rigo, *Contro Roma e contro Gregorio Palamas. Il manoscritto Città del Vaticano, BAV, Barb. gr. 291 da Costantinopoli a Leone Allacci, RHT* 16, 2021, p. 1-73, mais ne l'utilise pas. Or une édition et une traduction italienne du même texte figurent dans cet article (p. 66-73), ainsi qu'un apparat de sources très riche, sans qu'I.-A. Alexandru ne les exploite ou n'y fasse référence dans sa propre édition. La logique qui a présidé à l'inclusion dans son ouvrage de ce *tomos* antipalamite n'est pas claire, puisque ce texte n'est d'aucune manière lié à la tradition manuscrite du *De haeresibus* d'Harménopoulos.

La traduction et le commentaire du *De haeresibus* sont soigneusement réalisés, ce qui permet de mettre en perspective ce traité en le confrontant à d'autres œuvres contemporaines. L'auteur approfondit en particulier la comparaison avec l'article « Hérésies » du *Syntagma* de Matthieu Blastarès, montrant les parentés évidentes qui existent entre les deux textes : dans les deux œuvres, les dissidences religieuses sont toutes rapportées à celles déjà connues et condamnées par l'Église ancienne. Il en résulte par exemple que, de manière tout à fait classique, les enjeux de la controverse palamite n'apparaissent dans les deux catalogues d'hérésies que sous le nom de messalianisme.

Même si l'on peut regretter que les choix faits concernant l'édition critique des textes ne soient pas présentés plus clairement et mieux justifiés, ce court livre apporte un matériau nouveau à la recherche sur l'œuvre d'Harménopoulos et à l'étude des hérésies à Byzance, ce qui rendra des services évidents aux spécialistes de ces questions.

Marie-Hélène BLANCHET

Omer BALLÉRIAUX (†) et Jacques SCHAMP, *Thémistios*. Tome I, *Discours I-IV, Les héritiers de Constantin*. Textes établis, traduits et commentés par Omer BALLÉRIAUX (†) et Jacques SCHAMP (Collection des Universités de France, série grecque 567). – Belles Lettres, Paris 2022. 19 × 12,5. DXIII-296 p. (dont 89 doubles). Prix : 89 €. ISBN 978-2-251-00651-2.

Les orateurs de l'Antiquité tardive ont laissé des œuvres souvent importantes par leur ampleur et par leur portée historique, mais ils sont loin d'avoir reçu la même attention que ceux de la période classique, et plus loin encore d'avoir bénéficié du même travail d'édition et de traduction de leurs œuvres. On ne peut donc que se réjouir de voir paraître, dans la Collection des Universités de France, une édition et traduction de l'ensemble des *Discours* de Thémistios, actif dans la seconde moitié du 4<sup>e</sup> siècle en particulier à Constantinople. L'entreprise avait été commencée par Omer Ballériaux, décédé en 1998, et a été reprise par Jacques Schamp, comme ce dernier le rappelle au début de l'introduction générale ; ce premier volume, outre cette introduction générale, comprend les quatre premiers discours dans l'ordre chronologique (*De la philanthropie ou Constance* ; *À l'empereur Constance, que l'empereur est plus que tout autre philosophe ou discours de remerciement* ; *Discours de l'ambassade de la ville de Constantinople prononcé à Rome* ; *À l'empereur Constance, l'amant de la cité*) et la *Démégorie* de Constance II au Sénat de Constantinople pour l'*adlectio* de Thémistios. Quatre autres volumes sont prévus, dont deux sont déjà parus en 2023 (*Discours V-XIII* et *XIV-XIX*), c'est-à-dire l'ensemble des discours politiques. Chacun des discours est accompagné d'une notice, généralement brève, et de notes, dont certaines sont rejetées en fin de volume. Plus de la moitié de ce premier volume est occupée par l'introduction générale, qui comporte les rubriques suivantes : Rhétorique et philosophie à Byzance ; Constance II, Julien et les autres ; La vie de Thémistios ; L'œuvre de Thémistios ; La tradition manuscrite ; Les éditions de Thémistios ; Témoignages/Testimonia ; Bibliographie, pour un total de plus de 500 pages. Le lecteur pourrait donc s'attendre à disposer, avec ce volume, de tout le nécessaire pour comprendre et utiliser les *Discours* de Thémistios. C'est pour partie le cas, mais pour partie seulement.

L'introduction générale présente en effet un ensemble très touffu, extrêmement riche, mais où le lecteur peine malheureusement à identifier et situer les informations importantes relatives à Thémistios lui-même. Il faut attendre la p. CCXXXVII pour que l'auteur en vienne à présenter directement la vie et l'œuvre de l'orateur et philosophe, après une très longue mise en contexte, dans laquelle sont disséminés des éléments intéressants et importants relatifs à l'homme, à sa famille et à son œuvre. Le tableau de la rhétorique et de la philosophie au 4<sup>e</sup> siècle, non seulement

à Constantinople mais aussi en Asie mineure et en Grèce propre, est fort riche, mais profus et d'une structure difficilement discernable. Nombreuses sont les hypothèses, entre autres dans le domaine prosopographique, et peut-être n'était-ce pas le lieu le plus adéquat pour les proposer – d'autant que le volume est dépourvu d'index. De même, la section consacrée aux *testimonia* (plus de cinquante pages) paraît disproportionnée, d'autant que si certains textes y sont d'accès difficiles, d'autres sont déjà bien connus et traduits par ailleurs. La présentation de la tradition manuscrite et des éditions antérieures couvre également une cinquantaine de pages ; elle s'appuie largement sur les travaux d'O. Ballériaux, en particulier son article de 2001 (qui semble manquer dans la bibliographie du volume), et sur ceux de G. Pascale, postérieurs.

Malheureusement, ce vaste travail, qui a pourtant été élaboré pendant une longue période et a bénéficié du concours de deux réviseurs, est encore déparé par des erreurs et des manques qu'on ne s'attendrait pas à trouver dans une collection aussi prestigieuse. La bibliographie est très souvent datée et déficiente ; ainsi sur l'identification du philosophe païen mentionné par Lactance, la dernière contribution citée date de 2004, alors que les débats n'ont pas cessé sur ce point ; pour le séjour commun de Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze et Julien à Athènes, le renvoi à l'introduction du premier volume de l'édition de la *Théologie platonicienne* de Proclus dans la CUF est loin d'être le lieu le plus topique ; alors que l'auteur fait référence à la notice de l'*Histoire de la littérature grecque chrétienne* relative à Basile de Césarée, il renvoie encore au manuel vieilli de Quasten pour Grégoire de Nysse, qui bénéficie pourtant d'une notice dans le même volume de 2020 ; de même, les œuvres de cet auteur sont citées selon la *Patrologia graeca* et non selon l'édition critique des *Gregorii Nysseni opera* ; on pourrait multiplier les exemples. La partie consacrée aux manuscrits présente également des problèmes significatifs : peu avant, J. Schamp mentionne « un *codex* inédit contenant des épigrammes » (p. CCCXXXV), mais indique en note l'édition des épigrammes de ce papyrus ; un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid est encore cité uniquement sous sa cote ancienne (N-XLIX) et non sous la cote actuelle (4679), et le catalogue de référence (de Andrés, 1987) n'est pas mentionné, non plus que la bibliographie récente (voir <https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/cote/40156>) – au contraire (p. 63), l'auteur cite le même ms. sous une autre cote ancienne et renvoie à la description du catalogue de 1769 ; on considérera comme une coquille la désignation d'un ms. de Berlin sous le nom « *Berolensis* » (sachant en outre qu'il est depuis la fin de la Seconde guerre mondiale à Cracovie) ; le stemma proposé p. CCCXCII est de lecture malaisée : un manuscrit perdu Ω apparaît au milieu du stemma, avec une dépendance horizontale à M, et sans lien avec l'archétype. Les erreurs et les approximations dans le reste de l'ouvrage sont nombreuses : ainsi (p. LXXIX), les lettres de Libanios à Basile sont traitées comme authentiques, sans allusion aux discussions pourtant abondantes à leur sujet ; deux traductions (dont l'une devait être appelée à disparaître) figurent pour un même extrait, p. LXVII ; et ce y compris dans la traduction (φοβερὸν traduit, p. 28, 27, par un comparatif ; εὐ λαβομένη, p. 29, 12, traduit par « redoute-t-elle » ; etc.) ou son interprétation (p. 80 n. 39, ce n'est pas le nom d'un autre personnage qui figure dans le cartouche, mais bien celui d'Hermès, mais ce sont les traits de Parrhasios) ; trop de coquilles déparent le livre, tant pour l'introduction que pour la traduction et les notes (y compris pour le grec, voir par ex. n. 108 p. 221, προσεχόμενοι pour προσεχόμενοι ; une même note figure p. 81 et p. 235, sous le n° 40 ; etc.).

Autrement dit, ce très épais volume regorge de richesses, mais nombre d'entre elles y sont un peu perdues, comme les cinq Discours, qui forment un dixième seulement du livre, ou la présentation de la vie et des œuvres de Thémistios. Sans doute aurait-il été plus utile au lecteur qu'un travail d'élagage important soit mené, afin de ne garder que l'essentiel pour une édition et traduction de Thémistios ; les autres matériaux auraient avantageusement trouvé place ailleurs. Un volume plus réduit aurait en outre facilité les relectures et les vérifications, ce qui n'aurait pas été de trop. D'autres, plus savants que le recenseur, discuteront les hypothèses, nombreuses, de J. Schamp et ses reconstructions.

Matthieu CASSIN

Friederike BERGER, *Die griechischen Handschriften der Signaturengruppen Rep. I und Rep. II (Leihgabe Leipziger Stadtbibliothek)* (Katalog der Handschriften der Universitätsbibliothek Leipzig N.F. V.2). – Harrasowitz Verlag, Wiesbaden 2022. 30 × 21,5 ; relié. 231 p., 8 pl. couleurs. Prix : 98 €. ISBN 978-3-447-11885-9.

Le présent catalogue, dû à Friederike Berger et préparé dans le cadre d'un projet commencé en 2012, décrit les 30 manuscrits grecs conservés à la bibliothèque de Leipzig dans les fonds Rep. I et II. Un deuxième catalogue, dont la publication est annoncée pour 2024, doit décrire les manuscrits grecs des autres fonds de la même bibliothèque. On doit déjà à Friederike Berger un autre catalogue important, pour une tranche des collections de la BSB de Munich (2014).

L'actuelle Universitätsbibliothek de Leipzig, fondée comme Ratsbibliothek en 1677, a accueilli ses premiers manuscrits grecs en 1699 et 1710, puis la collection a continué à croître très progressivement, avec des donations et des acquisitions de provenances diverses, dont plusieurs manuscrits du Saint-Sauveur de Messine (par l'intermédiaire de Johann de Witts). Il faut en particulier mentionner l'acquisition, en 1731, de sept manuscrits qui appartenaient à Zacharias Conrad von Uffenbach (1683-1734), parmi lesquels le ms. Rep. I 17, célèbre témoin du *Livre des cérémonies* qui avait appartenu à Matthias Corvin. L'auteure suggère, en introduction, une répartition chronologique des volumes décrits : quatorze pour la période 10<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles, neuf qui ont été copiés entre 1470 et 1570 en Italie ou en Crète, sept enfin qui sont des manuscrits d'érudits occidentaux des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. Les manuscrits de parchemin sont une petite minorité (9, contre 21 en papier), ce qui correspond assez bien à la répartition chronologique des livres. Parmi les premiers, il faut mentionner un palimpseste (Rep. I 62), ainsi que de nombreux fragments qui ont servi à restaurer d'autres livres, alors qu'ils étaient encore à Messine (Rep. I 62, II 24, 25, 26, 27) ; plusieurs d'entre eux sont palimpsestes et la plupart pourraient correspondre à des manuscrits mentionnés dans des inventaires du Saint-Sauveur de Messine du 16<sup>e</sup> ou du 17<sup>e</sup> siècle. Leur contenu est relativement varié : patristique (5 : Jean Chrysostome, Basile et Grégoire de Nazianze, Hésychius de Jérusalem) ; liturgie et hagiographie (5, dont un *Typikon* du Saint-Sauveur de Messine) ; théâtre et poésie (5) ; sciences, y compris médecine (5) ; histoire (3 : Georges Akropolitès,

Georges le Moine, Génésios) ; philosophie (3), mais aussi un livre de droit, un autre de rhétorique, un manuscrit de Xénophon et le *Livre des cérémonies*.

Le modèle de description retenu, qui est celui des catalogues des manuscrits grecs de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, avec quelques modifications, est précis et assez clair. Particulièrement bienvenue est la rubrique consacrée à la transmission des textes que conserve le manuscrit, d'après les éditions disponibles, ce qui est précieux dans la mesure où ces manuscrits ont été largement utilisés par les éditeurs des époques modernes et contemporaines. Le traitement de l'histoire des livres est également riche et bien documenté. Sans surprise, c'est le manuscrit du *Livre des cérémonies* qui bénéficie de la notice la plus longue (voir *REB* 81, 2023, p. 335-338, pour la présentation de l'édition récente dirigée par G. Dagron [†] et B. Flusin). Pour ce livre, F. Berger s'appuie largement sur les travaux de M. Featherstone, O. Kresten et J. Grusková, ainsi que sur leur aide directe, comme elle le signale à plusieurs reprises. On retiendra également la présence de quelques mains célèbres parmi les copistes : Théodore Agallianos (Rep. I 68a, I) ; Aristobule Apostolès (Rep. I 43) ; Basile de Reggio (Rep. II 25) ; Giovanni Onorio da Maglie (Rep. I 3) ; Démétrios Moschos (Rep. I 68a, II) ; Bartolomeo Zanetti (Rep. I 2) ; Emmanuel Zacharidès (Rep. I 43 ; I 82, I). Rares sont les manuscrits datés, même parmi les manuscrits récents : Rep. II 25 (a. 1171/2) ; I 68a, I (a. 1442, date restituée sans véritable explication) ; II 29 (a. 1629) ; I 51 (a. 1652) ; I 49 (a. 1666). Rares sont aussi les reliures anciennes (Rep. I 44b ; I 88 ; voir aussi I 63, I 66 [2<sup>nd</sup>e moitié du 16<sup>e</sup> s.]), plus rares encore les gardes de rempli (voir Rep. II 24, fgt 2 ; II 25, fgt ; II 26, fgt 1 ; II 27, fgt 1), et toutes proviennent de Messine. Outre les provenances déjà mentionnées (Messine, Matthias Corvin), on peut signaler également deux manuscrits du cardinal Grimani (Rep. I 46 et I 82), ainsi qu'un, voire deux manuscrits de Palla Strozzi (Rep. I 44b, I 68a I).

La description des manuscrits, précédée d'une fort courte introduction, est complétée par de très utiles index : un incipitaire (qui comprend tous les textes, non les seuls textes rares ou inédits), auteurs et textes, index général. Enfin, huit planches en couleurs sont bienvenues, mais auraient gagné à être beaucoup plus nombreuses, même si tous les manuscrits sont numérisés (voir <https://pinakes.irht.cnrs.fr/notice/fonds/1500/> ; la page du site de la bibliothèque numérique de l'Universitätsbibliothek relative aux manuscrits grecs n'est pas à jour). On attend donc avec grand intérêt le second volume du catalogue, dont la parution est annoncée.

Matthieu CASSIN

Alessandra BUCOSI et Luigi D'AMELIA, *Nicetae Thessalonicensis Dialogi sex de processione Spiritus sancti* (Corpus christianorum, series Graeca 92).

– Brepols, Turnhout 2021. 25 × 16 ; relié. cx-287 p. Prix : 270 €. ISBN 978-2-503-58640-3.

Les six *Dialogues* de Nicéas de Thessalonique – jadis appelé par erreur Nicéas de Maronée – sur la procession de l'Esprit constituent une œuvre théologique importante de la première moitié du 12<sup>e</sup> siècle, comme le soulignent à juste titre les éditeurs de ce volume. Ils offrent ici la première édition critique de l'ensemble des

*Dialogues* en se fondant sur tous les témoins conservés, à savoir 4 manuscrits principaux et 4 autres qui ne possèdent que des extraits du sixième *Dialogue* – sans compter les manuscrits copiés sur l'un des précédents. Cette tradition manuscrite se caractérise par une distance de plus de deux siècles avec l'époque de rédaction de l'œuvre et une concentration remarquable des témoins dans la seconde moitié du 14<sup>e</sup> siècle et le début du 15<sup>e</sup> siècle. Le manuscrit le plus ancien est celui de Firenze, Biblioteca Medicea Laurenziana, Plut. 31. 37 (Diktyon 16263), copié par Jean Triakontaphyllos qui était actif dans la première moitié du 14<sup>e</sup> siècle. L'un des autres copistes de l'œuvre semble avoir été Isaac Argyros dans le manuscrit Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 1115 (Diktyon 67746), tandis que les deux autres manuscrits intégraux datent aussi de la fin du 14<sup>e</sup> ou du début du 15<sup>e</sup> siècle (Al-Iskandariyya, Bibliothêkê tou Patriarcheïou, 137 [Diktyon 33024] ; Sīnā', Monè tēs Hagias Aikaterinēs, gr. 1706 [Diktyon 60081]). Il faut en conclure que, même si aucun manuscrit de l'œuvre datant de l'époque de sa rédaction n'a été préservé jusqu'à aujourd'hui, le texte était malgré tout encore disponible au 14<sup>e</sup> siècle, période où il a suscité un vif intérêt.

L'un de ces manuscrits, le Laur. Plut. 31.37, contient une note qui fait elle-même référence à une citation de Nil Kabasilas à propos de l'auteur de ces *Dialogues*. Dans son *Traité sur le Saint-Esprit*, écrit entre 1358 et sa mort en 1363, Kabasilas fait une intéressante mention de Nicéas de Thessalonique, plaçant la composition des *Dialogues* environ 250 ans avant la rédaction de son propre traité, et sous le règne du quatrième empereur comnène. Rien n'assure que Kabasilas était bien informé, mais cette double précision chronologique a éveillé la curiosité des éditeurs et elle est commentée dans l'introduction de l'ouvrage. Les années 1108-1113 correspondraient à une datation trop haute par rapport aux données connues sur Nicéas, dont on sait qu'il a été chartophylax probablement à partir de 1121/1122, puis archevêque de Thessalonique de 1133 jusqu'aux années 1150. Mais le nombre de 250 ans pourrait être interprété comme une approximation, tandis que l'allusion au quatrième empereur comnène ne vise pas nécessairement Manuel I<sup>er</sup> (1143-1180) : après Isaac I<sup>er</sup> Comnène (1057-1059), Alexis I<sup>er</sup> (1081-1118) et Jean II (co-empereur 1092-1118, règne 1118-1143), le frère aîné de Manuel, Alexis, a été co-empereur de 1122/1123 à 1142. En outre, il n'est pas obligatoire de supposer que la rédaction des *Dialogues* date nécessairement de la période où Nicéas était métropolitain, même si c'est de cette manière qu'il est désigné dans les manuscrits du 14<sup>e</sup> siècle, certainement parce que c'est alors sa principale fonction connue : il pourrait avoir élaboré cette œuvre de controverse théologique au patriarcat, en tant que chartophylax, dès les années 1120.

Ces *Dialogues* ont été cités à partir de la seconde moitié du 12<sup>e</sup> siècle, tant dans le *Sacrum Armamentarium* d'Andronic Kamatèros (1175) que dans le *De sancto et immortalī Deo* d'Hugues Éthérien (1177). Par la suite, l'auteur n'a pas sombré dans l'oubli puisqu'il est évoqué par Nicéphore Blemmydès et par Georges Pachymérés, ce dernier affirmant même que la lecture de Nicéas de Thessalonique était l'une de celles qui avaient inspiré à Jean Bekkos son revirement en faveur de l'union des Églises. Les références à Nicéas de Thessalonique se poursuivent aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles, depuis Nil Kabasilas jusqu'à Georges Scholarios. Cette œuvre est donc indéniablement un jalon important et continu de la controverse entre Byzantins et Latins, probablement du fait de la richesse de l'argumentation et de la variété des approches adoptées. Les éditeurs font remarquer la bonne connaissance d'Aristote

dont Nicéas fait preuve, en particulier dans le deuxième dialogue, qui est le plus représentatif de sa culture philosophique et patristique, mais aussi mathématique, puisqu'il recourt à l'occasion à des images empruntées à la géométrie euclidienne. Les thèses attribuées à l'interlocuteur latin sont parfois repérables dans les écrits d'Hugues Éthérien, mais celui-ci n'était pas présent à Constantinople avant 1166, donc il faudrait supposer une source commune plus ancienne. Certains arguments se retrouvent bien dans les écrits de Pierre Grossolano et d'Anselme de Havelberg, l'un et l'autre ayant participé à des discussions théologiques à Constantinople, le premier en 1112/1113 et le second en 1136, mais sans que ces textes ne reflètent la totalité des démonstrations imputées aux Latins par Nicéas. Celui-ci demeure donc un auteur fondamental pour toute étude des origines de la thèse du *per Filium* dans la controverse sur la procession du Saint-Esprit.

L'originalité de ces *Dialogues* réside aussi dans le *prooimion* et l'épilogue qui les encadrent, lesquels témoignent d'une réflexivité très élaborée de la part de l'auteur quant à la mise en scène qu'il propose en présentant, sur un pied d'égalité, deux interlocuteurs, un « Latin » et un « Grec » (Γραικός, selon l'appellation traditionnelle donnée en Occident aux chrétiens byzantins, *Graeci*). Nicéas explique que, puisque le différend théologique entre eux n'a pas été tranché par un concile, il est nécessaire d'écouter tous les arguments de chacune des deux parties. Il montre ainsi à quel point il est conscient de la division religieuse qui oppose Latins et Byzantins, et de la conflictualité qui s'est développée au sein de l'Église chrétienne : on trouve déjà ici, en ce début du 12<sup>e</sup> siècle, un appel à « œuvrer avec zèle à l'union des Églises, à l'imitation des Pères » (τὴν τῶν ἐκκλησιῶν πατρομιμήτως σπουδαζέτωσαν ἕνωσιν, *Épilogue* l. 63-64), ce qui équivaut à la reconnaissance de l'existence d'un schisme résultant d'un différend doctrinal.

Il faut donc saluer à tous égards l'édition critique de cette source particulièrement importante pour l'étude des origines de la controverse théologique entre orthodoxes et catholiques.

Marie-Hélène BLANCHET

Börje BYDÉN, *Theodoros Metochites, Paraphrase of Aristotle, De anima.*

Critical edition with Introduction and Translation (Commentaria in Aristotelem Graeca et Byzantina, Series Academica 8). – De Gruyter, Berlin, Boston 2022. 24,5 × 17 ; relié. CXC-379 p. Prix : 149,95 €. ISBN 978-3-11-078602-6.

Étant donné la place qu'occupe Aristote dans la philosophie à Byzance, nombreux sont les commentaires, paraphrases, abrégés et autres textes scolaires qui gravitent autour de l'œuvre du Stagirite. Vu leur nombre et leur ampleur, seule une proportion réduite en a été éditée à ce jour, sans même parler d'édition critique. C'est entre autres le cas de la paraphrase des traités physiques d'Aristote due à Théodore Métochitès, qui les couvre tous sauf les *De mundo* et *De spiritu* (pseudépigraphe) et l'*Historia animalium*, soit quarante textes. On ne dispose à ce jour que de rares éditions critiques, et encore seulement pour de courts traités ; une thèse, due à Martin Borchert, a été soutenue en 2011 sur la paraphrase du *De generatione*



*et corruptione* mais n'a pas encore été publiée : elle est largement utilisée et discutée dans le présent volume, œuvre de Börje Bydén, qui propose la première édition (critique), accompagnée d'une traduction anglaise, de la paraphrase du *De anima*.

Le livre s'ouvre par une ample introduction, dont l'essentiel est consacré à la tradition du texte, tandis qu'une section plus réduite traite de sa forme et de son contenu, avant la présentation des principes d'édition. L'édition critique et la traduction occupent environ le double de place par rapport à l'introduction. La paraphrase du *De anima* ici éditée est présente dans treize témoins manuscrits (dont l'un d'eux la présente en marge du texte d'Aristote : Al-Iskandariyya, Bibl. tou Patriarcheiu, 87 [Diktyon 32974], ms. A). Au terme d'une minutieuse démonstration, largement commentée, B. Bydén retient trois témoins : Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 303 (Diktyon 66934), ms. V ; Venezia, Bibl. Nazionale Marciana, gr. Z. 239 (Diktyon 69710), ms. M, et le ms. A. Commentant pas à pas les passages qui lui semblent significatifs pour éclairer les relations entre les différents manuscrits, l'éditeur élimine les autres témoins et conclut à l'existence d'une recension fermée, avec un archétype probablement distinct de l'original ; M et A descendent d'un modèle commun perdu  $\beta$ , et les deux branches reconstituées (V et  $\beta$ ) présentent un ordre des textes aristotéliens différents – c'est celui de V qui semble original. B. Bydén discute ensuite les conclusions de M. Borchert et conclut à l'indépendance de  $\beta$  par rapport à V. En outre,  $\beta$  refléterait un état du texte d'origine qui témoigne d'une révision, principalement stylistique, visant à produire un texte propre et édité. Cette étude très fournie, qui repose certes pour l'essentiel sur le texte de la paraphrase au *De anima* (même si quelques passages extérieurs à ce traité sont utilisés, entre autres à partir de Borchert), devra être vérifiée et complétée pour les autres traités, mais elle fournit une base ample et solide pour l'étude de l'histoire du texte.

Dans la deuxième partie de l'introduction, B. Bydén cherche à cerner les destinataires du texte ainsi que ses modalités d'écriture et ses sources. Plutôt qu'un contexte d'enseignement, l'éditeur envisage des destinataires du même milieu que l'auteur (« gentlemen scholars ») et suggère que le dédicataire pourrait être Nicéphore Choumnos ; parmi les premiers lecteurs figurèrent aussi sûrement Nicéphore Grégoras – qui a laissé sa marque dans plusieurs des manuscrits les plus anciens de l'œuvre – et Nicéphore Kallistos Xanthopoulos. B. Bydén relève que le texte grec est faiblement structuré et largement dépourvu de repères visuels, ce qui conduit à une lecture linéaire plus qu'à une utilisation ponctuelle. Les paraphrases de Métochitès sont deux à trois fois plus longues que le texte aristotélien d'origine, mais bien moins longues que les commentaires contemporains sur les mêmes traités. Outre quelques rares digressions, l'allongement vient principalement des équivalences de formulations proposées et des quelques exemples pris aux commentateurs. Au contraire, l'abrégé par Scholarios de la paraphrase de Métochitès est six fois plus court que le texte qu'il retravaille. Enfin, l'éditeur note que, contrairement à d'autres paraphrases, celle de Métochitès utilise la 3<sup>e</sup> personne du singulier lorsqu'il s'agit d'Aristote, ce qui permet de conserver la 1<sup>re</sup> personne pour l'auteur de la paraphrase, clairement distingué, sauf exceptions, de l'auteur paraphrasé. Une section est également consacrée aux sources utilisées par l'auteur : au premier chef Jean Philopon et Thémistios, mais aussi, de manière plus ponctuelle ou secondaire, Priscien (pseudo-Simplicius) et Sophonias. L'identification est toutefois loin d'être aisée, dans la mesure où l'auteur retravaille très largement les textes qu'il remploie.

Enfin, la deuxième partie de cette section est consacrée à une intéressante étude de la langue de Métochitès et de ses particularités. Au terme de l'introduction figure une présentation des critères d'édition ( $\mathbf{V}$  et  $\mathbf{\beta}$  présentent deux branches, dont la première est généralement favorisée lorsque les deux leçons sont équipollentes), une bibliographie, et des index relatifs à l'introduction, en particulier un précieux index des passages dont l'établissement du texte est discuté par l'éditeur.

Le texte grec est accompagné de divers appareils : critique, aristotélien (lieu paraphrasé), des parallèles, des sources (sous la traduction, avec renvoi aux lignes de celle-ci plutôt qu'à celles de l'édition, ce qui est pour le moins discutable) ; la traduction est, elle, complétée par de rares notes relatives uniquement aux choix de traduction. Aucun élément relatif à l'interprétation du texte n'est proposé, sinon dans l'apparat des sources, où est parfois discuté l'écart éventuel entre le texte d'Aristote, son interprétation par la source de Métochitès et celle de ce dernier. Le texte est dépourvu de tout index, y compris pour les sources, ce qui est fort regrettable.

La publication de l'édition de la paraphrase au *De generatione et corruptione*, objet de la thèse de M. Borchert, est annoncée. On peut espérer que le reste des paraphrases aristotéliennes de Théodore Métochitès sera bientôt publié (et traduit), maintenant que le travail est amorcé. B. Bydén est sans doute l'un des mieux placés pour ce faire.

Matthieu CASSIN

Dèmètrios A. CHRESTIDÈS, *Παροιμίες και παροιμιακές φράσεις της ελληνικής αρχαιότητας*. – Αριστοτέλειο Πανεπιστήμιο Θεσσαλονίκης. Ινστιτούτο Νεοελληνικών Σπουδών. Ίδρυμα Μανόλη Τριανταφυλλίδη, Thessalonikè 2023. 24 × 17. 735 p. Prix : 31,80 €. ISBN 978-960-231-211-7.

Imposant par son volume et ses ambitions, le présent ouvrage s'inscrit dans le sillage des travaux de Dèmètrios Chrèstidès autour de la réception de la littérature classique à Byzance et, plus spécialement, de la littérature proverbiale (voir, à titre d'exemple, O « Όμήρου κυβιστήρ » του Ευθυμίου Τορνίκη, *Ελληνικά* 62, 2013, p. 161-163 et Proverbs, dans G. K. Giannakis (éd.), *Encyclopedia of Ancient Greek Language and Linguistics*. III, P-Z, Leiden, Boston 2014, p. 189-192). De par leur concision et par leurs inventions stylistiques, les expressions proverbiales constituent un genre littéraire malléable et protéiforme ; porteuses de la sagesse des aïeux, les images véhiculées par les proverbes reflètent une certaine vision du monde (à ce propos, voir aussi J. Russo, La « grécité » des proverbes grecs : un nouveau regard sur un genre ancien, dans A. Balansard, G. Dorival et M. Loubet (éd.), *Les fondements de la tradition classique – En hommage à Didier Pralon*, Aix-en-Provence 2009, p. 163-175). Tant par leur forme que par leur contenu, leur réappropriation par les auteurs classiques et byzantins constitue un terrain encore en friche qui pourrait apporter un regard neuf sur les modalités qui régissent la composition d'un récit en termes d'intertextualité. Dèmètrios Chrèstidès se fixe l'objectif de passer en revue les proverbes des anciens Grecs qui sont inclus dans les grandes collections que l'Antiquité classique et Byzance nous ont léguées, non sans inclure des expressions

proverbiales qu'il a pu lui-même dénicher dans des études récentes. Chaque proverbe est accompagné d'une traduction en grec moderne, ainsi que d'un commentaire, précisant notamment les principales sources où il est attesté.

Le volume s'ouvre sur une brève introduction qui présente avec clarté les objectifs de cette entreprise de longue haleine. Chrèstidès revient sur le sens du terme grec *παροιμία*, en mettant à profit des sources comme Basile de Césarée, Synésios de Cyrène et la Souda. Tout en cristallisant des expériences ou des connaissances transmises d'âge en âge, les proverbes grecs antiques sont aussi pourvus d'une série de traits stylistiques qui servent à faire passer le message efficacement. En s'inspirant de sources diverses (Aristote, l'évangile de Jean, Michel Apostolès), l'auteur démontre qu'un proverbe n'implique pas forcément un sens allégorique. L'accent est mis sur leur réemploi par les poètes comiques, ainsi que par les représentants de la Seconde Sophistique. Sont présentés de manière succincte les traités sur les proverbes qui ont vu le jour dans l'Antiquité : Aristote, Théophraste et Chrysippe optent pour une interprétation plutôt philosophique, alors que chez les grammairiens alexandrins, c'est l'approche philologique qui prévaut.

Sont également passés en revue les différents recueils de proverbes, à commencer par ceux de Didyme Chalcentère (1<sup>er</sup> siècle avant J.-C.) et de Lucillius de Tarrha (1<sup>er</sup> siècle après J.-C.). Actif à Rome sous l'empereur Hadrien (117-138 après J.-C.), le sophiste Zénobios rédigea un résumé en trois livres des proverbes recensés par ses deux prédécesseurs. Cependant, la plupart de ces collections furent constituées à l'époque byzantine, notamment à la fin du 9<sup>e</sup> siècle, avec la parution d'une compilation regroupant des matériaux provenant pour l'essentiel de trois sources distinctes : une sélection de proverbes classés par ordre alphabétique issu du recueil constitué par Zénobios à des fins éducatives ; une collection intitulée *Πλουτάρχου Παροιμιαί αἱς Ἀλεξανδροῦ ἐχρῶντο*, due vraisemblablement à un grammairien alexandrin du nom de Séleucos ; un recueil transmis sous le titre *Παροιμιαί δημόδεις*, faussement attribué au grammairien Diogénien (2<sup>e</sup> siècle après J.-C.), qui puisa dans les mêmes sources que Zénobios. Ce corpus de proverbes nous est parvenu dans trois recensions byzantines, sans doute présentées trop rapidement pour le lecteur non initié : le *Zenobius Parisinus* (ou Pseudo-Zenobius), le *Zenobius Bodleianus* et le *Zenobius Diogenianus* (ou Pseudo-Diogenianus). Le lecteur reste sur sa faim concernant les aléas de leur transmission, assez compliqués à en croire une simple recherche sur la base de données *Pinakes*. Ces trois recensions se sont trouvées à l'origine des recueils compilés par Grégoire de Chypre (13<sup>e</sup> siècle), Macaire Chrysoképhalos (14<sup>e</sup> siècle) et Michel Apostolès (15<sup>e</sup> siècle), où les proverbes antiques sont mêlés avec des matériaux byzantins.

L'étude de l'œuvre des parémiographes grecs se heurte à plusieurs difficultés, comme la datation des proverbes, qui s'avère souvent impossible, les exemples antiques et byzantins étant mélangés sans distinction. Ainsi l'auteur a-t-il pris le parti d'esquiver l'écueil des datations sans doute trop hasardeuses. Les expressions proverbiales étant transmises sous diverses formes, il privilégie la forme attestée dans la grande majorité des sources. Les proverbes recensés dans ce volume proviennent essentiellement des trois sources suivantes : les recueils de parémiographes, d'après l'édition de E. L. Leutsch et F. G. Schneidewin, *Corpus Paroemiographorum Graecorum*, I-II, Göttingen 1839-1851 (et *Supplementum*, Hildesheim 1961) ; les lexicographes antiques et byzantins ; une série d'études récentes, citées avec soin dans la partie bibliographique (p. 16-24).

Les 5320 entrées sont réparties en sept catégories thématiques, elles-mêmes divisées en plusieurs sous-parties et sous-chapitres : mythologie (divinités ; demi-dieux ; héros ; mythes régionaux ; récits mythiques) ; histoire et légendes historiques (la Grèce et ses colonies ; autres régions) ; aires géographiques (la Grèce et ses colonies ; autres régions) ; traits physiques de l'homme (huit sous-catégories) ; morale et vie intellectuelle (quatorze sous-catégories) ; vie sociale (vie privée ; sphère publique) ; nature (animaux et plantes ; entités abstraites). Comme certaines catégories se recoupent, le classement a été effectué en fonction de l'aspect de l'expression proverbiale qui est davantage souligné. L'index qui clôt le volume facilitera la recherche de tel ou tel proverbe dans ce relevé foisonnant et à la stratigraphie remarquable.

On ne peut que saluer la rigueur et la richesse de ce répertoire qui donne un aperçu très complet de l'évolution de la littérature proverbiale, un genre si difficile à cerner, sur plusieurs siècles. Nul doute que le lecteur tirera profit de la consultation de cet instrument de travail et y verra plus clair dans l'origine de telle ou telle expression, ainsi que dans la fonction de son réemploi littéraire. On ne peut que souhaiter que l'étude de ce matériau si complexe suscite de nouvelles études apportant un éclairage nécessaire autour de la réception d'une tradition littéraire échevelée, dont plusieurs facettes restent encore à découvrir.

Anna LAMPADARIDI

Ian C. CUNNINGHAM (editionem post Kurt LATTE continuans recensuit et emendavit), *Hesychii Alexandrini Lexicon*. IIa, E-I ; IIb, K-O (Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 11.2a-b). – De Gruyter, Berlin, Boston 2020. 23,5 × 16 ; relié. XII-1000 p. Prix : 280 €. ISBN 978-3-11-066719-6.

Le lexique d'Hésychios d'Alexandrie (5<sup>e</sup>-6<sup>e</sup> siècles après J.-C.) est considéré comme le plus important que l'Antiquité grecque nous ait légué. Son édition traversa de nombreuses péripéties avant de connaître un dénouement heureux. Après l'*editio princeps* complète publiée par Moritz Schmidt dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle (*Hesychii Alexandrini Lexicon*, 5 vols., Jena 1858-1868 [réimpression Amsterdam 1965]), c'est à Kurt Latte (1891-1964) que revint la tâche d'éditer le lexique à nouveau frais. Les deux guerres mondiales vinrent compromettre l'avancement du projet : le premier volume (A-Δ) ne parut qu'en 1953 (K. Latte, København 1953), alors que les entrées correspondant aux lettres E-O furent publiées à titre posthume (København 1966). Peter Allan Hansen prit le relais en faisant paraître un troisième volume (II-Σ) en 2005 ([Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 11.3], Berlin, Boston 2005), mais ne parvint pas à mener à bien ce chantier ouvert depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle. Ce fut grâce au concours de Ian C. Cunningham que nous arrivâmes à la fin de l'alphabet (IV, T-Ω [Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 11.4], Berlin, New York 2009 ; voir M. Egetmeyer, *REG* 126, 2013, p. 285-286). Ce dernier se chargea aussi de la révision des deux premiers volumes publiés de K. Latte, dont le premier parut en 2018 (I, A-Δ [Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 11.1], Berlin,

Boston 2018). On ne peut que se réjouir de la parution des deux présents volumes qui correspondent au tome II (E-O) publié par Latte en 1966 et s'inscrivent dans la continuité du projet de révision entrepris par I. Cunningham. Comme l'auteur l'explique, le travail de révision ayant considérablement étoffé le propos de Latte, la publication de deux volumes séparés a été jugée préférable (E-I et K-O).

Pour l'introduction et les principes d'édition, on renverra aux prolégomènes de l'édition révisée du premier volume de Latte parue en 2018 (*ibid.*, p. xi-xiii). Actif après 400 et – en tout état de cause – avant 600, Hésychios exprime dans une lettre-préface à Eulogios sa reconnaissance envers l'atticiste Diogénien (2<sup>e</sup> siècle après J.-C.), auquel il aurait beaucoup emprunté. Le lexique de ce dernier, aujourd'hui perdu, aurait été utilisé pour la constitution de l'*Etymologicum Magnum*, ainsi que par Photios. Ses gloses ne figurent pas nécessairement sous leur forme originelle chez Hésychios, le travail des compilateurs successifs ayant creusé l'écart entre le lexique tel qu'il nous est parvenu et ses sources. Sont présentées de manière succincte sept catégories de gloses que l'on peut identifier, à commencer par le lexique de Cyrille, interpolé dans celui d'Hésychios. Traditionnellement attribué au patriarche d'Alexandrie du 5<sup>e</sup> siècle, ce dernier ne fut probablement à l'origine qu'un lexique réunissant des termes présents dans les œuvres de Cyrille, considérablement enrichi au fil des siècles. Cunningham tient aussi à signaler les rapprochements avec le recueil *Συναγωγή λέξεων χρησίμων*, qu'il a lui-même publié en 2003 dans la même collection (Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 10). À la suite d'une très brève allusion à la réception d'Hésychios chez des auteurs plus tardifs, avec ou sans mention explicite de son nom, Cunningham s'attarde sur le témoin unique du lexique d'Hésychios, le ms. Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, gr. Z. 622 (Diktyon 70093), copié à Constantinople entre 1400 et 1420, portant notamment des corrections de la main de Marc Mousouros. Sur ce manuscrit important, on consultera aussi D. Speranzi, La soluzione di un 'enigma cretense'. Marco Musuro e il Par.gr. 2964, *Studi Medievali e Umanistici* 13, 2005, p. 278-294, surtout p. 287 n. 1.

Toujours dans la préface du premier volume révisé, Cunningham tient à souligner que le texte critique constitue une révision de l'édition de Latte, et non pas une édition à nouveaux frais. Néanmoins, les dimensions du présent travail confirment l'importance de cette entreprise de mise à jour. Le système de numérotation des gloses adopté par Latte est maintenu. L'apparat de lieux parallèles, placé au-dessus d'un apparat critique extrêmement riche, donne des pistes utiles qui pourraient orienter vers la rédaction d'un commentaire. Contrairement à Latte, Cunningham a pris soin de noter toutes les variantes, mêmes orthographiques, étant donné qu'il s'agit d'une édition critique à témoin unique. Il a également pris le temps de vérifier les gloses de Cyrille, ainsi que les références citées. L'apparat des lieux parallèles a été mis à jour et étoffé, en respectant le principe de donner des références concernant des passages entiers, et pas un terme isolé. L'édition critique est précédée de deux listes contenant les abréviations utilisées pour les sources et les lieux parallèles, ainsi que pour les noms et les publications ; ces listes complètent les relevés fournis dans le premier volume.

Le volume des *indices* (auteurs, testimonia, index général) paru en 2023 (Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 11.5) constitue un complément indispensable qui aidera le lecteur à naviguer dans cet océan d'informations et à profiter pleinement de cette édition de grande qualité.

Relevons le courage de l'auteur d'avoir mené à bon terme ce travail de révision exigeant et fastidieux. Grâce à l'aboutissement de cette entreprise de grande envergure, marquée par de nombreuses vicissitudes, on pourra désormais se limiter à consulter une seule édition d'Hésychios, revue et considérablement enrichie. Il ne reste qu'à souhaiter que ce travail donne lieu à davantage d'études sur cette source passionnante et sous-exploitée qu'est le lexique d'Hésychios.

Anna LAMPADARIDI

Géorgios DELIGIANNAKIS, *A Cultural History of Late Roman Cyprus* (Cyprus Research Center. Texts and Studies in the History of Cyprus 90). – Lithographica, Leukôsia 2022. 29 × 20 ; relié. 194 p., 42 fig. couleurs et noir et blanc. ISBN 978-9963-0-8169-1.

Le présent volume est le fruit de la longue familiarité de l'auteur avec l'histoire chypriote tardo-antique. Placé sous le signe de l'histoire culturelle, l'ouvrage se propose de croiser divers types de sources afin de revisiter la période qui s'étend *grosso modo* du règne de Dioclétien (284-305) jusqu'au concile d'Éphèse (431), quand l'Église de Chypre se vit accorder le statut d'autocéphalie. Ainsi, Géorgios Deligiannakès se fixe pour objectif de sortir cette période de l'histoire chypriote de l'ombre où l'ont reléguée les tendances de la recherche, en mettant en évidence la continuité avec le passé romain, d'un côté, et la pluralité religieuse, de l'autre. L'enquête se décline en cinq parties qui se veulent complémentaires, rédigées dans un style dense et clair, avec des renvois bibliographiques volontairement réduits.

Le premier chapitre retrace l'évolution des identités locales à l'aune de l'établissement du christianisme. À la suite d'un rapide survol de l'histoire de Chypre à la fin de la période romaine, l'auteur s'attarde sur le 3<sup>e</sup> et surtout sur le 4<sup>e</sup> siècle, époque charnière où la position de l'île au sein de l'espace méditerranéen est redéfinie. L'ambiance provinciale et quelque peu exotique cède la place à une prospérité, reflétée, entre autres, dans la céramique, qui atteint son point culminant au 6<sup>e</sup> siècle. La multiplication des sièges épiscopaux et le développement du culte d'évêques locaux favorisent un nouveau patriotisme qui résulte de la concurrence entre les Églises locales. Dans le même temps, la revendication de l'apostolicité des sièges épiscopaux et la découverte de la relique de l'apôtre Barnabé ne sont pas étrangères à l'obtention du statut autocéphale pour l'Église de Chypre ; à ce sujet peut-être aurait-il été bon de consulter l'article de M.-H. Blanchet et K. Vetochnikov, Les usages et significations du terme « autocéphale » (αὐτοκέφαλος) à Byzance, dans M.-H. Blanchet, F. Gabriel et L. Tatarenko (éd.), *Autocéphalies. L'exercice de l'indépendance dans les Églises slaves orientales (IX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Roma 2021, p. 47-64 (voir *REB* 82, 2024, p. 415-416). À la suite des invasions arabes du milieu du 7<sup>e</sup> siècle, l'île se ferme sur elle-même, isolement qui dure jusqu'à sa réintégration dans l'Empire byzantin (965).

En croisant toutes sortes de bribes d'informations, l'auteur tâche par la suite de réécrire la chronique des derniers païens de Chypre, pour reprendre le titre de l'ouvrage devenu classique de Pierre Chuvin (Paris 1990). Le silence des sources, notamment celui d'Épiphané que l'on regrette beaucoup, ne permet pas d'évaluer le degré de

violence, le rôle de l'intervention humaine ou celui des catastrophes naturelles, tels les tremblements de terre. Deligiannakès passe en revue les attestations des formules *heis theos* et *theos ypsistos*, en fournissant deux petits dossiers intéressants, notamment pour les spécialistes d'épigraphie. Sur la base d'une documentation fragmentaire, il semblerait que la fin des temples n'ait pas généré de traumatisme particulier. L'apport de l'hagiographie pseudo-apostolique, faisant la part trop belle à la fiction, s'avère assez limité : des récits comme les *Actes de Barnabé* (BHG 225) ou la *Vie d'Héraclide* (BHG 743) peuvent être mis en relation avec des légendes hagiographiques italo-grecques, telle la *Vie de Pancrace* (BHG 1410, voir *REB* 77, 2019, p. 372-374) servant à défendre l'apostolicité du siège de Taormine.

Dans la troisième partie, l'auteur livre une analyse minutieuse de trois mosaïques chypriotes datant de la période romaine tardive qui permettent de s'interroger sur l'appropriation du langage visuel gréco-romain par les chrétiens. L'argumentation repose sur une lecture critique des sources et de la littérature secondaire. Le contenu mythologique des mosaïques de la Maison d'Aïôn à Néa Paphos (4<sup>e</sup> siècle) a fait couler beaucoup d'encre ; malgré la prolifération des théories proposant une interprétation allégorique et/ou philosophique, l'auteur y voit plutôt une série de *topoi* classiques associés à la culture du banquet et au renouveau de la nature, en lien avec le contexte chypriote. Le Palais de Thésée (Néa Paphos), érigé dans la seconde moitié du 2<sup>e</sup> et habité jusqu'au 7<sup>e</sup> siècle, compte également une série de mosaïques de contenu mythologique réalisées entre le 3<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> siècle. Ayant vraisemblablement servi de résidence officielle au gouverneur provincial, cette villa pourrait refléter le transfert du pouvoir de la sphère publique à la sphère privée. Pour finir, la mosaïque d'Akaki, non loin de Nicosie, constitue l'une des rares représentations de course de chars connues à ce jour dans l'Empire romain d'Orient. Datant probablement de la première moitié du 4<sup>e</sup> siècle, cette impressionnante œuvre d'art pourrait bien refléter un événement réel. L'imaginaire mythologique véhiculé par ces trois groupes de mosaïques chypriotes situées dans des contextes domestiques pourrait refléter la culture classique des gouverneurs locaux, qui partageraient des qualités avec les héros antiques. Ainsi, les rapprochements avec la *Descriptio imaginis* de Procope de Gaza sont intéressants à relever (voir aussi D. Lauritzen, Le palais de Thésée dans la *Descriptio imaginis* de Procope de Gaza : *mimêsis et realia*, dans G. Herbert de la Portbarré-Viard et P. Duarte [éd.], *Architectures et décors fictifs antiques et médiévaux*, Aix-en-Provence 2022, p. 191-226).

Le quatrième chapitre retrace les grandes étapes du développement du christianisme chypriote de Barnabé à Épiphane et pourrait être lu en parallèle avec l'ouvrage récent de Diego Arfuch (voir *REB* 81, 2023, p. 329-331). En faisant dialoguer sources littéraires et trouvailles archéologiques afin de faire ressortir l'interaction entre les dynamiques locales, l'auteur met en relief les débuts modestes du christianisme chypriote au 3<sup>e</sup> siècle et son développement considérable au 4<sup>e</sup>. Cet essor se cristallise avec le choix de chefs charismatiques et une organisation ecclésiastique en expansion. Dans une approche comparatiste, l'auteur discute la diffusion du christianisme dans d'autres régions du Proche-Orient qui pourraient être mises en parallèle avec Chypre : Gaza, Antioche, Béryte et Tyr, ainsi que la région de Kalykadnos (Cilicie/Isaurie). Le cas de Maïouma, le mouillage de Gaza qui fut christianisé déjà depuis l'époque de Constantin et reçut le nom de Constantia, fournit un parallèle intéressant avec Salamis, devenue aussi Constantia vers 350. À ce propos, et pour une nouvelle édition de la *Vie de Porphyre de Gaza* (BHG 1570), voir A. Lampadaridi,

*La conversion de Gaza au christianisme. La Vie de S. Porphyre de Gaza par Marc le Diacre (BHG 1570)*, Bruxelles 2016.

Le dernier chapitre est dédié à Épiphané, celui qui fit de Salamis/Constantia un siège épiscopal. Son épiscopat (366/367-402/403) coïncida avec une période de prospérité pour l'île de Chypre. Cependant, ses propres écrits fournissent peu d'informations sur son siège et ses activités au niveau local. Ainsi, l'auteur réunit les informations éparpillées trouvées dans d'autres sources, sans pour autant lever le voile sur le mystère : on en sait plus sur la postérité d'Épiphané que sur sa propre vie. Parmi les quatre-vingts hérésies recensées dans le *Panarion*, il n'y en a que deux qui portent sur Chypre, constat compatible avec la volonté d'Épiphané de sortir des confins de l'île. Le lecteur tirera profit de la lecture parallèle de l'introduction à Épiphané de Salamine qui précède la nouvelle traduction française du livre 1 (hérésies 1 à 25) (voir *REB* 82, 2024, p. 390-392). Sa mort plongea l'Église de Chypre dans le désordre. Néanmoins son legs fut considérable : il fraya le chemin au développement des évêchés locaux et du mouvement monastique, ainsi qu'à une profusion de récits hagiographiques.

Un appendice sur la communauté juive de Chypre entre la fin du 2<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> siècle, une bibliographie sélective (sans distinction entre sources et littérature secondaire) et un index général complètent avec bonheur ce volume richement illustré (42 figures). De par l'originalité de sa démarche qui consiste à croiser plusieurs types de sources, l'auteur réussit son pari en comblant un manque bibliographique et en offrant une belle synthèse qui sera utile à tout lecteur intéressé par l'histoire chypriote à la charnière entre l'Antiquité et l'Empire byzantin.

Anna LAMPADARIDI

Charalambos DENDRINOS, *Manuelis II Palaeologi imperatoris Apologia de processione Spiritus sancti, Tractatus de ordine in Trinitate, Epistula ad dominum Alexium Iagoupem* (Corpus christianorum, series Graeca 71). – Brepols, Turnhout 2022. 25 × 16 ; relié. CLII-437 p. Prix : 380 €. ISBN 978-2-503-52807-6.

Avec ce volume imposant, Charalambos Dendrinos livre la publication de sa thèse de doctorat, préparée sous la direction de Julian Chrysostomidès au Royal Holloway de l'Université de Londres et soutenue en 1996. L'ouvrage contient l'édition critique de trois œuvres théologiques de l'empereur Manuel II Paléologue portant sur les sujets de conflits entre les Églises romaine et byzantine, rédigées entre la fin des années 1390 et les années 1410. Le premier traité, de loin le plus long, est constitué de 156 chapitres réfutant la doctrine latine de la procession de l'Esprit et contestant la primauté du siège de Rome : il a été composé par l'empereur durant son séjour à Paris entre le 3 juin 1400 et le 23 novembre 1402, en réponse à une série de syllogismes qui lui avaient été présentés par un moine de la région parisienne – œuvre en latin qui n'a pu être identifiée jusqu'à maintenant. Le deuxième écrit, qui s'enchaîne dans les manuscrits avec le traité précédent, porte sur l'ordre des personnes au sein de la Trinité, sachant qu'une hiérarchie entre elles est inconcevable et que cet ordre ne peut donc découler que de leurs caractéristiques hypostatiques. Enfin le troisième texte se présente comme une lettre



sur l'apprentissage de la théologie, adressée par l'empereur à son familier Alexios Iagoupès et contenant la critique d'un partisan des Latins, que Ch. Dendrinós propose d'identifier avec Manuel Kalékas.

La tradition manuscrite de ces textes est peu développée, puisqu'ils ne sont transmis pour chacun d'entre eux que par deux manuscrits : Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 1107 (Diktyon 67738), et Barb. gr. 219 (Diktyon 64765) pour les deux premiers traités, et Paris, Bibliothèque nationale de France, Grec 3041 (Diktyon 52686) et Barb. gr. 219 pour la lettre à Iagoupès. Les trois manuscrits, très précisément décrits dans l'introduction, datent tous de la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle et contiennent d'autres œuvres de Manuel II Paléologue. Ch. Dendrinós a pu en outre repérer sur certains folios du *Vat. gr. 1107* contenant surtout le premier traité, *Sur la procession du Saint-Esprit*, mais aussi le court écrit qui suit, *Sur l'ordre dans la Trinité*, des interventions substantielles de la main du moine Macaire Makrès : en croisant cet indice paléographique avec d'autres sources, il aboutit à la conclusion que Macaire Makrès a aidé Manuel II à réviser son texte une fois que ce dernier est rentré à Constantinople, à partir de juin 1403. Ces corrections sont donc prises en compte à juste titre dans l'apparat critique et attribuées à Macaire Makrès. L'absence de copie de ces trois œuvres au-delà du début du 15<sup>e</sup> siècle est probablement le signe de leur très faible circulation et de leur manque d'attractivité après la période de leur composition. Elles représentent en revanche, pour le théologien et l'historien, des sources d'autant plus précieuses qu'elles peuvent être très précisément contextualisées : ce sont trois œuvres appartenant nettement au courant antilatín, dans un contexte de raidissement contre la pensée occidentale et d'affirmation de la doctrine officielle de l'Église byzantine fondée sur l'enseignement de Grégoire Palamas.

Le travail effectué par Ch. Dendrinós inclut un important appareil d'index. Outre un index des noms de personnes, l'éditeur a effectué un travail méticuleux sur l'apparat de sources : on trouve à la fois un index des citations scripturaires, un index des lieux parallèles dans les autres œuvres de Manuel II et un index des sources, qui fait très bien apparaître ce que ces textes doivent spécifiquement à la production théologique byzantine des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles : ainsi sont abondamment utilisés – mais non cités nominalement – par Manuel II des auteurs tels que Grégoire de Chypre, Barlaam de Calabre (pour ses traités contre les Latins), Grégoire Palamas, Nil Kabasilas, Joseph Bryennios, Macaire d'Ancyre, Macaire Makrès, ainsi que Thomas d'Aquin, très probablement lu dans la traduction de Dèmétrios et Prochoros Kydonès. En revanche Marc Eugénikos, né entre 1392 et 1394 et actif au plus tôt à partir des années 1420, est mentionné lui aussi dans cet appareil alors que ses traités ne peuvent avoir constitué une source pour ces œuvres de Manuel II, mais seulement un parallèle postérieur. Cette partie se termine par un index des termes grecs remarquables, qui permet de retrouver facilement les principaux concepts théologiques de la controverse avec les Latins.

Cet ouvrage vient donc combler très utilement un manque et permet désormais au lecteur de disposer de textes fiables de l'ensemble de la production littéraire de Manuel II grâce aux éditions antérieures, notamment celles de J. Chrysostomidès. Ch. Dendrinós annonce aussi une traduction commentée des trois textes dont il donne l'édition, ce qui rendrait à l'évidence d'immenses services et permettrait enfin leur plus large exploitation par la communauté scientifique.

Asaf FRIEDMAN, *Art and Architecture of the Synagogue in Byzantine Palaestina*.

– Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne 2019. 29 × 20,5. XIX-174 p. Prix : 68,99 £. ISBN : 978-1-5275-3278-6.

Plutôt qu'une synthèse sur l'art et l'architecture des synagogues de la Palestine byzantine, cet ouvrage propose une interprétation des motifs, tant figuratifs que géométriques, qui apparaissent de manière récurrente sur leurs mosaïques. Il est divisé en deux parties. La première développe l'interprétation générale de l'auteur ; la seconde étudie successivement les mosaïques de douze synagogues et est conçue, en partie, comme un guide. Nous ne nous occuperons ici que de la première.

Dans la préface et l'introduction, l'auteur énonce les principes qui guident toute cette étude : aucun motif n'est purement décoratif ; on ne peut restituer la signification des différents motifs présents dans une synagogue qu'en les interprétant les uns par rapport aux autres et en les mettant en relation avec les autres productions culturelles des communautés juives de l'époque (nous verrons cependant que cette dernière règle n'est pas toujours respectée). Le principal problème soulevé ici est la présence de représentations d'origine païenne sur les parterres, notamment le Soleil personnifié sur son char entouré du zodiaque : puisqu'on doit exclure a priori qu'elles aient eu un caractère purement décoratif, quel sens revêtaient-elles pour leurs concepteurs et les communautés de fidèles ? Le premier chapitre montre comment certains rabbins ont réduit la portée de l'interdit biblique de la production et de l'adoration d'images, en arguant du fait que la production d'images que l'on n'adorait pas n'était pas concernée. Il présente également les techniques exégétiques couramment utilisées par les rabbins, d'orientation allégorique et portant parfois sur les nombres : or, selon l'auteur, les rabbins devaient participer à la conception des décors de mosaïque, ce qui les rendrait susceptibles du type d'interprétations figuratives mis en œuvre dans le *midrash*.

Après un deuxième chapitre qui présente quelques éléments de l'architecture des synagogues, le troisième développe plus longuement une interprétation de l'organisation récurrente des parterres des nefs en trois panneaux successifs (du seuil vers l'abside), représentant respectivement une scène biblique, le Soleil entouré du zodiaque et le Temple environné d'objets liturgiques. L'auteur ne nie pas que le zodiaque puisse représenter le calendrier liturgique juif, mais il ajoute que, foulée aux pieds par les fidèles, la représentation du Soleil sous la forme du dieu Hélios devait paradoxalement rappeler l'interdiction de l'idolâtrie. Il applique la même interprétation aux représentations identifiées habituellement comme celles du Temple et de la ménorah : la façade de temple suit un modèle grec qui ne correspond pas à ce que l'on connaît du Second Temple, de même que la ménorah, représentée comme un chandelier mobile, n'a pas la même forme que celle qui se trouvait dans le sanctuaire. En conséquence, le temple représenté serait un temple païen que l'on foule aux pieds, et la ménorah mobile signifierait que la ménorah du Second Temple a disparu. Enfin, l'auteur interprète les animaux figurés autour des dédicaces, voire sur les scènes bibliques, comme des signes de l'affiliation de la communauté qui fréquentait la synagogue à l'une ou l'autre secte du judaïsme : les lions pour les sadducéens, les taureaux pour les pharisiens. Le quatrième chapitre attribue un sens allégorique aux motifs géométriques utilisés sur les pavements, tandis que le cinquième prétend restituer la grammaire du langage des mosaïques, s'interrogeant en particulier sur le rôle des cadres.

Il n'est pas toujours facile de savoir quoi penser des interprétations proposées avec beaucoup d'assurance par l'auteur. Cette difficulté est d'abord suscitée par la faiblesse de l'appareil critique : quand l'auteur avance que le lion est l'emblème des sadducéens ou que les volutes tournées vers le bas représentent l'émotion et celles vers le haut l'intellect, s'appuie-t-il sur des textes rabbiniques, sur des traditions juives plus tardives ou sur de supposés invariants anthropologiques ? Trop souvent, les fondements des schémas interprétatifs mobilisés sont ainsi laissés dans l'ombre. Par ailleurs, le raisonnement n'est pas exempt de contradictions : l'auteur précise bien que les courants pharisien et sadducéen ont laissé la place à une opposition (ou du moins une distinction) entre rabbins et prêtres après la destruction du Second Temple ; pourtant, il assigne les synagogues étudiées à l'un ou l'autre de ces courants alors qu'elles furent toutes construites entre le 3<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> siècle. Les sources écrites, relativement peu nombreuses, sont parfois malmenées : par exemple, l'idée selon laquelle les rabbins auraient participé à la conception des mosaïques s'appuie sur la phrase suivante : « à l'époque de Rabbi Avon, ils ne protestèrent pas quand [les artisans] posèrent la mosaïque » (p. 10-11 ; d'ailleurs, l'auteur contredit cette interprétation p. 164-165).

Le problème réside, fondamentalement, dans la définition de la méthode et de l'objet. L'auteur est architecte de formation et pense en praticien quand il affirme, à propos de la manière dont les parterres de mosaïque furent conçus : « Cependant, le pouvoir de l'imagination ne doit pas être utilisé de manière purement spéculative, à l'exclusion de toute méthode objective. Au contraire, les objets et les sujets de l'imagination doivent être développés de manière systématique de manière à former un système objectif et universel. » Peut-on postuler que les concepteurs, les artisans et les usagers des synagogues tardo-antiques pensaient et percevaient leurs décors sur un tel mode herméneutique et systématique, et qu'ils se sentaient assujettis à de tels devoirs ? Les réponses données à cette question en conclusion (p. 164-165) sont purement spéculatives. De plus, même si on les admettait, l'auteur ne prouve pas suffisamment que les significations qu'il assigne aux formes et aux figures des mosaïques, ainsi que la manière dont il les associe et les contextualise, correspondent bien aux représentations des juifs palestiniens de l'Antiquité tardive.

Bastien DUMONT

Maurice GEERARD et Jacques NORET, *Clavis Patrum Graecorum. II, Saeculum quartum (Patres Postnicaeni). 1, Scriptores Alexandrini et Aegyptii.*

Deuxième édition, revue et mise à jour par Jacques NORET (Corpus christianorum). – Brepols, Turnhout 2023. 25 × 16 ; relié. xxv-420 p. Prix : 220 €. ISBN 978-2-503-60515-9.

En 2018 est parue la nouvelle édition du tome IV de la *Clavis Patrum Graecorum*, due à Jacques Noret ; ce tome concernait les textes relatifs aux synodes et conciles, et les chaînes exégétiques. Il aurait fallu dès alors souligner dans cette revue l'importance de cet outil de travail et de sa mise à jour, ce qui n'a malheureusement pas été fait, contrairement à l'important compte rendu qu'avait offert naguère du *Supplément* de cette même *Clavis* Paul Géhin, en collaboration avec Pierre Augustin (*REB* 57, 1999, p. 307-311). On ne commettra pas la même erreur

pour la nouvelle édition du tome II, parue en 2023, et qui en couvre la seule première partie (écrivains d’Alexandrie et d’Égypte, 4<sup>e</sup> siècle [CPG 2000-2684]) : son centre de gravité se situe donc un peu en amont des études byzantines proprement dites, plus nettement que celui du tome IV. La préface de J. Noret dit bien le caractère essentiel et tout à la fois ingrat d’un tel travail de mise à jour, de même que les difficultés que l’âge apporte à son auteur – mais il ne faut pas oublier non plus que l’expérience et l’âge permettent seuls de parvenir au degré de compétence et de science qui sont ici à l’œuvre. Dans l’édition originale de 1974, cette portion du tome II couvrait 134 p., auxquelles il faut ajouter la section concernée du *Supplément* de 1998, soit 49 p., avec une part de répétition cependant (titres d’œuvres, au moins), soit 183 p. au total ; dans la nouvelle édition, la même série d’œuvres occupe maintenant 385 p., soit plus du double, auxquelles il faut ajouter 5 p. d’ajouts de dernière minute (il aurait d’ailleurs été utile d’y faire figurer les noms d’auteurs anciens, non des seules œuvres) : on mesure bien l’ampleur du travail mené, qui se manifeste entre autres par un recours accru aux explications et commentaires de l’auteur tant sur les textes anciens que sur les publications présentées. Ces commentaires sont parfois fort développés, pour résumer les conclusions d’une publication difficile d’accès (voir par ex. CPG 2004, pour une thèse d’habilitation non publiée). Au contraire du parti pris de brièveté qui caractérisait l’ouvrage de M. Geerard, favorisé par l’emploi du latin, J. Noret s’emploie non seulement à éviter les ambiguïtés mais aussi à rappeler régulièrement des éléments indiqués ailleurs dans l’ouvrage (ainsi du rappel sur l’attribution erronée des *Sacra* à Jean Damascène et sur leur date réelle, qui figure déjà dans la nouvelle édition du t. IV et qui est reprise ici à chaque fois qu’il est question de ce florilège : on aurait sans doute pu se contenter de renvois internes). On trouve aussi des indications sur des traductions (latines) de période plus récente, comme celles d’Ognibene da Lonigo pour Athanase (2<sup>nd</sup>e moitié du 15<sup>e</sup> s. ; sur cette édition, voir les remarques critiques de L. Bossina, *Lettori postumi di Atanasio. Il patriarca Fozio e Ognibene da Lonigo, Rivista di Storia del Cristianesimo* 8, 2011, p. 125-136), ou encore sur la tradition indirecte, y compris sous la forme de citations chez des auteurs ultérieurs – ce qui est fort utile, mais ne doit pas laisser penser au lecteur que toute la tradition indirecte est ainsi recensée, ni que ce sont nécessairement les citations les plus importantes qui sont signalées. Les éléments relatifs aux traductions anciennes ont été largement développés (par exemple pour Athanase), tant grâce aux progrès des études en ce domaine que du fait de recherches plus poussées de l’auteur en cette matière. On notera aussi que J. Noret s’est appliqué à signaler la postérité dans les collections d’*Apophtegmes* des auteurs qui y ont été insérés sous une forme ou sous une autre, et ce dans les différentes langues ; l’entreprise est à coup sûr méritoire, même si, en ouvrant encore un front nouveau, elle rend le répertoire certes plus riche, mais aussi plus complexe et moins unifié, un peu à la manière des ajouts de F. Halkin dans le *Nouum Auctarium* de la BHG. Comme pour les remarques précédentes, on touche là aux difficultés d’inclure dans un répertoire de textes la tradition indirecte sous toutes ses formes ; peut-être les *Apophtegmes* auraient-ils pu figurer brièvement au niveau des œuvres utilisées, non sous des rubriques séparées, et les développements généraux par auteurs être regroupés dans un appendice dédié aux *Apophtegmes* ? Il est un peu étrange de trouver, pour chaque auteur concerné, un numéro de *Clavis* dédié aux *Apophtegmes* qui lui sont attribués, alors même que ces *apophtegmes* proviennent en général de citations de ses autres œuvres et que les

collections d'Apophtegmes ont leur propres numéros. On trouve aussi l'insertion de renseignements plus isolés, par exemple sur les destinataires d'une œuvre (voir par ex. *CPG* 2120).

Les auteurs couverts par ce volume sont nombreux, mais on compte parmi eux quelques figures d'importance, tant par la richesse de leur production que par la complexité des dossiers textuels qui les concernent, avec de fréquents problèmes d'attribution et des traductions anciennes multiples ; on mentionnera en particulier Athanase d'Alexandrie, le Pseudo-Macaire/Syméon, pour lequel, avec la collaboration de V. Desprez, récemment décédé, J. Noret fournit non seulement un répertoire mais une synthèse très utile (5-6 p. dans l'édition d'origine, 42 p. dans la seconde édition), ou encore Évagre le Pontique. Alors que J. Noret fait preuve de beaucoup de pédagogie en des matières particulièrement ardues, il ne semble pas avoir songé (par modestie ?) à signaler les numéros additionnels, c'est-à-dire les ajouts d'œuvres (et non pas seulement d'information) par rapport à *CPG* II et au *Supplément* (pour Athanase, voir par ex. *CPG* 2113, 2114, 2170 [apophtegmes], 2199, 2200, 2211.5-11, 2220 [pour l'essentiel]-2223, 2313, 2314.1-6, 2325 [rubrique rassemblant des textes attribués à Athanase, mais classés ailleurs dans la *CPG*] ; pour Antoine le Grand, voir *CPG* 2332a, 2334, 2349.4, 2350, 2352 [rubrique générique discursive sur d'autres œuvres attribuées à Antoine]), mais aussi à rassembler en une liste les œuvres qui doivent être supprimées – le plus souvent parce qu'elles sont déjà décrites ailleurs sous un autre numéro. Il est bien difficile d'apporter des compléments à un travail réalisé avec tant de soin et tant de science ; peut-être est-ce dans le domaine des éditions numériques qu'il est possible de contribuer un peu à l'édifice bâti par J. Noret. Ainsi à propos des *Scholia in psalmos* attribués à Athanase (*CPG* 2140) aurait-il été utile de mentionner l'édition numérique réalisée dans le cadre du projet *Expositiones in psalmos* d'Uta Heil à Vienne (<https://psalmcatenae.acdh-dev.oeaw.ac.at/html/index.html>). On peut également signaler, pour le Symbole *Quicumque* (*CPG* 2295), l'édition et étude de ses versions grecques due à Alberto Nigra, parue tout récemment (A. Nigra, *Le versioni greche del Simbolo Quicumque. Testo critico e note storico-teologiche* [Hellenica 107], Alessandria 2023). Pour le *De Trinitate* attribué à Didyme (*CPG* 2570), voir l'article paru depuis de Pierre-Marie Hombert (Le *De Trinitate* attribué à Didyme d'Alexandrie. Un nouveau *status quaestionis*, *REAug* 69, 2023, p. 3-84) qui offre un état de la question fort complet, plus que ne peut l'être la notice nécessairement sélective de J. Noret, et propose de nouvelles hypothèses, qui demanderont à être évaluées : l'auteur suppose que le texte, dû à Didyme, a subi par la suite des processus de réécritures qui expliqueraient la présence d'éléments visiblement postérieurs au 4<sup>e</sup> siècle.

L'ouvrage est complété par les concordances habituelles et par une liste des auteurs et des textes, mais sans index des incipits. Il faut souhaiter que le contenu en soit rapidement intégré dans le portail *Clavis clauium* de Brepols ; il est évident que l'outil informatique permet une mise à jour plus rapide et, on peut l'espérer, collaborative, des informations. Cependant, un ouvrage papier reste fondamental pour l'étude, et plus encore tant que l'interface de consultation de *Clavis clauium* ne sera pas significativement améliorée, par exemple avec une recherche par *incipit*. Tout spécialiste de patristique devra recourir à ce volume et manifester à J. Noret toute sa reconnaissance pour le travail accompli, si utile et si difficile.

Dorotei GETOV, *Capita ascetica Serdicensia (An Early Byzantine Anthology of Christian Precepts). A Critical Edition of the Greek Text with an Introduction and English Translation* (Spicilegium Sacrum Lovaniense, Études et documents 59 ; Studia Breuiora 4). – Peeters, Leuven 2021. 24 × 16. x-212 p. Prix : 55 €. ISBN 978-90-429-4347-6.

L'édition de florilèges patristiques est trop rare encore ; c'est que la tâche est souvent peineuse et complexe. L'édition de florilèges ascétiques est plus rare encore, entre autres du fait de la fluidité des extraits et de la difficulté qu'il y a souvent à en identifier la source. C'est pourtant la tâche à laquelle s'est attelé Dorotei Getov pour les *Capita ascetica serdicensia*. Ses travaux sur les manuscrits grecs de Bulgarie, et en particulier de Sofia, sont bien connus et il a publié ces dernières années, à un rythme remarquablement soutenu, des catalogues importants pour des collections mal connues (voir *REB* 79, 2021, p. 363-365 ; 76, 2018, p. 398-399 ; 74, 2016, p. 421-423 ; 67, 2009, p. 245-246). C'est ce travail de catalogage qui lui a permis d'identifier un florilège ascétique qui ne nous est plus connu que par un unique témoin (Sofija, Ecclesiastical Historical and Archival Institute, 839 [Diktyon 62010]), datable des 13<sup>e</sup>-14<sup>e</sup> siècles et qui provient du monastère de Bačkovo ; le contenu de ce manuscrit ascétique est très riche et a été décrit en détail dans le catalogue publié en 2014, sauf pour ce florilège qui demandait un travail plus détaillé et plus ample. C'est ce que fournit l'auteur avec ce riche volume qui, après une courte introduction d'une vingtaine de pages, contient l'édition et la traduction de ce florilège en 264 chapitres, deux appendices (sur les parallèles dans trois autres florilèges : Paris, Bibliothèque nationale de France, Grec 852 [Diktyon 50439], ff. 81<sup>v</sup>-100 ; Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. gr. 578 [Diktyon 67209] ; San Lorenzo de El Escorial, Real biblioteca, Ψ.IV.24 [Diktyon 15269] ; sur les citations bibliques parallèles entre le texte ici édité et les *Sacra*) et de précieux index (citations bibliques, autres citations, incipit).

Le florilège ici édité présente des unités textuelles isolées, mais dépourvues d'attribution, de rubrique ou de numérotation – celle qui figure dans le volume est ajoutée par l'éditeur. Il s'agit d'un recueil monastique et ascétique, qui semble dépourvu de toute structure thématique ; D. Getov relève seulement que quelques thèmes reviennent de manière plus fréquente : repentir, libre arbitre et choix libre, obéissance. Même la division en chapitres paraît à l'éditeur être souvent arbitraire, de même que le processus de sélection dans les sources utilisées. En outre, l'auteur du florilège récrit, paraphrase et abrège largement les sources qu'il utilise, en particulier les sources qu'il utilise le plus largement (voir *infra*), ce qui ne fait que rendre plus difficile encore leur identification. Certains groupes de chapitres suivent le texte d'œuvres antérieures (pseudo-Basile, *Constitutions ascétiques* ; Antiochos de Saint-Sabas, *Pandectes* ; etc.), tandis que d'autres sources sont utilisées de manière plus discontinue (livres bibliques sapientiaux, Éphrem grec, *Quaestiones ad Antiochum ducem* du pseudo-Athanase, Isidore de Péluse, Évagre le Pontique, Diadoque de Photicée, Marc le moine, Jean de Carpathos, Maxime le Confesseur, etc.). Les chapitres empruntés à l'Éphrem grec n'ont rien à voir avec ceux que j'avais naguère analysés avec Paul Géhin (Une collection de chapitres ascétiques tirés de l'œuvre d'Éphrem, avec une annexe sur les *Chapitres* tirés des *Lettres* de Barsanuphe et Jean de Gaza, *REB* 74, 2016, p. 223-267), même s'il y a des recoupements dans les

œuvres utilisées, voire dans les passages retenus. Le procédé qui consiste à extraire en suivant le fil et l'ordre d'un texte, voire d'un manuscrit préexistant est classique dans la composition de florilèges sous forme de chapitres, comme nous l'avions par exemple montré avec P. Géhin dans cet article ; peut-être n'aurait-il pas été sans intérêt de s'interroger sur le ou les manuscrits, la ou les collections de textes ascétiques qui ont pu fournir une trame à ce travail d'excerptation et de réécriture.

D. Getov propose de situer la composition du florilège entre 650 (soit un peu après la composition des *Chapitres sur la charité* de Maxime le Confesseur) et 850 (car Isaac de Ninive, traduit en grec vers cette date et jouissant dès lors d'une fortune considérable, n'est pas cité). Il fait également l'hypothèse, de manière très hypothétique, que la composition pourrait être localisée en Syrie-Palestine ou en Égypte.

Certains textes, bien sûr, restent à identifier, tâche rendue plus complexe encore par les réécritures que l'auteur des chapitres fait subir à ses sources. Cependant, D. Getov offre là une des trop rares éditions d'une collection de chapitres ascétiques, précieuse tant pour les éditeurs des textes qui y sont cités que, surtout, pour ceux qui s'intéressent à la lecture qui était faite des textes ascétiques au début de la période byzantine et de leurs réécritures. En outre, la présence d'une traduction face au texte grec, pratique bien trop rare pour les éditions de florilèges, ne peut qu'être louée : elle facilite grandement la prise en compte de ce florilège comme un texte à part entière, non comme un simple témoin indirect d'œuvres supposées avoir plus grande valeur. Il est à souhaiter qu'une telle initiative soit suivie par d'autres et qu'elle conduise à mieux étudier les modes de lecture, de pensée et de vie spirituelle qu'impliquent la confection et la lecture de telles œuvres.

Matthieu CASSIN

Petre GURAN, *Rendre la couronne au Christ. Étude sur la fin de l'idée impériale byzantine* (Supplementa. Études byzantines et post-byzantines 1). – Herlo Verlag, Heidelberg 2021. 24 × 17 ; relié. 554 p., avec 74 p. de pl. en couleurs. Prix : 57,40 €. ISBN 978-3-948670-04-7.

Cet ouvrage correspond à la publication de la thèse de doctorat préparée à l'EHESS par Petre Guran, *Sainteté royale et pouvoir universel en terre d'Orthodoxie*, sous la direction d'Alain Boureau, soutenue en 2003. Il faut cependant signaler d'emblée que l'auteur avait déjà publié l'essentiel du matériau de sa thèse sous la forme de 15 articles, dont les références sont données à la fin de la bibliographie du présent livre (p. 539-540). Il a repris son travail de recherche initial en lui restituant toute sa cohérence, bien mise en évidence par l'introduction et la conclusion générales. L'ouvrage a été en outre muni d'un index et de nombreuses planches en couleur rassemblées en fin de volume qui viennent appuyer certains développements de l'auteur fondés sur une analyse iconographique.

Le sous-titre du livre rend bien compte de la thèse de P. Guran. Selon lui, les derniers siècles byzantins sont le cadre d'une transformation majeure de l'idéologie impériale : alors que le *basileus* était auparavant censé tenir son pouvoir directement de Dieu et trouver là l'une des principales sources de sa légitimité, il aurait

perdu au 14<sup>e</sup> siècle sa capacité à se réclamer de ce lien permanent à Dieu et devrait par conséquent faire en sorte de le renouveler sans cesse, ce qui le conduirait à devoir assumer le double statut de prince et de moine, éventuellement via une association étroite à un saint moine, sur le modèle de Barlaam et Joasaph. Or un tel statut le placerait dans une position de rivalité (voire de sujétion ?) vis-à-vis de l'Église et du patriarche, et ce dernier deviendrait son médiateur dans cette recherche de l'intercession divine (p. 302). P. Guran interprète cette nouvelle configuration théologico-politique comme un renversement de la hiérarchie entre l'empereur et le patriarche : alors que l'empereur porteur d'une aura sacrée (voir les développements de l'auteur à propos du nimbe impérial) dominait tant l'Église que son chef spirituel, sa « désacralisation » aboutirait à un transfert de sainteté du *basileus* vers le patriarche (p. 25-26). P. Guran voit dans ce phénomène une anticipation de la période postérieure à la chute de Constantinople, lorsque l'Église se retrouve responsable de l'encadrement des populations chrétiennes désormais privées d'empereur. La chronologie retenue par l'auteur souligne du reste cette continuité postulée : les exemples choisis s'étendent de la fin du 13<sup>e</sup> jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle.

La conception d'un modèle d'empereur-moine n'est pas dénuée de fondement : P. Guran l'identifie dans le personnage de Jean VI Cantacuzène, devenu justement le moine Joasaph et très lié à des ermites hésychastes comme Maxime Kausokalybitès, puis il retrouve le même schéma structurel chez des princes russes, de Dimitri Donskoï – proche du moine Serge de Radonež – à Ivan le Terrible. L'autre exemple byzantin qu'il avance, mais sans le développer, est celui de Manuel II Paléologue, dont le père spirituel était Macaire, l'higoumène du monastère des Xanthopouloï, un haut-lieu de la spiritualité hésychaste. Mais, outre que cette relation ne semble pas dépasser celle de la paternité spirituelle traditionnelle, peut-on vraiment considérer Manuel II comme un empereur désacralisé qui renoncerait à dominer l'Église, lui qui a prolongé la politique de Jean V Paléologue en réitérant en 1416 l'accord de 1380 sur les droits de l'empereur en matière ecclésiastique, non sans y ajouter l'élection du patriarche, et en renouvelant le décret de pronoiarisation de la moitié des biens monastiques de Macédoine en 1408 ? La réflexion de l'auteur dans une perspective de longue durée tend à l'amener à généraliser certains de ses constats, qu'il établit à juste titre en se fondant sur certaines sources du 14<sup>e</sup> siècle, mais qu'il considère ensuite comme toujours valables même si le contexte se modifie.

L'une des thèses du livre repose sur l'idée d'un lien de cause à effet entre le triomphe du palamisme et la transformation de l'idéologie impériale qui serait peu à peu vidée de sa substance. P. Guran avance l'hypothèse que la théologie palamite, fondée notamment sur la notion de grâce incréée, aurait nourri la désacralisation de la figure du *basileus* telle que l'auteur la perçoit et l'interprète. Or, sur les relations entre l'idée impériale et la théologie développée par Grégoire Palamas, des travaux récents ont beaucoup enrichi l'historiographie, de sorte qu'il est regrettable de ne pas les utiliser : on peut penser aux articles et éditions de sources d'I. Polémis, aux récents livres de N. Russell, et surtout à l'abondante production d'A. Rigo, dont aucun article postérieur à 2007 n'est cité ici. Étudier l'idéologie impériale sans prendre en compte par exemple les nouvelles versions du *Synodikon de l'Orthodoxie* éditées et commentées par A. Rigo revient à se priver d'une très riche documentation, éminemment pertinente sur le sujet. De façon plus générale, le travail de mise à jour bibliographique de cette thèse écrite il y a 20 ans n'a été mené qu'à minima, ainsi que s'en justifie l'auteur dans son introduction (p. 32-35).



Malgré ces limites, ce livre ambitieux stimule la réflexion, tant dans le détail des analyses menées sur les textes et les images que pour sa thèse centrale qui affirme la dévitalisation définitive de toute idéologie impériale dans le monde orthodoxe à partir du 14<sup>e</sup> siècle. Il suscitera par conséquent un opportun débat chez les spécialistes de l'histoire byzantine tardive et peut-être même au-delà.

Marie-Hélène BLANCHET

Theofili KAMPIANAKI, *John Zonaras' Epitome of Histories. A Compendium of Jewish-Roman History and its Reception* (Oxford Studies in Byzantium). – Oxford University Press, Oxford 2022. 24 × 16 ; relié. XIII-200 p. Prix : 71 £. ISBN 978-0-19-286510-6.

La majorité des chroniques ou histoires de la période mésobyzantine ont fait l'objet récemment d'études monographiques. L'*Epitome historiarum* de Jean Zonaras faisait exception. L'étude conduite par Theofili Kampionaki, dans le cadre de ce livre, y remédie. Issue d'une thèse dirigée par Marc Lauxtermann et soutenue à l'université d'Oxford en 2017, elle en conserve, dans l'ensemble, la structure et l'écriture académique. Organisée en sept chapitres, elle examine successivement l'auteur de l'*Épitomé*, sa composition, son contexte d'écriture, deux de ses thématiques et sa réception afin, nous précise l'auteur, de déterminer sa place dans l'historiographie byzantine. Qu'est-ce qui justifie la popularité de cette œuvre, qui ne compte pas moins de 74 manuscrits dans la tradition directe et dont l'envergure est exceptionnelle ? Dans le cadre d'une analyse dédiée à l'ensemble de l'œuvre, conçue elle-même comme un compendium d'histoire universelle, l'auteur s'attache en particulier aux conditions de son élaboration et à la tradition culturelle dans laquelle elle s'inscrit.

Son étude, exposée en sept chapitres, de longueur inégale et le plus souvent non introduits, mais systématiquement conclus et résumés, commence par une présentation très classique de Zonaras (chap. 1 : « John Zonaras: biography and oeuvre », p. 7-26), de sa famille, de sa carrière, comme *protasecretis* et grand drongaire, au sein de l'administration civile, puis, à partir des années 1120 ou 1130, de son activité en tant que moine et de l'élaboration de ses livres, pour proposer une chronologie succincte de sa biographie et de son œuvre. L'*Épitomé* aurait été achevé au plus tard en 1150, son commentaire du droit canon au plus tôt en 1161. Son œuvre abondante, qui comprend en outre plusieurs compositions d'hagiographie et de poésie ecclésiastique, voire d'exégèse de poésie ecclésiastique, est contextualisée avec soin. L'étude de l'*Épitomé* à proprement parler commence au chapitre 2 (« The composition of the *Epitome* », p. 27-37). Dans ce dernier, l'auteur met clairement en évidence la double structuration de l'ouvrage. Divisé en deux volumes, l'un dédié à l'histoire préimpériale, l'autre à l'histoire impériale inaugurée par l'arrivée au pouvoir de Pompée et renouvelée à partir de Constantin I<sup>er</sup> (livres 13-18), il traite séparément de l'histoire juive (livres 1-6) et de l'histoire de la nation romaine (livres 7-18), comme Zonaras veille à l'explicitier avec détails dans le prologue. Theofili Kampionaki, qui, à plusieurs reprises, insiste sur la composition en plusieurs temps de l'œuvre et de son idée directrice, envisage même que l'histoire romaine n'aurait été

incluse dans le projet d'écriture de Zonaras que dans un second temps. Dans le chapitre suivant consacré à la méthode d'écriture de l'*Épitomé* (chap. 3 : « Zonaras' working method and treatment of his sources », p. 38-66), cette perspective est confirmée : tandis que l'auteur du 12<sup>e</sup> siècle raconte d'abord et avant tout des événements jusqu'au règne de Constantin I<sup>er</sup>, il tend ensuite à présenter des biographies historiques. Dans la continuité de l'historiographie contemporaine, Theofili Kampianaki examine classiquement les sources de l'œuvre et leurs emplois par un Zonaras décrit comme épitomateur. Le règne d'Alexis I<sup>er</sup> Comnène, dont Zonaras est un contemporain, fait précisément exception. Comme l'auteur l'analyse, de manière assez convenue, dans le chapitre 4 (« The political and ideological context of the *Epitome* », p. 67-83), l'*Épitomé* critique ouvertement le souverain et son gouvernement de l'empire, en contrepoids à l'*Alexiade* et en défense, tout au long de son histoire de la nation romaine, des nobles et hommes de lettres. L'auteur privilégie une lecture littérale du propos de Zonaras. Autre caractéristique bien connue de l'œuvre historique de Zonaras, son goût pour l'antiquité romaine (chap. 5 : « Zonaras' keen interest in Roman antiquity », p. 84-108) est inscrit dans la continuité de l'intérêt, manifeste depuis le 11<sup>e</sup> siècle, de plusieurs lettrés byzantins pour le monde latin, son droit et son histoire. Soucieux de promouvoir la *romanitas* des Byzantins, voire d'en raconter les origines, Zonaras a l'originalité de s'apesantir sur la république – Theofili Kampianaki a plusieurs fois évoqué l'importance, dans la composition des livres, de l'œuvre de Dion Cassius, dont Zonaras ne dispose pas intégralement. Passage obligé, non de l'*Épitomé*, mais des recherches en histoire byzantine aujourd'hui, Theofili Kampianaki s'efforce d'identifier les réseaux de son auteur (chap. 6 : « Intellectual networks and intended readers », p. 109-124), lesquels font écho, comme on s'y attend, aux différents moments de sa carrière : leur diversité expliquerait les livres dont Zonaras a disposé. Les lecteurs pour lesquels Zonaras écrit appartiennent à des milieux similaires : capables de comprendre la langue de style assez élevé, mais non archaisant, de l'auteur, invités par lui à lire divers historiens antiques, ce sont des lettrés, des officiers civils et ecclésiastiques de haut rang, mais aussi des moines. Le livre s'achève par son chapitre le plus long qui est aussi, sans doute, celui qui a le plus intéressé son auteur (chap. 7 : « Readers' responses and the reception of the *Epitome* », p. 125-172). L'œuvre a connu un succès précoce dont témoignent les compositions de Constantin Manassès et de Michel Glykas, mais non sa tradition manuscrite, son plus ancien manuscrit, le Paris, BnF, Grec 1715 (Diktyon 51340), étant daté de 1289. L'étude de cette dernière, aux 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles, atteste en revanche l'envergure de sa réception, notamment des livres dédiés à l'histoire post-constantinienne. Les commentaires et même les éloges consignés dans plusieurs manuscrits, les traductions slavonne et aragonaise permettent à Theofili Kampianaki de préciser les raisons du succès, dans les derniers siècles du Moyen Âge, de l'*Épitomé* dont elle fait un utile compendium.

Ce sont ces mêmes termes qui pourraient qualifier son propre ouvrage. La précision de son propos, quand il est factuel, et sa grande honnêteté, la multiplicité des notes et des remarques qui sont égrenées, la forme ramassée de l'ouvrage en font une introduction bienvenue à la lecture d'une œuvre qui est sans doute insuffisamment connue dans sa globalité. En manière de conclusion à son article « La Rome républicaine vue de Byzance : héritage culturel ou passé de l'Empire ? », publié en 2006, Joëlle Beaucamp signalait, à propos de la chronique de Jean Zonaras qui « accorde une très grande place à l'histoire romaine républicaine », qu'il « manque

toujours une étude sur ce sujet et sur les raisons d'une telle option ». L'étude de Theofili Kampianaki peut en constituer un premier jalon.

Sophie MÉTIVIER

Aspasia LOUVI-KIZI, *La rencontre pacifique de deux mondes chrétiens. Les monastères de la Péribleptos et de la Pantanassa à Mistra* (Bulletin de Correspondance Hellénique, Supplément 66) – École française d'Athènes, Athènes 2022. 18,5 × 24. 416 p., plusieurs ill. en couleurs. Prix : 45 €. ISBN : 978-2-86958-574-4. Accès ouvert : <https://books.openedition.org/efa/15009>.

Il faut saluer l'initiative de l'École française d'Athènes d'avoir publié ce livre qui éclaire l'histoire de la Grèce médiévale et dont une première version avait paru en grec sous les auspices de l'Académie d'Athènes (2019). Aspasia Louvi-Kizi livre à la fois un éclairage nouveau et une mise au point instructive sur la construction de deux monastères ordonnée à Mistra par un couple byzantino-franc du 14<sup>e</sup> siècle, à savoir Manuel Cantacuzène et son épouse Isabelle de Lusignan. Bien que le contexte historique de cette période soit très troublé en raison des querelles dynastiques liées à la succession de l'empereur byzantin Andronic III Paléologue, et à cause des conflits entre Grecs et Latins dans le Péloponnèse, l'étude des vestiges de ces monastères témoignent d'une grande créativité architecturale et d'interactions culturelles à la fois originales et harmonieuses. La situation difficile dans laquelle le Péloponnèse était plongé commença à s'améliorer en 1349 lorsque Manuel Cantacuzène s'établit à Mistra, qui devint alors un centre administratif autonome et permanent reconnaissant l'autorité impériale siégeant à Constantinople. Le lien de Mistra avec la capitale de l'Empire byzantin était très étroit, Manuel étant le fils de l'empereur Jean VI Cantacuzène qui régnait à Constantinople. À peine âgé de 19 ans, il parvint à rétablir l'ordre, à pacifier les querelles qui opposaient les propriétaires terriens grecs et à conclure des alliances avec les Latins de la principauté d'Achaïe.

Dans ce bel ouvrage, les formes architecturales et le décor des deux églises des monastères de la Péribleptos et de la Pantanassa sont subtilement étudiés au prisme de l'histoire de leurs commanditaires, issus de deux milieux culturels différents. Une riche documentation a été réunie et des comparaisons pertinentes ont été effectuées, ce qui permet d'identifier les sources d'inspiration de certaines formes architecturales ou de décors sculptés. De plus, en croisant les nombreuses informations issues des diverses publications rédigées essentiellement en grec moderne avec celles d'archives documentaires et photographiques qui n'avaient pas encore été suffisamment exploitées jusqu'ici, le résultat des recherches s'avère très complet et dévoile plusieurs éléments nouveaux.

Un des apports majeurs de ce livre est d'avoir démontré que le monastère de la Pantanassa devait bien être identifié avec le monastère de Zoodotou, alors que le souvenir de cette double appellation s'était effacé depuis les années 1960. Nombreux sont les éléments empruntés à l'art gothique dans les monastères étudiés. Leur étude minutieuse permet de déceler une influence de l'art occidental chypriote, promu à Mistra par l'intermédiaire d'Isabelle de Lusignan. Une large place est aussi

réservée à l'étude du décor sculpté de ces monastères alors que les sculptures architecturales du 14<sup>e</sup> siècle, que ce soit dans l'espace byzantin ou byzantino-franc, restent encore largement méconnues : elles ont été bien décrites et illustrées, tandis que l'histoire de leurs symboles identitaires a été judicieusement interprétée. En témoignent notamment plusieurs plaques ornées de lions héraldiques surmontant les portes de l'enceinte et de l'église du monastère de la Péribleptos. L'un de ces lions couronné et flanqué d'un monogramme difficilement lisible a été identifié, pertinentes comparaisons à l'appui, à la plus ancienne représentation du blason de la famille des Cantacuzène, tandis que le lion qui lui faisait face était le blason des Lusignan associé à Isabelle. Comme le suggère A. Louvi-Kizi, ces symboles identitaires furent manifestement volontairement détruits au moment de l'installation de la famille des Paléologues à Mistra, qui succéda à celle des Cantacuzène. Deux fragments d'un même linteau présentent autant de monogrammes comportant le nom d'Isabelle de Lusignan transcrit en grec (« Zabéa de Lezinao ») associé au blason des Lusignan. Par ailleurs, l'observation attentive des fleurs de lys sculptées sur le mur de l'abside du katholikon de la Péribleptos, entourées de deux rosettes à pétales cordiformes centripètes conduit A. Louvi-Kizi à suggérer qu'il s'agit d'un ajout postérieur qu'elle relie, de manière convaincante, au contexte historique, en les identifiant à l'emblème de chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui séjournerent un an à Mistra en 1378/79.

Ce livre, lauréat du prix Gustave Schlumberger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, éclaire l'histoire de deux monastères dont les formes architecturales et le décor résultent non seulement de l'origine et de la volonté des commanditaires, mais témoignent aussi des incidences du contexte politique mouvementé de la Grèce aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles. Enfin, atout supplémentaire : cet ouvrage, publié sur *OpenEdition Books* depuis mars 2023, est désormais accessible à tous.

Catherine VANDERHEYDE

Antonio MANFREDI et Francesca POTENZA, *I codici greci di Niccolò V. Edizione dell'inventario del 1455 e identificazione dei manoscritti. Con approfondimenti sulle vicende iniziali del fondo Vaticano greco della Biblioteca Apostolica Vaticana* (Studi e testi 552). – Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano 2022. 25,5 × 18. 968 p., 21 pl. couleurs. Prix : 52 €. ISBN 978-88-210-1084-2.

La Bibliothèque apostolique vaticane est fort riche en manuscrits grecs. Son fonds le plus ancien pour ces livres, celui des *Vaticani greci*, a déjà fait l'objet de nombreux travaux historiques, dont le plus célèbre est sans doute le livre de R. Devreesse de 1965, *Le fonds grec de la Bibliothèque vaticane, des origines à Paul V*. Y étaient édités et analysés plusieurs des inventaires anciens de la bibliothèque. D'autres instruments de travail sont venus compléter depuis cette vue d'ensemble, comme l'ouvrage de S. Lilla de 2004, *I manoscritti Vaticani greci : lineamenti di una storia del fondo*, repris en abrégé dans la monumentale *Guida ai fondi* dirigée par F. D'Aiuto et P. Vian (voir *REB* 71, 2013, p. 303-304), ainsi que plusieurs contributions des différents volumes de la *Storia della Biblioteca Apostolica Vaticana* publiés ces

dernières années. Cependant, en parallèle de ces approches plus historiques et synthétiques, un patient travail sur les inventaires rassemblés par R. Devresse avait repris, marqué en particulier par trois publications : M. R. Dilts, M. L. Sosower et A. Manfredi, *Librorum Graecorum Bibliothecae Vaticanae index a Nicolao de Mariosanis compositus et Fausto Saboeo collatus anno 1533* (ST 384), Città del Vaticano 1998 ; M. L. Sosower, D. F. Jackson et A. Manfredi, *Index seu inuentarium Bibliothecae Vaticanae diui Leonis pontificis optimi anno 1518 c. series graeca* (ST 427), Città del Vaticano 2006 ; G. Cardinali, *Inventari di manoscritti greci della Biblioteca Vaticana sotto il pontificato di Giulio II (1503-1513)* (ST 491), Città del Vaticano 2015. Le présent volume, plus épais à lui seul que les trois précédents réunis (et ils étaient eux-mêmes de taille croissante), remonte donc encore d'un cran dans la succession chronologique de ces inventaires vaticans et propose l'édition, amplement commentée et introduite, de l'inventaire réalisé à la fin du pontificat de Nicolas V (Tommaso Parentucelli, 1397-1455, devenu pape en 1447). Comme le rappelle la préface, cette édition fut une entreprise de longue haleine, commencée en 1994 après la publication par Giuseppe Billanovich et Leonard E. Boyle de la partie du même inventaire qui concernait les manuscrits latins. L'ouvrage est composé de trois sections principales : une longue et riche introduction d'un peu plus de cent soixante-dix pages ; l'édition de l'inventaire, qui couvre plus de sept cents pages ; des planches et des index (d'ailleurs étrangement inversés dans la table des matières).

L'introduction commence par décrire et situer l'intérêt de Nicolas V pour les textes grecs, avant de présenter l'inventaire des manuscrits grecs et les critères d'édition. Suit une étude sur les moyens de passer de l'inventaire aux manuscrits, grâce aux indications de contenu, mais aussi de format, de matière ou de reliure, afin d'identifier les volumes mentionnés dans l'inventaire. Puis vient une étude sur la mise en série des inventaires et l'identification transversale des manuscrits d'un inventaire à l'autre, puisqu'on dispose, pour la Vaticane, d'une série d'inventaires chronologiquement assez proches les uns des autres. La dernière section principale de l'introduction concerne les indices d'appartenance à la bibliothèque à l'époque de Nicolas V qui figurent sur les livres eux-mêmes, titres latins du bibliothécaire Tortelli, notes de possession et emblèmes, groupes de livres d'origine cohérente, comme ceux rapportés par Lucianus Xama ou ceux de Cristoforo Garatone, etc. Enfin, quelques pages présentent les modalités de rédaction des notices de l'inventaire. Parmi cette riche introduction, qui forme à elle seule une précieuse contribution d'histoire des bibliothèques et des pratiques bibliothéconomiques, je retiendrai une figure, déjà citée. Le personnage de « Lucianus Xama », dont l'identité n'a pas encore été retrouvée, fait l'objet d'une brève étude : ses notes (indication de contenu, nom de Xama, indication de prix), portées par une main italienne probablement de la première moitié du 15<sup>e</sup> siècle, trahiraient un marchand plutôt qu'un humaniste ou un bibliothécaire, rapportant des livres d'Orient (dont une quinzaine qui proviennent de l'Athos, en l'occurrence du Pantokrator) pour les vendre en Occident. Il serait d'origine vénitienne et son nom devrait être corrigé en Luciano Sama ; 26 manuscrits auraient été acquis par son intermédiaire (Vat. gr. 375, 441, 449, 453, 491, 532, 541, 555, 645, 662, 703, 711, 733, 734, 757, 782, 786, 796, 799, 813, 816, 827, 864, 882, 1072, 1127).

L'inventaire édité (M2, tandis que M1 désigne l'inventaire contemporain de la partie latine) n'est pas daté, mais datable entre la mort de Nicolas V (24 mars 1455) et les deux listes de prêt qui le suivent dans le manuscrit et qui sont aussi éditées ici

(10 et 25 mai 1455). Il est conservé dans un unique témoin (Vic, Arxiu i Biblioteca Episcopal, Ms. 201) ; il comprend 427 entrées, dont 51 livres prêtés à Isidore de Kiev et 11 à Bessarion, et 9 prêtés à Griffolini, déjà présents dans M2 (1455-1457) : en ne tenant pas compte des quelques livres de la liste Bessarion qui figurent aussi dans la partie principale, les éditeurs arrivent à un total de 415 entrées. Elles présentent toujours la même structure : format, support d'écriture, reliure, indications de contenu. Au contraire de l'édition des inventaires précédents, celle-ci fournit, outre l'édition du lemme proprement dit et l'identification du manuscrit (cote actuelle et présence dans les autres inventaires du fond, avec transcription du lemme correspondant), un commentaire qui donne à la fois une brève description du manuscrit, permettant de justifier l'identification et de prendre une vue d'ensemble du livre, et des éléments bibliographiques. Une telle démarche, si elle fragmente nécessairement la lecture de l'inventaire, permet en revanche de se faire une idée du contenu réel de la bibliothèque à l'époque, des livres présents non seulement par leur cote, mais par leur contenu et leur aspect matériel. On y perd cependant la possibilité de lire l'inventaire en continu, comme un texte documentaire à part entière. Lorsque le manuscrit actuel correspondant à l'entrée d'inventaire n'est pas identifié, la structure de la fiche est adaptée en conséquence. En fin de volume figurent divers index : manuscrits et documents d'archive, auteurs et œuvres, noms de personnes et de lieux, qui permettent une exploitation ponctuelle de ce riche volume.

Comme on l'a vu, la présence d'un commentaire pour chaque entrée de l'inventaire édité permet de comprendre ce qu'est le livre mentionné, non seulement les textes contenus mais la nature de l'objet livre et son histoire antérieure lorsqu'elle est connue. On aurait pu souhaiter, cependant, que les auteurs donnent également en introduction une vue d'ensemble de la partie grecque de la Vaticane telle qu'elle se dégage de l'inventaire et de son rapprochement avec les livres actuellement conservés ; certes, une telle vue synthétique figure déjà dans la contribution de l'un des deux auteurs, A. Manfredi, au premier volume de la *Storia della Biblioteca Apostolica Vaticana*, paru en 2010 (La nascita della Vaticana in età umanistica da Niccolò V a Sisto IV, p. 149-236, ici p. 169-180), mais elle aurait été utile aux lecteurs de ce livre, il est vrai déjà fort épais.

Tous ceux qui ont à faire avec des manuscrits du fonds *Vaticani greci* en sa partie ancienne recourent à ce livre ; mais sa lecture sera aussi profitable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des bibliothèques, des pratiques de gestion de celles-ci, ainsi qu'à l'histoire de la circulation des livres et des textes. Ils auront en outre le plaisir, s'ils sont les premiers à consulter l'ouvrage, d'en couper les pages, nombreuses.

Matthieu CASSIN

Ottavia MAZZON, *Leggere, selezionare e raccogliere excerpta nella prima età paleologa. La silloge conservata nel codice Neap. II C 32* (Hellenica 100). – Edizioni dell'Orso, Alessandria 2021. 24 × 17. 363 p., 2 pl. en noir et blanc. Prix : 45 €. ISBN 978-88-3613-196-9.

L'attention portée aux anthologies, florilèges et autres *syllogai* n'a pas cessé ces dernières décennies ; l'intérêt s'est en outre porté davantage sur les auteurs de ces

recueils et sur les modalités de leur travail, et non plus uniquement sur les textes perdus qu'ils permettaient d'atteindre, au moins en partie. La thèse d'Ottavia Mazzon, soutenue en 2018 conjointement à l'Université de Padoue et à l'EPHE, porte précisément sur un manuscrit (Napoli, Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele III, II C 32 [Diktyon 46078]) qui est un recueil d'extraits, rassemblés entre 1320 et 1330 à Constantinople par Georges Galésiotès, copiste bien connu (*RGK* I 57, II 77, III 97). Ce livre est le témoin unique d'extraits d'une traduction autrement perdue d'Ovide, d'extraits d'Himérius, mais contient aussi un résumé de l'*Iliade*, ainsi que des extraits de nombreux auteurs chrétiens (ou plutôt d'œuvres à contenu explicitement chrétien) ou non : Ancien et Nouveau Testament, Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome, Jean Damascène, Philagathe Kérameus, Philon d'Alexandrie, Flavius Josèphe, *Corpus hermeticum*, Ælius Aristide, Alexis Aristènos, Constantin Manassès, Démosthène, Dion Cassius, Callistrate, Cléomède, Denys d'Halicarnasse, Élien, Eunape, Eutrope, Hérodien, Hérodote, Hippocrate, Galien, Jean d'Antioche, Julien, Libanius, Maxime de Tyr, Oribase, Pausanias, Philostrate, Platon, Polybe, Proclus, Procope, Synésios de Cyrène, Théophylacte Symocatta, Thucydide, Xénophon. Organisé et de grande ampleur, ce manuscrit se présente comme une bibliothèque encyclopédique, destinée à rassembler le savoir chrétien et profane, et formée d'une série de recueils d'extraits. S'il est copié par Galésiotès, il est très vraisemblablement le fruit du travail d'un cercle érudit qui ne peut en aucun cas se réduire à la seule personne de ce scribe.

Le livre d'O. Mazzon est formé de deux parties principales : la première contient l'étude du manuscrit et de son contenu, tandis que la seconde, que la table des matières présente comme une série d'appendices, propose des éditions et analyses détaillées de *syllogai*. Le premier chapitre traite du manuscrit, de sa forme et des modalités de sa composition, et le replace dans la production scribale de Galésiotès. Les trois suivants étudient les modalités de constitution des anthologies d'auteurs non chrétiens, contenues aux ff. 72-87, 150-342, y compris du point de vue de la critique textuelle. L'auteure a fait le choix de laisser de côté les extraits d'auteurs chrétiens, pour diverses raisons (ampleur de la tradition manuscrite, manque d'éditions critiques disponibles, etc.), sauf à les utiliser ponctuellement comme points de comparaison. Parmi les trois collections étudiées en détail, l'une (*Sylloge Neapolitana*) est également transmise par d'autres témoins, mais le ms. de Naples est le plus complet d'entre eux. Le cinquième chapitre cherche à décrire le cercle érudit qui a vu naître le manuscrit. Dans la seconde partie (appendices), O. Mazzon édite successivement les extraits des auteurs suivants, en recourant aux autres témoins manuscrits lorsqu'ils existent : Plutarque (ff. 195<sup>v</sup>-200<sup>v</sup> ; 313<sup>v</sup>-315), Démosthène (ff. 201-204, 215-233), Lucien (ff. 319<sup>v</sup>-320, 325<sup>v</sup>-327<sup>v</sup>) ; elle fournit ensuite une liste des extraits présents dans les recueils des unités 4, 9 et 10 du manuscrit de Naples. Plusieurs index complètent utilement l'ouvrage : manuscrits, textes, noms propres, ainsi que deux planches en noir et blanc (un plus grand nombre de planches, et en couleur, aurait été souhaitable en l'absence d'une numérisation aisément accessible).

L'analyse du manuscrit permet à O. Mazzon de mettre en évidence à la fois l'unité d'intention dans la production du livre, dont témoigne l'unité d'écriture et de mise en page, et la pluralité d'unités de productions, dont le terme est marqué par une page blanche en fin de cahier ; elle distingue ainsi treize unités. De manière plus large, le manuscrit est formé de deux parties : ff. 1-149, auteurs chrétiens ; ff. 150-372, auteurs profanes, aussi bien antiques que byzantins. Cette organisation

s'est faite y compris en brisant des unités antérieures, comme les extraits de *Lettres* de Synésios (suivies d'Élien et d'Eunape) placés dans la 1<sup>re</sup> partie, alors qu'ils proviennent de la *Sylloge Neapolitana*, laquelle figure pour le reste dans la deuxième partie du manuscrit. En outre, l'ordonnateur a veillé à rassembler en un seul endroit les extraits d'un même auteur, même lorsqu'ils avaient des sources diverses, dans un grand nombre de cas, surtout au début du manuscrit. Sauf rares exceptions, cependant, les recueils d'extraits d'un même auteur ne furent jamais mêlés, mais juxtaposés les uns aux autres. Ces collections d'extraits « à sections d'auteurs » suivent l'ordre des œuvres qu'elles excerpent. Les extraits d'œuvres chrétiennes sont relativement longs (jusqu'à un folio, voire plus), beaucoup plus que ceux d'œuvres profanes (une ou deux lignes), sauf Flavius Josèphe et Philon, qui appartiennent, y compris par leur position, plutôt au premier groupe, ce que l'auteur ne relève pas ; c'est pourtant un phénomène habituel, comme en témoigne par exemple la présence de ces deux auteurs dans les *Sacra*. Pour les extraits chrétiens et assimilés, les modifications ne font que clarifier le sens principal et écarter les éléments secondaires ; au contraire, les extraits profanes ne sont que des fragments réduits, limités à leurs éléments grammaticaux principaux. La première partie du manuscrit fournirait, selon O. Mazzon, une sorte de résumé de la foi orthodoxe, une synthèse contenant les éléments principaux. Au contraire, pour les auteurs profanes, les citations fournissent certes des exemples d'anecdote, apophtegmes et chries, mais aussi et surtout des exemples de style et de langue, ce qui est en particulier le cas pour la *Sylloge Neapolitana*. Ces recueils relèvent donc des domaines rhétorique et grammatical.

L'étude du style d'écriture employé par Galésiotès conduit l'auteure à rapprocher la réalisation de ce livre des autres copies effectuées par le même scribe pour un cercle d'élèves et de collègues de Planude, dont Nicéphore Grégoras ou Gabriel des Manganes. L'histoire ultérieure du manuscrit est inconnue, jusqu'au don qu'en fit Girolamo Seripando au couvent de San Giovanni a Carbonara, dans la 1<sup>re</sup> moitié du 16<sup>e</sup> siècle. Œuvre d'un cercle d'érudits, ce recueil n'a cependant, par la suite, presque jamais été lu ou du moins n'en porte pas de trace. Les chapitres centraux étudient en détail les modalités d'excerptation propres à chacun des recueils pour les auteurs profanes et en examinent le texte, en le comparant avec la tradition manuscrite directe, afin d'en identifier, dans la mesure du possible, les modèles. L'épilogue rassemble les fils patiemment tissés et tressés dans le volume ; O. Mazzon rappelle l'origine du livre dans le travail d'un cercle érudit issu de l'école de Planude, actif jusque dans les années 1330, et montre comment la deuxième section, profane, est formée par la juxtaposition des dossiers d'extraits composés par différents savants, qui n'ont pas été réorganisés au contraire de ce qui se produit dans la première partie, chrétienne. Cette pratique nous permet d'atteindre ainsi la contribution individuelle de chacun d'entre eux et conserve la trace des individus, sinon de leurs noms ; le manuscrit actuel aurait été pensé comme une archive des activités savantes du cercle. Une telle conclusion conduit l'auteure à comparer ce manuscrit à la *Bibliothèque* de Photius, avec sa composition par *σχεδάρια* effectuée par un cercle savant et résultant de l'accumulation de citations d'un même auteur, dont la finalité est moins le plaisir pur que l'utilité de ces extraits. Les commentaires des extraits, dans le manuscrit de Naples, se limitent à des scholies peu nombreuses. Un très utile tableau (p. 228-231) met en regard les recueils et textes des unités 4, 9 et 10 et leurs sources manuscrites – le plus souvent un rapprochement avec une famille ou un groupe de manuscrits, dans quelques rares cas l'identification du manuscrit même.



Plusieurs de ces volumes avaient appartenu à Planude, tandis que d'autres étaient déjà le résultat du travail savant de cette génération et de ce cercle, éditions érudites de textes anciens.

Voilà donc une remarquable étude d'un remarquable manuscrit, ou plutôt de la seconde moitié de ce livre aujourd'hui conservé à Naples ; il resterait à mener un travail similaire sur les extraits d'auteurs chrétiens qui occupent la première section du *codex* et qui ne sont ici traités qu'assez rapidement. Mais le travail effectué est exemplaire, tant par sa rigueur que par la lumière qu'il apporte sur les activités savantes d'un cercle d'élèves de Planude, auquel appartenait Galésiotès et dont ce dernier a fixé les traces.

Matthieu CASSIN

Francesco MONTICINI, *Il Trattato sui sogni di Sinesio di Cirene e il commento di Niceforo Gregora* (Testi dell'Oriente greco tardoantico e bizantino 2). – Genova University Press, Genova 2023. 21 × 14. 413 p. Prix : 26 €. ISBN : 978-88-3618-206-0. En accès ouvert : [https://gup.unige.it/sites/gup.unige.it/files/pagine/II\\_Trattato\\_sui\\_sogni\\_di\\_Sinesio\\_di\\_Cirene\\_ebook.pdf](https://gup.unige.it/sites/gup.unige.it/files/pagine/II_Trattato_sui_sogni_di_Sinesio_di_Cirene_ebook.pdf).

Dans la lignée de son précédent livre, qui envisageait la « crise identitaire de l'époque paléologue » à travers un commentaire sur le *Traité sur les songes* de Synésios de Cyrène (4<sup>e</sup> siècle) (F. MONTICINI, *Caduta e recupero. La crisi di età paleologa tra umanesimo e mistica* [Dossiers byzantins 19], Paris 2021), Francesco Monticini présente ici le texte grec et la traduction du même traité de Synésios accompagné d'un autre commentaire, parfaitement indépendant du premier, composé par le jeune Nicéphore Grégoras probablement autour de 1330. Les deux textes sont ainsi réunis pour la première fois, en reproduisant pour chacun l'édition critique la plus récente (J. LAMOUREUX et N. AUJOLAT, *Synésios de Cyrène, IV. Opuscules*, I [CUF], Paris 2004, p. 268-311 ; P. PIETROSANTI, *Nicephori Gregorae Explicatio in librum Synesii « De insomniis »*. *Scholia cum glossis* [Πύραξες 4], Bari 1999). Pour autant que nous le sachions, le texte de Grégoras est traduit ici pour la première fois. S'agissant du traité de Synésios, il en existe déjà une traduction italienne (D. SUSANETTI, *Sinesio di Cirene. I Sogni*, Bari 1992), mais elle est basée sur une édition du texte grec plus ancienne ; de plus, pour autant qu'un lecteur francophone puisse en juger, la version de Monticini paraît plus fluide et plus accessible, notamment parce qu'elle étoffe fréquemment le texte original. Dans le texte grec de Synésios, Monticini substitue ponctuellement à la leçon retenue par Lamoureux et Aujolat celle que Grégoras, à en juger par son commentaire, dut avoir sous les yeux (voir p. ex. p. 70 n. 1) : ces interventions pallient en partie l'impossibilité de reconstituer le texte dont disposait le commentateur en se fondant sur la tradition manuscrite du *Traité sur les songes* et du commentaire. On perçoit aisément l'intérêt de réunir les deux ouvrages ; on regrettera simplement que le traité et son commentaire soient présentés à la suite plutôt qu'en parallèle.

Dans une introduction d'une cinquantaine de pages, Monticini présente le contexte de production, le genre de l'œuvre, les motivations de Grégoras et, plus

brièvement, la réception de son commentaire. Il situe la production de ce texte dans une tendance plus générale, à l'époque paléologue, à relire des œuvres du passé, porteuses de vérités révélées et témoins de jours plus glorieux, afin d'y trouver les clés pour comprendre la situation présente, l'avenir et la relation à la divinité. Cette interprétation générale est cohérente avec la présentation que donne l'auteur des trois grandes lignes directrices qu'il identifie dans le commentaire – présentation qui diverge, au moins dans ses articulations, de celle de Pietrosanti. *Le Traité sur les songes*, œuvre d'un évêque néo-platonicien, définit le rôle que peut jouer l'imagination dans l'accès aux vérités divines et dans la survie de l'âme après la mort. Grégoras s'intéresse particulièrement à la théorie de la connaissance qui y est développée. Celle-ci est fondée sur une cosmologie où l'ordonnement rationnel des différents domaines et éléments du monde et les correspondances et rapports d'imitation qui existent entre eux fondent la possibilité, pour l'âme humaine, de comprendre dans une certaine mesure la réalité. Dans ce cadre, l'imagination (qui inclut la perception), du fait de sa position d'interface entre la matière et l'âme rationnelle en relation avec Dieu, peut servir d'intermédiaire pour accéder aux vérités divines à condition qu'elle soit associée à un corps purifié qui ne la trouble pas pendant le sommeil et que les rêves dans lesquels elle exprime ces vérités par images soient interprétés adéquatement. Grégoras s'intéresse également aux développements sur la magie, entendue comme la capacité à tirer parti des liens invisibles entre les objets du monde et entre les démons et leurs noms. Tout au long de cet exposé, Monticini signale les doutes de Grégoras face à certaines assertions de Synésios et les idées qui lui sont propres : en effet, au-delà des nombreuses gloses qui ne font qu'éclaircir la lettre du texte, ce commentaire constitue bien une tentative de s'approprier le contenu du *Traité sur les songes*.

Bastien DUMONT

James MORTON, *Byzantine Religious Law in Medieval Italy* (Oxford Studies in Byzantium). – Oxford University Press, Oxford 2021. 24 × 16. xxiv-312 p., 5 cartes noir et blanc. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-886114-0.

L'ouvrage s'ouvre sur une contradiction apparente : tandis que l'Église d'Italie du Sud est sommée de se soumettre à Rome après la conquête normande dans la deuxième moitié du 11<sup>e</sup> siècle, l'usage d'un droit canon byzantin, vierge de toute contamination latine, se maintient bien après cette conquête. James Morton se propose donc d'étudier des manuscrits italo-grecs de droit canon répartis du 10<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> siècle, mais de dépasser les études individuelles de cas pour interroger les raisons de leur production et analyser le rôle de ce pluralisme juridique – notion centrale pour l'auteur – pour le maintien d'une identité religieuse et culturelle distincte de celle des nouveaux maîtres. L'enjeu n'est certes pas inconnu des études sur l'Italie méridionale – c'est même un questionnement habituel sur une Byzance continuée sous les Normands, qui a été décliné dans d'autres domaines comme l'art, l'architecture, l'administration, le monachisme, l'hagiographie, etc. – mais l'ambition de l'auteur, circonscrite cette fois au domaine du droit canon, paraît neuve et bienvenue.

Après avoir exposé la méthode d'inventaire qui lui a fait retenir 36 manuscrits d'Italie du Sud (liste p. 9-10) – sans nier la question délicate de la localisation géographique de leur production : voir l'Appendice 3 qui discute de l'incertitude de la provenance de 12 autres *codices* (p. 259-266) – l'auteur organise son propos en trois parties : I. « Sources and Context » ; II. « Byzantine Canon Law in the Norman Kingdom » ; III. « From Legal to Cultural Authority », au sein desquelles trouvent place dix chapitres de longueur variable. Précisons qu'ayant eu pour but d'écrire pour des spécialistes d'autres domaines, voire pour le grand public (p. xvii), on ne se formalisera pas de rencontrer dans l'ouvrage des propos parfois généraux et hors du champ spécifique du droit, qui rendent en effet l'ouvrage utile à un plus grand nombre.

Le premier chapitre (p. 17-29) est consacré à la présentation à la fois textuelle et matérielle des nomocanons, recueils de nature juridique mais non législative, où se mêlent les textes de droit canon et de droit civil – un genre qui n'est peut-être pas si étranger au lecteur que ne le suggère l'auteur dans une malicieuse *captatio benevolentiae* : « If you are someone for whom the Byzantine nomocanon needs no introduction, then you are one of a select few » (p. 17). De façon didactique, un manuscrit du 11<sup>e</sup>-12<sup>e</sup> siècle de Naples (Biblioteca nazionale Vittorio Emanuele III, II C 4 [Diktyon 46050]), fournit dès ces premières pages une brève étude de cas. Le deuxième chapitre (« Greek Christianity in Medieval Italy », p. 31-56), propose un résumé historique faisant à juste titre bon usage des travaux d'Annick Peters-Custot (voir *REB* 69, 2011, p. 308-309). Le troisième chapitre (« Patterns of Sources Survival », p. 57-78), souligne l'importance de Bessarion, dont l'œuvre monastique basilienne au sein de l'Église romaine contribua à l'intérêt pour les manuscrits nomocanoniques en Italie et fit qu'une grande part d'entre eux restèrent dans des monastères basiliens jusqu'à leur dispersion. L'auteur évoque brièvement d'autres chemins bien connus de conservation, depuis les collectionneurs de la « Renaissance » (comprise jusqu'au 17<sup>e</sup> siècle) en passant par l'inventaire des acquisitions des bibliothèques d'Italie à une époque plus récente, aux dépens desdits monastères basiliens (voir p. 77).

Avec la deuxième partie, nous entrons dans le cœur du sujet, après toutefois un rappel (chap. 4, « The Byzantine Background », p. 82-97) sur la présence et l'usage du droit canon dans la province italienne de l'Empire byzantin, examen fondé notamment sur le seul manuscrit de la région préservé pour la période précédant l'arrivée des Normands, le nomocanon de Carbone en Basilicate (Città del Vaticano, BAV, Vat. gr. 1980 [Diktyon 68609] et 1981 [Diktyon 68610]), fait qui suggère d'ailleurs que l'Italie est restée jusque-là à l'écart des productions récentes de Constantinople, se contentant d'user du *Nomocanon en cinquante titres* du 6<sup>e</sup> siècle.

L'ouvrage touche enfin plus particulièrement à son sujet quand il aborde les nomocanons produits dans ces monastères italo-grecs qui connurent un étonnant *revival* peu après la conquête normande, un environnement décrit dans le chapitre 5 (« Monastic Nomocanons I, The Monastic Archipelago », p. 99-119) où sont évoqués le rôle des monastères du Patir de Rossano, du Saint-Sauveur de Messine, de Saint-Jean Théristsès et de Saint-Bartholomée de Trigona. Pour ces monastères d'Italie du Sud, l'auteur pose la même question : si les moines avaient obtenu des rois normands une autonomie les mettant à l'abri des évêques du lieu, comment pouvaient-ils ignorer l'autorité juridictionnelle et donc canonique de Rome ? Cependant, le pouvoir de Rome en Italie du Sud restait limité et les Normands

avaient mieux à faire que de contester dans ces monastères la primauté d'honneur qui restait attachée, pour leurs moines, au siège de Constantinople et à ses traditions canoniques.

Les caractéristiques codicologiques de ces manuscrits donnent enfin lieu à un chapitre de synthèse (6. « Monastic Nomocanons II, Style, Content, and Influences », p. 121-138) qui les classe en trois groupes : les nomocanons du Sud-Ouest (Calabre, Sicile et Lucanie), ceux du Patir et ceux de Saint-Nicolas de Casole. Le fait qu'aucune illustration n'ait pu être fournie, comme le lecteur en était averti dès la p. 13, limite singulièrement la valeur des remarques paléographiques de l'auteur ou de celles portant sur la décoration.

Après les monastères, l'auteur en vient (chap. 7, p. 139-154) à « The Secular Church and the Laity ». Sans surprise, on n'a pas trouvé preuve que les évêques italo-grecs aient jamais fait usage de collections de droit canon latin à la période considérée. Comme pour les monastères, la fiction d'une dépendance envers Constantinople s'applique aussi au droit pratiqué par l'Église séculière qui ne cesse de lire ses nomocanons grecs, et rien ne gênait ici le pouvoir normand, soucieux de défendre son indépendance face à Rome.

La troisième partie, consacrée au 13<sup>e</sup> siècle et au Concile du Latran, présente la position somme toute traditionnelle et réaffirmée par la papauté : préservation des coutumes locales mais soumission à la juridiction romaine. Sous un titre un peu forcé (chap. 8, « The Papacy Takes Charge », p. 157-169), l'auteur peine à révéler un véritable changement dans l'autonomie *de facto* de la région face au pape de Rome. L'analyse codicologique du ms. Venezia, Bibl. Nazionale Marciana, gr. Z. 171 (Diktyon 69642), un nomocanon de Grottaferrata de 1220/30, n'apporte guère au constat. Le chapitre 9 (« The Salentine Group », p. 171-192), propose cette fois un nouvel examen codicologique d'un groupe de onze nomocanons produit du 13<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> siècle dans la région du Salento. Ils offrent peu de traits saillants, sinon l'importance donnée au mariage des prêtres et au jeûne du Grand carême, qu'accompagnent, ici ou là, de rares *marginalia* dirigés contre les Latins. L'ultime chapitre (chap. 10, « 'They Do It Like This in Romania' », p. 193-208) est une étude de cas de l'œuvre des *Trois chapitres* de Nicolas (ou Nectaire) d'Otrante.

L'ouvrage, qui procède d'une thèse et qui en a gardé certains traits – la propension à contextualiser son sujet au-delà de ce qu'en attendrait le lecteur spécialisé – aura mieux cerné la production et l'usage des nomocanons en Italie du Sud, suivant en un sens pour la Sicile la démarche de David Wagschal qui, en s'appuyant lui aussi sur un corpus manuscrit, avait également tenté une histoire culturelle du droit canon byzantin (*Law and Legality in the Greek East. The Byzantine Canonical Tradition, 381-883*, Oxford 2015 ; voir *REB* 76, 2018, p. 444-446). Pour connaître cependant le contenu précis des nomocanons d'Italie, dont ce livre ne forme pas un manuel, il faudra s'en remettre à d'autres études juridiques spécialisées, et pour éprouver leur application on aurait pu, au moins pour les premiers chapitres, tenter de les réconcilier avec les éditions de documents d'archives cités en bibliographie mais finalement peu utilisés. L'interrogation de départ (l'absence du droit canon latin dans la pratique de l'Italie normande jusqu'à la conquête angevine) n'apparaît plus forcément comme la meilleure clé de compréhension du sujet, car la question est somme toute très romaine. Or, du côté des Hauteville, le fait semble entendu : Urbain II n'avait-il pas accordé en 1098 à Roger I<sup>er</sup> un privilège pontifical (cité à juste titre p. 43) de contrôler l'administration de l'Église de Sicile (à l'occasion

d'une querelle sur la nomination de légats romains dans l'île), un privilège auquel les souverains normands donnèrent, dans leur désir d'indépendance, l'interprétation la plus généreuse ? Plus stimulante aurait pu être la comparaison avec d'autres nomocanons produits au sein de l'Empire byzantin car, au bout du compte, qu'est-ce qui est italien dans ce corpus grec ?

Le mérite de l'ouvrage est d'avoir souligné, avec une grande clarté, l'absence de spécificité de l'Italie dans son maniement du droit byzantin, qu'aucune péripétie ne déracine jusque fort tard dans l'histoire, et d'avoir rendu accessible un sujet peu traité et d'une certaine complexité. Les archives manquent pour connaître l'application législative de ces nomocanons, qui purent être conservés et recopiés comme un trésor du temps jadis, mais qui ont participé assurément au maintien d'une identité byzantine en Italie du Sud.

Olivier DELOUIS

Luigi ORLANDI, *Andronikos Kallistos: A Byzantine Scholar and His Manuscripts in Italian Humanism* (Studies in Manuscript Cultures 32). – De Gruyter, Berlin, Boston 2023. 23,5 × 16 ; relié. XIX-623 p., 30 pl. couleurs. Prix : 139,95 €. ISBN 978-3-11-120333-1 Disponible en accès ouvert : <https://www.degruyter.com/document/doi/10.1515/9783111203447/pdf>.

Ce gros volume, également disponible en accès ouvert, est la version largement remaniée d'une thèse de doctorat soutenue par Luigi Orlandi en 2017 à Hambourg sous la direction de Christian Brockmann. Il propose une étude de la biographie (une cinquantaine de pages) et de l'activité de copiste, de possesseur de livres et de savant d'Andronikos Kallistos, ainsi que le catalogue des manuscrits qui lui sont liés et l'édition et traduction anglaise de ses œuvres. Kallistos, né au début du 15<sup>e</sup> siècle à Thessalonique ou à Constantinople, est mort sans doute peu après 1476, date de son arrivée en Angleterre. Les débats ont été nombreux, ces dernières décennies, sur l'unité de ce copiste : en effet, comme pour d'autres mains contemporaines, on a voulu déduire de l'existence de deux styles d'écriture distincts une différence entre deux personnes, Kallistos lui-même et un collaborateur. L. Orlandi conclut au contraire à l'unité du copiste mais à une évolution de l'écriture de Kallistos et distingue trois périodes dans sa graphie (jusque vers 1455 ; 1455-1466 ; 1466-1475). Sans entrer ici dans une présentation détaillée de la vie et de la carrière de Kallistos que reconstitue l'auteur, on en rappellera les grandes étapes, tout en signalant quelques points neufs. Andronikos ne serait pas venu en Italie dans les années 1440, mais aurait été d'abord actif à Constantinople, puis en Crète, dès avant la chute de Constantinople ; il y aurait entre autres collaboré avec Agallianos et Rhosos (éléments nouveaux). Kallistos aurait ensuite intégré le cercle de Bessarion à Bologne, avant d'enseigner le grec à Ferrare (?), Padoue et Bologne (1455-1459) ; il n'aurait en revanche pas séjourné à Pavie : Orlandi propose d'identifier Andronikos Kallipolites avec Kontoblakas, et non avec Kallistos. Présent à Padoue dans l'entourage de Palla Strozzi (1461-1462), Kallistos contresigne son testament ; il revient ensuite à Bologne (1462-1466), avant de rejoindre Bessarion à Rome (1466-1471), puis de séjourner à Florence (1471-1474). Il se rend enfin à Milan en 1475 et poursuit sa

route vers l'Angleterre, où il arrive en 1476 avant que l'on ne perde sa trace. La biographie de Kallistos comporte en annexe un tableau dans lequel sont relevées toutes les lettres du 15<sup>e</sup> siècle qui font mention de lui. Le deuxième chapitre, qui constitue l'autre poumon du livre, étudie sa production écrite à travers le temps et l'espace, selon les trois périodes évoquées plus haut, et aboutit à une étude paléographique, elle aussi présentée selon le même schéma chronologique ternaire. On notera que si le scribe a copié pour Bessarion, certains de ses livres ont également été utilisés comme modèles pour que d'autres que lui copient des volumes pour Bessarion. Pour chacune des périodes, L. Orlandi fournit une liste des livres copiés, en tout ou partie, par Kallistos. Ce chapitre doit être lu en parallèle avec la seconde partie de l'ouvrage, qui offre dans sa première section un catalogue, classé par ordre alphabétique de ville et de bibliothèque des livres copiés par Andronikos. Le troisième chapitre porte non plus sur les livres copiés par Kallistos, mais sur ceux possédés par lui, et plus particulièrement sur la dispersion de cette collection, vendue par son possesseur à Milan en 1476. Une partie importante est venue enrichir la collection de Lorenzo Valla, avant d'appartenir à la famille Pio et de rejoindre la Biblioteca Estense de Modène. D'autres livres ont appartenu à Baldassar Migliavacca († 1524 *ca*), et d'autres filières de dispersion encore sont évoquées, dont plusieurs sont antérieures à la vente milanaise. Le chapitre quatrième concerne l'enseignement de Kallistos, tant dans le domaine de l'écriture, avec les élèves qu'il a formés ou les copistes qu'il a influencés (en particulier Baldassar Migliavacca, l'Anonyme 51 Harlfinger, Giovambattista Buoninsegni, John Free et plusieurs anonymes), que dans celui de l'enseignement du grec. Le chapitre cinq concerne l'activité savante de Kallistos : restauration de livres, corrections, édition de textes (en particulier Théocrite et Xénophon), relations avec la culture latine.

La seconde partie de l'ouvrage propose un riche catalogue des traces d'Andronikos dans les manuscrits, en trois temps : manuscrits copiés par lui (n<sup>os</sup> 1-60) ; manuscrits annotés ou restaurés (n<sup>os</sup> 61-125) ; documents d'archives (n<sup>os</sup> 126-127) ; incunable (n<sup>o</sup> 128). Les entrées de la première section bénéficient de descriptions détaillées, même si le contenu est plus rapidement traité. Les sections suivantes proposent des descriptions plus sommaires. La troisième partie, présentée comme un appendice, rassemble l'édition et traduction des textes de Kallistos : une défense de Théodore Gazès contre Michel Apostolès (pour ou contre Aristote), datable de 1462 et connue par 6 manuscrits et une traduction latine (une quarantaine de pages de grec) ; la Monodie sur la chute de Constantinople, transmise par 3 manuscrits (une dizaine de pages) ; la division des sciences de la physique, datable sans doute de 1458-1459 et connue par 5 manuscrits (schéma avec court texte explicatif) ; diverses lettres : à Palla Strozzi, 1459 ; deux à Dèmètrios Chalkondylès, remontant aux années 1460 ; à Georges Dishypatos Palaiologos, de 1476 ; quelques épigrammes : sur Homère, sur l'*In calumniatorem Platonis* de Bessarion, sur la mort d'Albiera degli Albizi (1473). Trente planches en couleur, une ample bibliographie et des index (noms ; manuscrits, incunables et archives ; filigranes) complètent le volume.

Cette riche étude présente un portrait de Kallistos sous tous ses aspects et suscitera donc l'intérêt de lecteurs variés, historiens de la période – tant du côté byzantin que pour l'Italie – paléographes et codicologues, historiens des textes, etc. Le catalogue des manuscrits qu'il comporte, de même que les éditions et traductions des textes de Kallistos, vient très opportunément compléter l'ensemble et en font un outil de travail précieux, outre son intérêt historique. Sans doute certaines

hypothèses, reconstitutions et identifications seront-elles discutées, mais l'ouvrage de L. Orlandi apporte un éclairage d'un grand intérêt sur la figure d'un passeur des livres, des textes et de la culture grecque dans l'Italie de la Renaissance qu'on lira avec profit.

Matthieu CASSIN

Lucy PARKER, *Symeon Stylites the Younger and Late Antique Antioch. From Hagiography to History* (Oxford Studies in Byzantium). – Oxford University Press, Oxford 2022. 24 × 16 ; relié. VIII-270 p., 5 fig. en noir et blanc. Prix : 81 £. ISBN 978-0-19-286517-5.

Le présent volume est issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université d'Oxford en 2016. L'auteure met à profit une riche documentation autour de la figure de saint Syméon Stylite le Jeune (521-592), afin de retracer une période tourmentée de l'histoire d'Antioche en Syrie. Depuis sa colonne, où il s'installa à l'âge de sept ans, Syméon fut le témoin d'une série d'événements qui ébranlèrent les habitants de la région : il vécut des tremblements de terre successifs, une épidémie de peste, ainsi que la prise de la ville par les Perses (549). Lucy Parker s'interroge sur le développement du culte de Syméon, son autorité et ses limites, dans ce contexte tendu suscitant la défiance vis-à-vis du saint et de son pouvoir ; aussi cherche-t-elle, dans une perspective plus large, à explorer les liens unissant histoire et hagiographie, en voyant dans cette dernière une littérature qui ne peut pas être dissociée de la société dans laquelle elle vit le jour. Ce sont les circonstances historiques qui déterminent les stratégies littéraires déployées par les hagiographes. Il s'agit là d'un débat qui se trouve au cœur des préoccupations des spécialistes (voir, par exemple, A. Lampadaridi, V. Déroche et C. Høgel [éd.], *L'Histoire comme elle se présentait dans l'hagiographie byzantine et médiévale*, Uppsala 2022 : *REB* 82, 2024, p. 432-433). L'ouvrage retient au premier abord l'attention par sa structure rigoureuse, qui rend sa lecture aisée, ainsi que par son style dense témoignant d'une bonne maîtrise de la bibliographie antérieure. Le propos est disposé en cinq chapitres, qui se déclinent eux-mêmes en plusieurs sous-parties et se closent sur une conclusion qui résume commodément l'essentiel des points évoqués.

Dans le premier chapitre, l'auteure se fixe l'objectif de pallier le manque d'études sur l'histoire d'Antioche et du nord de la Syrie aux 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> siècles, afin d'esquisser le contexte dans lequel évolua Syméon le Stylite. En mettant à profit une riche éventail de sources textuelles, Parker passe en revue les répercussions des catastrophes naturelles, auxquelles le destin du saint, qui avait perdu son père lors du tremblement de terre survenu en 526, fut intrinsèquement lié. Outre l'effet émotionnel assez fort, ces désastres suscitèrent aussi des conflits financiers, sociaux et religieux, en favorisant la création d'élites locales et en attisant la ferveur anti-païenne et les controverses christologiques. Le deuxième chapitre est consacré au recueil de discours attribués à Syméon (*CPG* 7367), qui reflètent toutes les tensions socio-économiques et culturelles qui bouleversèrent la société antiochienne à ce moment-là. Ces sermons ont, en effet, le mérite de nous faire connaître les stratégies rhétoriques déployées par le saint lui-même, en laissant se dessiner une autre image

que celle véhiculée par ses hagiographies. Leur témoin principal est le ms. Hagion Oros, Monè Megistès Lauras, B 71 (Diktyon 27123) (et non BE 71, voir p. 61). La liste de la base de données *Pinakes* pourrait compléter l'histoire de leur transmission, encore mal connue, mais une telle recherche dépasse sans doute les objectifs de ce volume (<https://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/oeuvre/12576>). L'auteure plaide pour une datation ancienne de ce recueil étroitement lié au monastère de Syméon. La critique sociale est une composante essentielle de ces sermons, où le saint s'en prend aux riches qui sont systématiquement associés aux païens. Loin d'être un cas unique en hagiographie, les affinités avec la *Chronique* de Malalas dans l'exkursus dédié aux dieux grecs sont intéressantes à relever (voir, par exemple, J. Bidez, Sur diverses citations, et notamment sur trois passages de Malalas retrouvés dans un texte hagiographique, *BZ* 11, 1902, p. 388-394).

Le troisième chapitre est dédié à la *Vie* de Syméon Stylite le Jeune (*BHG* 1689) (par souci de clarté, il aurait été utile de donner les numéros *BHG*, ne serait-ce qu'en passant), à savoir le texte hagiographique le plus long qui nous soit parvenu avant les invasions arabes. Si, dans ses *Discours*, Syméon profite des tensions sociales pour construire son autorité spirituelle, sa légende hagiographique pourrait être lue comme une apologie du saint qui s'avère incapable de protéger sa ville des catastrophes naturelles et militaires. Composée vraisemblablement entre la fin du 6<sup>e</sup> et le début du 7<sup>e</sup> siècle – et, en tout état de cause, avant 750 – sur la base d'arguments extratextuels – par un moine du monastère de Saint-Syméon, elle se distingue par un grand nombre de miracles qui témoignent du fort ancrage du culte du saint. Contre l'attribution de la *Vie* à l'archevêque de Chypre Arkadios I<sup>er</sup>, on renverra aussi à l'ouvrage récent de Stéphanos Efthymiadès, *Η βυζαντινή αγιολογία της Κύπρου. Οι άγιοι, οι συγγραφείς και τα κείμενα (4<sup>ος</sup>-13<sup>ος</sup> αιώνας)*, Nicosie 2020, p. 179 (voir *REB* 82, 2024, p. 421-422). L'hagiographe recourt systématiquement à la typologie biblique pour écrire l'apologie du saint dans une ambiance de scepticisme religieux. Le développement du culte de saint Syméon étant l'objet principal de l'étude, la notice du Synaxaire de Constantinople (*Syn. CP* col. 2-3, 1<sup>er</sup> sept), présente aussi dans la recension la plus ancienne de ce livre liturgique (H\*) patronnée par Constantin VII (913-959), pourrait être versée au dossier.

L'auteure s'attarde par la suite sur la *Vie* de Marthe (*BHG* 1174), un roman hagiographique qu'elle a longuement fréquenté (L. Parker, Pragmatic Piety : Liturgy in the Life of Martha, Mother of Symeon the Younger, *JECS* 24, 2016, p. 99-125). Composée également par un des moines du monastère vraisemblablement au début du 7<sup>e</sup> siècle, cette légende, encore mal étudiée, est transmise par quatre témoins, dont un manuscrit souscrit en 1032-1033 par le moine Gerasime à Saint-Syméon sur le Mont-Admirable près d'Antioche (il s'agit du ms. Jérusalem, Patriarchikè Bibliothèkè, Hagiou Saba 108 [Diktyon 34365]). Dans ce récit, original à bien des égards, c'est l'importance de la liturgie qui passe au premier plan, et pas le scepticisme vis-à-vis de Syméon. On n'y trouve plus de miracles en masse, mais plutôt des guérisons miraculeuses à petite échelle, ne mettant en scène que quelques miraculés ; aussi le culte rendu à Marthe est-il placé dans un contexte régional. Afin de contextualiser ce changement de perspective entre la *Vie* de Syméon et la *Vie* de Marthe, Parker explore trois autres *Vies* composées entre le 6<sup>e</sup> et le 7<sup>e</sup> siècle : celles de Nicolas de Sion, de Théodore de Sykéon et de Georges de Choziba (ch. 5). Ces textes proposent des réponses différentes face à un contexte exigeant où le rôle des saints en tant qu'intercesseurs est sans cesse contesté et fragilisé.



Les analyses reposent sur une lecture approfondie des sources. Elles sont agrémentées d'un grand nombre de textes traduits – certains pour la première fois – dans un anglais limpide. Les quelques coquilles, qui se sont glissées n'enlèvent rien à la clarté de l'exposé (voir, par exemple : p. 82 n. 108 : lire ἐρχομένουσ au lieu de ἐρχομένους ; p. 89 n. 142 : lire κόσμου au lieu de κοσμοῦ ; p. 98 n. 181 : lire ὑψοῦται au lieu de ὑψοῖται ; p. 100 n. 190 : lire ἐωρίζων au lieu de ἐωρίζων). Une bibliographie abondante (p. 227-262), avec distinction entre sources primaires et littérature secondaire, et un index général complètent avec bonheur les analyses de l'auteure.

Le riche dossier de textes analysé par Lucy Parker permet de revisiter une période critique de l'histoire d'Antioche (6<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> s.) et de comprendre à quel point un contexte tendu peut dicter les stratégies littéraires mises en œuvre par les hagiographes. Ainsi, le présent travail fournit une preuve supplémentaire, s'il en fallait une, de l'importance de garder en tête que les auteurs de textes hagiographiques ne travaillent pas en vase clos (sur ce point, voir aussi A. Alwis, *Narrating Martyrdom. Rewriting Late Antique Virgin Martyrs in Byzantium*, Liverpool 2020 : *REB* 79, 2021, p. 333-335), mais se trouvent en interaction constante avec la société qui les entoure.

Anna LAMPADARIDI

Georgi PARPULOV, *Middle-Byzantine Evangelist Portraits. A Corpus of Miniature Paintings* (Manuscripta Biblica 7 – Paratextus Biblici 3). – De Gruyter, Berlin, Boston 2022. 28,5 × 21 ; relié. XIV-167 p., 93 pl. en couleurs. Prix : 139,95 €. ISBN 978-3-11-075463-6.

Georgi Parpulov est l'un des spécialistes actuels des manuscrits byzantins à décor, mais cette expertise s'insère dans une attention plus large aux manuscrits eux-mêmes, comme l'avait déjà montré la publication de sa thèse de doctorat sur les psautiers de parchemin (voir *REB* 76, 2018, p. 427-429). Le présent volume propose un catalogue des portraits d'évangélistes conservés dans les manuscrits grecs de la période médio-byzantine, précédé d'une très courte introduction qui ne fait qu'en présenter les principes, sans dégager d'interprétation, de chronologie ou de réflexion générique.

Comme le rappelle l'auteur au début de son introduction, les illustrations les plus fréquentes dans les manuscrits grecs sont les portraits d'auteurs et, parmi eux, l'écrasante majorité est formée par les portraits des quatre évangélistes. Le catalogue présente de brèves descriptions de tous les portraits d'évangélistes qui figurent dans des manuscrits de parchemin entre le milieu du 9<sup>e</sup> et le milieu du 13<sup>e</sup> siècle, en ordre chronologique – dans la mesure du possible – ce qui conduit aussi à regrouper les types iconographiques, dont les instances sont souvent contemporaines. G. Parpulov signale les portraits qui sont des ajouts postérieurs, fournit une bibliographie réduite, ainsi que les identifiants Diktyon et Gregory-Aland des manuscrits décrits.

Les notices du catalogue sont volontairement sommaires : cotes et identifiants du manuscrit (indication éventuelle de l'existence d'une reproduction en ligne) ;

date des miniatures et rapport au corps du livre ; folio de chacun des portraits avec une indication de la posture du personnage et des objets présents sur l'image, ainsi que d'une éventuelle épigramme relative au portrait ; bibliographie sommaire, sous forme abrégée (auteur date). Le catalogue comprend 469 entrées, plus sept entrées additionnelles, formées par des portraits médio-byzantins, très largement repeints à une date plus tardive. Chaque notice occupe entre un quart et un tiers de colonne. Si l'on comprend très bien le caractère volontairement succinct des notices, quelques éléments supplémentaires auraient cependant été utiles pour mieux juger de l'objet présenté et de son décor : date du corps du manuscrit, quand les miniatures sont postérieures ; dimensions du livre ; etc. Si l'on comprend bien que les liens n'aient pas été recopiés dans un ouvrage publié en version papier, la lecture des indications est parfois complexe, comme pour l'entrée 320 (Wien, ÖNB, Suppl. gr. 52 [Diktyon 71515]) : le f. 13<sup>v</sup> (portrait de Matthieu) est bien disponible sur le site des numérisations de l'ÖNB (<https://onb.digital/result/1118BBF3>), mais comme il s'agit d'une numérisation d'un folio isolé, il n'est pas référencé par *Pinakes* non plus que par la *NTVMR* de Münster (ni par le site du projet qui a financé ce catalogue, <https://www.manuscripta-biblica.org>). Il faut donc être plus que familier de l'ensemble pour localiser l'image couleur en question : un peu d'aide n'aurait pas été de trop. Dans d'autres cas (n° 221 : Paris, BnF, Suppl. gr. 1096 [Diktyon 53760]), les reproductions intégrales disponibles sont en noir et blanc ; une reproduction partielle est indiquée pour le portrait de Jean au f. 1<sup>v</sup>, mais je n'ai pu la localiser par moi-même, alors que ce domaine est loin de m'être étranger... Il n'aurait pas non plus été inutile de préciser lorsque les images disponibles sont seulement en noir et blanc – ce qui, pour l'étude de l'iconographie, est loin d'être anodin.

Outre la bibliographie, l'ouvrage comporte divers index : numéros Gregory-Aland ; cotes ; manuscrits datés ou datables. La dernière partie du volume comporte 87 planches, pour la plupart en couleurs, qui constituent un atout considérable du livre. Ces planches permettent en effet de visualiser ce qui risquerait sinon de rester une énumération très sèche et abstraite de traits figuratifs – et on a vu la difficulté qu'il peut y avoir à accéder aux images en ligne, si importantes soient-elles. L'existence d'une planche est clairement indiquée dans la description.

Une préface de Martin Wallraff replace ce travail dans le cadre du projet ERC ParaTexBib (2014-2020) qu'il a dirigé et qui était consacré aux paratextes du Nouveau Testament, plus particulièrement de certains tétraévangiles. Il y rappelle que l'ensemble des données est également disponible sur le site internet du projet, [manuscripta-biblica.org](http://manuscripta-biblica.org) ; sans doute aurait-il été honnête de rappeler que l'ensemble des dépouillements et descriptions ont été réalisés dans la base de données *Pinakes* (<https://pinakes.irht.cnrs.fr>), sur laquelle repose le site du projet – même si celui-ci inclut bien évidemment des outils d'interrogation et de visualisation différents de ceux de *Pinakes*.

Tous ceux qui s'intéressent à l'art byzantin mais aussi aux manuscrits auront grand intérêt à feuilleter ce volume, tant pour les notices que, surtout, pour les planches. En l'absence d'index des descripteurs des miniatures, il est en effet difficile d'identifier les composantes iconographiques rares ou de suivre tel motif à travers le temps. Ainsi classés et analysés, ces portraits forment une remarquable trame pour suivre le développement de ces portraits d'évangélistes.

Matthieu CASSIN

David PHILLIPS, *Dadisho' Qatraya, Commentaire sur le paradis des Pères. I, Première partie*. Introduction, texte critique, traduction et notes (Sources chrétiennes 626). – Éditions du Cerf, Paris 2022. 19,5 × 12,5. 503 p. Prix : 49 €. ISBN 978-2-204-14702-6.

Ce n'est pas souvent qu'il est rendu compte, dans les pages de cette revue, d'ouvrages liés au monde syriaque. La présente édition, *princeps*, d'un commentaire syriaque de divers textes ascétiques composés à l'origine en grec constitue cependant un cas particulièrement intéressant de transfert entre des domaines linguistiques et culturels, et mérite qu'on s'y arrête, y compris dans le contexte d'une revue d'études byzantines. Si la forme du commentaire d'un texte ascétique n'est pas usuelle dans le monde hellénophone, elle n'est cependant pas sans exemple, comme le montrent entre autres les commentaires au texte de Jean Climaque. Il s'agit ici du *Commentaire sur le Paradis des Pères* de Dadisho' Qatraya, dont David Phillips vient de publier l'*editio princeps*, avec une traduction française, dans la collection Sources chrétiennes. On sait fort peu de choses de Dadisho', dont on situe l'activité dans la seconde moitié du 7<sup>e</sup> siècle, sinon par ses œuvres, un *Commentaire sur le livre d'Abba Isaïe*, autre ouvrage ascétique majeur, les *Discours sur la quiétude* et la *Lettre à Abkosh* ; il a vécu près du Golfe persique, en particulier aux monastères de Rab-kennaré et de Rabban Shabour. De même qu'il a commenté le *Livre d'Abba Isaïe* (*Asceticon*, CPG 5555), il a produit un long commentaire d'un autre recueil ascétique, le *Paradis des Pères*. Cet ensemble, qui a largement circulé dans le monde syriaque et pour lequel on ne dispose pas d'édition critique, rassemble successivement : l'*Histoire lausiaque* de Pallade, une autre collection attribuée à Pallade, l'*Historia monachorum in Aegypto* et les *Apophtegmes des Pères*, mais ces textes y sont transmis sous des formes et des arrangements qui ne sont pas toujours ceux du grec, bien au contraire – les spécialistes du domaine sont habitués à la variabilité de ces textes et plus encore de ces recueils. Le commentaire de Dadisho' est réparti en deux livres, le premier concernant les deux premières œuvres, tandis que le second porte sur les Apophtegmes, répartis de manière thématique – d'une manière similaire, mais non identique, à la structure de la *Collection systématique* (CPG 5562). Le commentaire se présente sous une forme dialoguée, qui fait alterner des questions des « frères » à propos d'un passage du *Paradis*, de personnages ou de notions qui y sont mentionnés, et les réponses du commentateur, sous une forme qui n'est pas sans faire penser aux *Lettres* de Barsanuphe et Jean de Gaza, par exemple. Les explications de Dadisho' s'appuient largement sur des citations prises à d'autres auteurs ascétiques et patristiques, en particulier Évagre le Pontique, Marc le Moine, Théodore de Mopsueste ou Abba Isaïe ; ces citations sont parfois assez longues et présentent un intérêt pour l'histoire de ces œuvres.

Le texte, qui est anonyme dans une large part de la tradition – peut-être parce que les syro-occidentaux n'accueillaient pas avec faveur un auteur syro-oriental comme Dadisho' – est transmis par une poignée de témoins manuscrits qui sont, pour la plupart, partiels. Le manuscrit le plus important est aussi celui qui a été identifié le plus récemment : Bagdad, Archevêché de l'Église d'Orient, 210, du 9<sup>e</sup> siècle (G) ; il n'est cependant pas complet. Plusieurs témoins, en outre, transmettent une recension abrégée du texte, tantôt par sélection, tantôt également avec réécriture – de ce fait, la recension abrégée du ms. Città del Vaticano, BAV, Vat. sir. 126 (13<sup>e</sup> siècle) est parfois éditée en appendice.

Le texte critique syriaque, publié ici pour la première fois (seuls quelques extraits l'avaient déjà été) est accompagné d'une traduction française claire et lisible – mais non dépourvue de coquilles ni d'erreurs de langue – avec des notes assez réduites, qui renvoient pour l'essentiel aux éditions du texte syriaque du *Paradis* (ces éléments sont rassemblés en tableau dans l'Annexe 1), précisent l'identité des personnages mentionnés (mais certains sont laissés de côté ou traités trop rapidement) et cherchent à identifier les sources citées. L'auteur ne donne cependant pas les correspondances entre les éditions syriaques du *Paradis* et leur modèle grec ; la tâche est de fait particulièrement complexe, mais il aurait été utile de fournir au lecteur helléniste quelques éléments pour le guider, ne serait-ce que pour permettre d'utiliser les concordances fournies par la base de données *Monastica* (<https://monastica.ht.lu.se>). On laissera aux spécialistes de syriaque la charge d'évaluer l'édition du texte ; il aurait cependant été utile, dans la mesure où l'apparat est négatif et où plusieurs témoins sont partiels, de fournir une liste des témoins pour chaque section du texte. En outre, le choix d'insérer dans la traduction les intertitres du manuscrit London, British Library, Add. 17175, certes ancien (g, 10<sup>e</sup> s.), qui transmet l'un des *épitomés* du texte, paraît pour le moins discutable ; au moins aurait-il fallu les mettre entre crochets droits, sauf à supposer que ces titres remontent à l'archétype de toute la tradition, ce que l'auteur ne démontre à aucun moment. De même, le statut de la numérotation des questions, reprise au ms. A (London, British Library, Add. 17264, 13<sup>e</sup> siècle), est pour le moins problématique et ne peut en tout cas remonter à l'archétype, vu le problème signalé p. 366-367 n. 1. Il reste d'ailleurs quelques imprécisions dans la reconstitution de l'histoire du texte ; le stemma, p. 80, paraît fautif, puisqu'au terme de la démonstration, le ms. g descend non de G, mais d'un ancêtre de G. De même, l'affirmation, dans les principes d'édition, selon laquelle « tous les témoins recensés ici ont été collationnés de manière éclectique pour constituer ce que l'éditeur a estimé être le meilleur texte » laisse dubitatif : est-ce la collation qui a été éclectique (c'est-à-dire partielle ?) ou l'établissement du texte qui est non pas critique mais éclectique ? Pour la traduction, on regrettera aussi que l'auteur ait fait le choix de standardiser les formules d'introduction des questions et des réponses, privant ainsi le lecteur non syriacisant d'un accès aisé et précis à ces informations, tout en introduisant une mise en forme un peu trompeuse qui présente les noms de protagonistes, comme dans la typographie du théâtre, ce qui n'est visiblement pas le cas dans les manuscrits. La forme littéraire de ce commentaire et la manière d'en introduire les différents éléments présentent un réel intérêt, car les commentaires de textes ascétiques ne sont pas courants, même si le phénomène est un peu plus répandu dans le monde syriaque qu'à Byzance.

Ce sont là des brouilles, au regard du travail accompli : le lecteur a dorénavant accès à cet important commentaire de textes ascétiques essentiels, accédant ainsi à la lecture qui en était proposée au 7<sup>e</sup> siècle dans le contexte monastique syro-oriental. Certaines interprétations sembleront bien forcées – par exemple lorsqu'il s'agit de « prouver », dans les premières questions, la supériorité absolue des moines et de leur forme de vie sur ceux qui vivent dans le siècle – mais la lecture de cet intéressant commentaire ne pourra qu'être fructueuse pour comprendre comment les textes ascétiques étaient lus alors. Les deux autres volumes de l'édition sont parus peu après celui-ci : on espère pouvoir en rendre compte l'an prochain.

Bernard POUDERON, *Clément d'Alexandrie, Les Stromates. Stromate I*. Introduction, texte critique, traduction et notes (Sources chrétiennes 633). – Éditions du Cerf, Paris 2023. 19,5 × 12,5. 550 p. Prix : 53 €. ISBN 978-2-204-15487-1.

En 1951 paraissait un premier volume des *Stromates* de Clément d'Alexandrie dans la collection Sources chrétiennes, sous le numéro 30, dû à Marcel Caster (traduction et notes) et Claude Mondésert (introduction). Dès 1943, Clément occupait le numéro 2 de la même collection, avec le *Protreptique*, dû également à Claude Mondésert. Depuis cette date, toutes les œuvres de Clément ont bénéficié d'une nouvelle édition et traduction dans la collection ; Bernard Pouderon était chargé depuis longtemps d'une nouvelle traduction annotée du *Stromate I*, qui voit ici le jour. Par leur forme et leur structure même, il est difficile de résumer le contenu des *Stromates* de Clément ou d'en donner le plan : comme leur titre l'indique, la composition en est relativement rhapsodique et ne présente pas une structure telle qu'on l'attendrait aujourd'hui d'un traité – mais c'est le cas de presque toutes les œuvres patristiques. Selon le traducteur, ce premier livre des *Stromates* porte principalement sur l'éducation et la culture. B. Pouderon propose une analyse qui couvre une dizaine de pages et répartit le texte en un prologue et sept parties (la véritable sagesse ; foi et culture ; de la philosophie aux philosophies ; sagesse barbare antérieure à la sagesse grecque ; larcin des Grecs ; chronologie des Grecs, des barbares et des Hébreux ; Moïse législateur et politique).

L'objectif du volume, clairement annoncé dans l'avant-propos, est de fournir un texte grec révisé, une traduction plus précise et une riche annotation. Le travail sur le texte grec est nécessairement limité, dans la mesure où la tradition directe se réduit à un unique témoin (Firenze, Bibl. Medicea Laurenziana, plut. 5.3 [Diktyon 15952], 11<sup>e</sup> s.), même s'il existe une tradition indirecte qui n'est pas tout à fait négligeable (sa description laisse parfois à désirer, ainsi pour l'un d'eux, pour lequel on bénéficie de la seule description suivante : « le florilège du *Sinaiticus graecus*, dit *florilegium Barroccianum*, du XIV<sup>e</sup> siècle »). B. Pouderon modifie en une trentaine de points le texte édité par O. Stählin dans les GCS, principalement sous forme de conjectures – la vérification du manuscrit a permis, cependant, deux ou trois améliorations. La traduction est globalement précise et de lecture aisée, même si elle fait parfois disparaître quelques images – certaines sont cependant signalées en note, par exemple p. 110-111 n. 3. On pourrait certes discuter encore certains points ; la traduction d'ὑπομονήματα par « notes » aurait mérité d'être discutée ; μάχαιρα traduit par « sabre » sonne étrangement ; en 16, 1 (p. 122-123), il n'est pas question de « harpe », mais seulement du verbe ψάλλω. Parfois les notes semblent entraîner dans une direction qui n'est pas évidente à la lecture du texte, peut-être du fait d'une traduction peu justifiée ; ainsi, en 19, 1, τὴν Ἑλληνικὴν δόξαν est traduit par « l'ensemble des opinions des Grecs » et la n. 1, p. 128, renvoie à « un ou plusieurs recueils de doxographie » qu'aurait utilisés Clément : il est simplement question de l'opinion (ou de la doctrine) des Grecs, et Clément ne renvoie en rien, ici, à des recueils doxographiques, même s'il a sans doute fait usage de tels ouvrages pour la composition d'ensemble des *Stromates*. Certaines notes auraient pu être clarifiées ; ainsi, n. 3, p. 137-138, Clément n'attribue pas le *Margitès* à Hésiode : l'incise εἰ δὲ αὐτοῦ (25, 1) semble plutôt porter sur l'objet des deux vers (est-ce bien de Margitès qu'il s'agit ?), et Clément cite ensuite des fragments d'Hésiode, en le nommant ; il n'y a donc pas d'attribution de l'œuvre

*Margitès* à Hésiode. Ces exemples isolés ne témoignent que de l'attention du lecteur : ils n'ôtent rien à l'intérêt de cette riche annotation, qui vient éclairer et compléter la traduction de ce texte d'un grand intérêt mais aussi d'une grande complexité.

Comme B. Pouderon le laisse entendre lorsqu'il évoque ses collations commentées il y a plusieurs dizaines d'années, ce volume est le résultat d'un travail de longue haleine et d'une grande patience. Il en porte inévitablement les traces, entre autres dans une bibliographie peut-être un peu datée, mais il est vrai que l'abondance de publications à propos de Clément d'Alexandrie et de son œuvre ne facilite pas la tâche. Ainsi, à propos du « préambule » (§ 11-18), seul l'ouvrage, certes fondamental, d'A. Méhat (*Études sur les Stromates de Clément d'Alexandrie*, 1966) est cité en note. On aurait pu ajouter bien d'autres études, dont celle de J. M. F. Heath, *Clement of Alexandria and the Shaping of Christian Literary Practice: Miscellany and the Transformation of Greco-Roman Writing*, Cambridge, New York 2020, dans laquelle le lecteur trouvera une bibliographie plus à jour. Lorsqu'il est question d'Orphée, on se serait attendu à voir citer l'ouvrage de F. Jourdan (*La réception du mythe d'Orphée dans la littérature chrétienne grecque des cinq premiers siècles*, I-II, Paris 2010-2011), dans lequel Clément occupe une place centrale ; de même, pour la question difficile de l'*enkyklios paideia* (30, 1, etc.), il aurait été utile de renvoyer le lecteur à I. Hadot, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique : contribution à l'histoire de l'éducation et de la culture dans l'antiquité*, Paris 2005<sup>2</sup>. La mise à jour bibliographique aurait dû être faite aussi pour la tradition indirecte ; l'usage de l'édition critique du livre II des *Sacra*, par exemple (voir *REB* 79, 2021, p. 388-391), aurait permis de bénéficier d'un texte sûr pour deux des cinq extraits du *Stromate* I cités dans ce florilège.

Cette nouvelle traduction annotée, avec un texte grec revu, constitue un progrès sensible par rapport au volume vieilli de M. Caster. Le travail de B. Pouderon permet de lire cet important premier *Stromate* de manière aisée, et avec une partie conséquente de l'appareil critique nécessaire à son intelligence et à son utilisation.

Matthieu CASSIN

Aline POURKIER, *Épiphanes de Salamine, Panarion. I, Livre I, hérésies 1 à 25*.

Introduction, texte grec révisé, traduction et notes (Sources chrétiennes 631).

– Éditions du Cerf, Paris 2023. 19,5 × 12,5. 662 p. Prix : 59 €. ISBN 978-2-204-14958-7.

Parmi les textes chrétiens anciens, le *Panarion* n'est sûrement pas celui dont la lecture est la plus simple, ni sans doute la plus attractive pour le lecteur d'aujourd'hui. Ce catalogue des hérésies, de leurs doctrines et des réponses à leur apporter a souvent été traité uniquement comme une source d'information sur des mouvements plus ou moins connus par ailleurs. Aline Pourkier avait consacré en 1987 sa thèse d'État à ce texte, publiée en 1992 (*L'hérésiologie chez Épiphanes de Salamine*, Paris 1992), en faisant porter son attention sur le travail hérésiologique d'Épiphanes et elle n'avait jamais cessé depuis lors de travailler sur ce texte. Est donc paru le premier volume de traduction du *Panarion* en français (on dispose entre autres d'une traduction anglaise et d'une traduction italienne), avec le texte des GCS légèrement

revu ; ces vingt-cinq premières notices hérésiologiques, avec les différents éléments de préface et le *De incarnatione* qui s'intercale entre les hérésies 20 et 21, représentent moins de 10 % du texte grec édité par K. Holl : si on ne peut que se réjouir de disposer de ce livre, on mesure le chemin qu'il reste à parcourir avant de disposer d'une traduction française annotée complète.

Le volume comporte une ample introduction qui présente successivement l'auteur et ses œuvres, le *Panarion*, la démarche hérésiologique d'Épiphane, puis, brièvement, le texte grec et sa tradition. Vient ensuite une longue présentation analytique du contenu du *Panarion*, qui occupe plus de deux cents pages ; elle permet de repérer la succession des notices hérésiologiques et d'avoir un aperçu du contenu de chacune, ainsi que des textes ou des extraits de textes qui y sont cités – Épiphane a entre autres le mérite de nous avoir conservé de nombreux textes soit perdus par ailleurs, soit transmis uniquement sous d'autres formes textuelles. Leur succède la traduction des 25 premières hérésies, qui conduisent des origines du monde jusqu'aux sectes juives et samaritaines, en passant par les écoles philosophiques grecques, avant de traiter des plus anciennes hérésies chrétiennes (Simon, Ménandre, Saturnil, Basilide, Nicolas). Des éléments paratextuels précèdent l'ouvrage (deux préfaces, et la lettre d'Acace et de Paul, qui se présente comme la demande qui aurait occasionné la rédaction de l'ouvrage), ou s'y intercalent, comme les sommaires des tomes, qui ne sont pas d'Épiphane, ou le court traité *Sur l'Incarnation*. Le texte grec qui accompagne la traduction comporte un peu moins d'une centaine de changements par rapport au texte des GCS – on rappellera que la tradition manuscrite est fort réduite et se limite, pour l'essentiel, à deux témoins ; l'édition de K. Holl est marquée par de très nombreuses interventions dans le texte, tant des corrections que l'indication de lacunes supposées. A. Pourkier renonce à certaines des interventions de Holl, mais la démarche aurait pu être poussée beaucoup plus loin, car un grand nombre d'entre elles ne se justifient que difficilement. Le volume s'achève par deux notes complémentaires (sur Basilide et les Nicolaïtes) et un index biblique.

La parution d'une telle traduction, dont l'achèvement a également bénéficié du concours d'Alain Le Boulluec, ne peut qu'être saluée. Il n'en reste pas moins que le résultat laisse le lecteur sur sa faim, dans plusieurs domaines. Tout d'abord, l'introduction et les notes conservent trop de traits d'une approche qu'on espérerait aujourd'hui dépassée de ce type d'ouvrage hérésiologique, et plus largement de l'histoire du christianisme ancien et de ses doctrines. La gnose est réduite à une « hérésie gnostique », cantonnée à l'Égypte, sans critique ni bibliographie ; les controverses trinitaires du 4<sup>e</sup> siècle sont présentées selon les anciennes catégories hérésiologiques (Épiphane était « entouré d'ariens et de semi-ariens », p. 15) ; Épiphane serait « très informé des actes conciliaires en tant que documents majeurs concernant la littérature ecclésiastique » (p. 33) : s'il s'agit des canons, la formulation ne pose pas vraiment de problème, mais toutes les études des dernières années sur la littérature conciliaire (voir en particulier Th. Graumann, *The Acts of the Early Church Councils: Production and Character* [Oxford Early Christian Studies], Oxford, New York 2021) conduisent à une grande prudence sur l'existence même d'actes conciliaires avant le 5<sup>e</sup> siècle. Le recours d'Épiphane aux documents, à l'intérieur même de son texte, aurait aussi pu être rapproché de la pratique d'écriture d'Eusèbe de Césarée, dans l'*Histoire ecclésiastique* mais aussi dans d'autres œuvres.

Le style d'Épiphane n'est pas aisé à traduire ; on s'étonne pourtant qu'A. Pourkier en attribue la cause au fait que le texte ait été dicté, comme l'auteur lui-même

l'affirme : en effet, c'est un procédé normal de composition du texte antique, pour ne pas dire le procédé le plus courant. La traduction, qui se lit agréablement dans l'ensemble, pourrait parfois être plus précise. Par exemple en Pref. I, 1, 1, *διὰ τοῦ αἰνίγματος ὑπόφασιν ἐδείκνυον πάσης ὑποκειμένης πραγματείας* est traduit « laissaient entrevoir par mode d'esquisse toute la matière traitée » (p. 298-299) ; *διὰ τοῦ αἰνίγματος* soit n'est pas rendu, soit l'est insuffisamment. En Pref. I, 2, 4, *τοῦ λόγου τοῦ ἀγῶνος* est traduit « discours de controverse » ; on perd cependant la référence au combat, qui réapparaît pourtant plus loin (Pref. II, 1, 2, *πρῶτον μὲν οὐκ ἐν μικρῷ ἀγῶνι καθίσταμαι*) pour désigner la même réalité ; dans le même passage, il aurait fallu signaler que « des hérétiques » était un ajout de la traductrice. La construction n'est pas toujours facile ; ainsi, en Pref. I, 1, 2, *ἔπερ* a pour antécédent non *προσίμιον*, comme le laisse entendre la n. 1, p. 300, mais *Πανάριον*. En II, 11 (p. 356-357), « cyclone », pour traduire *ἀνέμων βόλη* (ce qui détruit la tour de Babel) paraît hors de place en termes géographique ; « tornade » aurait peut-être été plus approprié, si l'on ne voulait pas simplement parler de vents. La lecture de l'apparat réduit qui est proposé sous le texte grec laisse voir combien l'édition demanderait à être profondément revue : des leçons *faciliores* sont retenues (I, 1, l. 3 ; 3, l. 3, etc.), des corrections inutiles (II, 5, l. 29 ; III, 4, l. 21 ; IV, 2, l. 6, etc.). Si A. Pourkier a eu le mérite de ne pas prendre pour argent comptant le texte des GCS, il aurait sûrement fallu aller beaucoup plus loin en la matière. Enfin, les notes sont souvent relativement amples et font de nombreuses références aux parallèles et aux sources ; en revanche, la littérature secondaire citée est souvent datée (voir par ex. n. 2 p. 441, sur les esséniens) et les éditions utilisées auraient dû être plus à jour (le commentaire de Procope sur la Genèse est disponible dans une édition critique [2015] qui surpasse de loin celle de la *PG*).

À lire l'avant-propos de Guillaume Bady, également réviseur du volume, on ne comprend pas tout à fait si A. Pourkier publiera elle-même au moins une partie de la suite du texte ; il est sûr, en tout cas, que d'autres devront prendre le relais pour mener à bien la publication de ce monument, dont la traduction et le commentaire demandent des compétences si diverses, et probablement des collaborations pour être menés dans les meilleures conditions. Mais avec ce premier volume, les lecteurs disposent déjà d'un porche pour entrer dans l'édifice, et d'une première pièce, avec la traduction des premières notices. La gratitude pour la traductrice ne peut qu'être grande, devant l'achèvement de ce long travail.

Matthieu CASSIN

Jason T. ROCHE, *The Crusade of King Conrad III of Germany: Warfare and Diplomacy in Byzantium, Anatolia and Outremer, 1146-1148* (Outremer 13). – Brepols, Turnhout 2021. 23,5 × 15,5. 365 p. Prix : 94,00 € ISBN : 978-2-503-53038-3.

Vue de loin, la deuxième croisade (1146-1149) peut apparaître comme un épisode mineur dans l'histoire du Proche-Orient et de l'Empire byzantin. Lancée en décembre 1145 par le pape Eugène III pour reprendre Édesse capturée par l'atabeg Zengi au service des Seljoukides, prêchée par Bernard de Clairvaux durant l'année



1146, elle mobilisa deux des plus puissants souverains de l'Occident latin, le roi de France Louis VII et l'empereur germanique Conrad III, sans toutefois entraîner un quelconque changement géopolitique. Du point de vue de l'Empire byzantin, elle empêcha Manuel I<sup>er</sup> de tirer profit de l'alliance conclue en 1142 par Jean II avec Conrad III, principalement dirigée contre Roger II de Sicile : non seulement le départ en croisade de Conrad l'empêcha de porter assistance à l'Empire byzantin quand le roi normand lança une série d'offensives jusqu'en Grèce en 1147, mais sa tentative de porter un coup décisif aux Seljoukides de Rûm en capturant Iconium échoua lamentablement.

La campagne de Conrad III a néanmoins soulevé dès le 11<sup>e</sup> siècle plusieurs questions importantes sur la politique impériale de Manuel I<sup>er</sup>, avec une interprétation dominante qui, comme le montre l'auteur, a des racines médiévales et s'est imposée parmi les historiens à partir de la fin du 19<sup>e</sup> siècle. En somme, la vulgate historiographique présente le désastre en Anatolie comme le résultat d'un double jeu de l'empereur byzantin, qui aurait laissé Conrad progresser dans des terres arides sans approvisionnement adéquat et aurait prévenu les Seljoukides, avec lesquels il était alors en paix. Cette attitude aurait été inspirée par sa politique impérialiste vis-à-vis des États latins du Levant, héritée de son père : maintenir la principauté d'Antioche sous la dépendance de l'Empire aurait requis d'affaiblir les armées croisées susceptibles d'améliorer le rapport de forces face aux principaux chefs musulmans de la région. L'auteur remet en cause cette analyse traditionnelle en étudiant de manière critique et croisée l'ensemble des sources disponibles : côté byzantin, deux éloges en vers dédiés à Manuel I<sup>er</sup> et les histoires de Jean Kinnamos et de Nicéas Choniates ; côté latin, le récit écrit par Eudes de Deuil, chapelain et compagnon de croisade de Louis VII, à l'usage de l'abbé Suger, plusieurs chroniques anonymes manifestement informées par des participants bien placés à la croisade, et une lettre de Conrad III à Wibald, abbé de Stabelot et de Corvey. L'auteur privilégie généralement ces derniers documents par rapport aux œuvres de Jean, Nicéas et Eudes plus souvent mises à contribution, lesquelles manifestent des biais importants : Eudes de Deuil cherche à mettre en avant l'indiscipline de l'armée germanique tout en imputant les difficultés de l'expédition française à l'inévitable duplicité des Grecs ; Jean Kinnamos célèbre la gloire de Manuel I<sup>er</sup> dans le contexte de la fin de son règne, projetant sa relation conflictuelle avec Frédéric I<sup>er</sup> sur l'époque de Conrad III ; Nicéas, qui révisé son histoire après 1204 et présente de manière confuse le déroulement des opérations, recherche les fautes des Byzantins qui pourraient expliquer que Dieu les ait punis en les livrant aux Latins et les trouve dans leur attitude supposément déloyale vis-à-vis des croisés, rejoignant ainsi Eudes de Deuil. Cependant, plus encore que cette critique attentive des sources, c'est la manière dont l'auteur appréhende les événements qui retient l'attention. Il s'attache en effet à reconstituer précisément l'itinéraire de l'armée, les environnements qu'elle traversa, les difficultés (en particulier logistiques) auxquelles elle fut confrontée ; avec cette vision plus concrète des conditions de cette expédition, l'explication de son échec s'impose pour ainsi dire d'elle-même.

La thèse de la duplicité des Grecs, ainsi que sa réinterprétation moderne posée en des termes plus géopolitiques que moraux, sont en effet contredites non seulement par les chroniques latines et la lettre de Conrad III, mais aussi par le fait que l'alliance entre les deux empereurs ne fut pas remise en cause par les événements de 1147. L'auteur cherche donc à déterminer ce qui s'est passé concrètement à

chaque fois que certaines sources accusent l'empereur byzantin de trahison. Il montre tout d'abord que l'armée germanique sortit éprouvée de la traversée de la Thrace à cause d'un approvisionnement insuffisant qui la poussa à piller et entraîna des heurts avec une armée byzantine à l'approche de Constantinople. La cause n'en est pas la négligence de Manuel, mais simplement le fait qu'une troupe de douze mille hommes environ (selon l'estimation de l'auteur), dans une région montagneuse où les centres urbains comptaient tout au plus deux mille habitants, pouvait difficilement s'approvisionner aux seuls marchés locaux ; or, Manuel avait certes pris des dispositions pour faire venir de la nourriture d'ailleurs, mais elle était initialement destinée à l'armée de Louis VII, qui devait passer par la même route et qui avait prévenu l'empereur bien avant Conrad III. De même, que Manuel ait suggéré à Conrad de faire passer son armée en Asie directement par le détroit d'Abydos, plutôt que de la conduire jusqu'à Constantinople, s'explique par le fait qu'il était plus facile d'y nourrir son armée : nul besoin de postuler qu'il redoutait une tentative de s'emparer de la capitale. Enfin, pour comprendre le désastre de l'expédition de Conrad vers Iconium, il suffit d'indiquer qu'il était impossible de traverser les hauts plateaux arides d'Anatolie avec les provisions que l'armée était en mesure d'emporter : une fois affaiblies par la faim et la soif, les troupes devinrent une cible facile pour les cavaliers turcmènes et seljoukides, qui harcelèrent les envahisseurs sur leurs territoires – la prétendue bataille décisive de Dorylée étant une invention moderne. Or, les sources latines indiquent clairement que Conrad fut pleinement responsable de ce désastre : après avoir consulté Manuel sur les itinéraires possibles pour atteindre Iconium, il privilégia le plus court et le plus dangereux, quitte à n'y conduire qu'une partie de son armée, plutôt que le chemin suivi par les Byzantins quelques années auparavant. Dans l'ensemble, il apparaît que Manuel ne chercha nullement à nuire aux croisés et tenta au contraire d'approvisionner et de conseiller au mieux son allié afin de tirer profit d'abord de sa campagne contre les Seljoukides, puis de son soutien contre Roger II de Sicile, comme le confirme la suite des événements. Toutes les difficultés de la deuxième croisade jusqu'à la retraite d'Anatolie s'expliquent par un défaut de compréhension, de la part de Conrad III, des contraintes environnementales et logistiques. Cette analyse confirme donc que Manuel, jusqu'à la mort de Conrad, s'inscrivit pleinement dans la perspective d'une alliance des empereurs contre Roger II.

Nous n'avons fait que résumer à grands traits les développements de l'auteur sur les contraintes logistiques, les modalités d'approvisionnement des armées, la géographie des Balkans et de l'Asie mineure et les relations entre Manuel I<sup>er</sup> et Conrad III, où la question du statut respectif des deux empereurs avait toute sa place. À vrai dire, on a du mal à identifier les méthodes innovantes revendiquées par l'auteur, pour certaines fondées, selon lui, sur les « humanités numériques », et, faute de connaissances suffisantes, nous ne pouvons guère évaluer à quel point les interprétations qu'il propose sont nouvelles et solides – du moins paraissent-elles convaincantes. En tout cas, cet ouvrage intéressant jette un éclairage sur la situation de l'Empire byzantin et la politique de Manuel I<sup>er</sup> durant la deuxième croisade. De plus, en envisageant de manière très concrète le déroulement précis des événements et leurs aspects matériels, et en critiquant et confrontant soigneusement les sources, l'auteur offre une belle leçon à qui cherche à expliquer des événements. Pour être traditionnelle, sa méthode est saine et rappelle qu'il vaut mieux reconstituer la chaîne des petites causes immédiates avant d'imputer des aléas, aussi importants

soient-ils, à des évolutions structurelles, à des intrigues politiques cachées ou à des états psychologiques.

Bastien DUMONT

Maria Giovanna SANDRI, *Trattati greci sui tropi. Introduzione ed edizione critica* (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 150). – De Gruyter, Berlin, Boston 2023. 23 × 15,5 ; relié. xv-600 p. Prix : 119,95 €. ISBN : 978-3-11-107214-2.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat préparée à la Scuola Normale Superiore de Pise, présente l'édition et la traduction italienne des sept traités sur les tropes (τρόποι) transmis par la tradition byzantine qui ne sont pas de simples reprises d'autres œuvres. Ces textes brefs, rédigés entre le 4<sup>e</sup> siècle et l'époque humaniste, présentent de manière synthétique une série de tropes avec leur définition, généralement illustrée par une, deux ou trois citations littéraires ; ils sont tous précédés d'un court prologue présentant leur objet et d'un index. Ils couvrent toutes sortes de procédés discursifs qui permettent de rehausser le discours en utilisant des mots ou des expressions d'une manière décalée par rapport à l'usage courant : hyperbole, métaphore, comparaison, répétition, antiphrase, etc. L'intérêt de les voir réunis dans ce gros volume est multiple. L'autrice utilise l'ensemble des 140 manuscrits connus, allant du 10<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle ; elle édite certains des textes pour la première fois et améliore le texte ou l'apparat des autres. En rassemblant l'ensemble de ces traités, elle se donne les moyens de les comparer systématiquement et d'établir leurs relations génétiques. Ce faisant, elle permet également au lecteur non seulement de se référer à tel ou tel traité pour comprendre un terme technique qu'il aurait rencontré dans un autre texte, mais aussi de prendre en compte les variations dans les définitions de ces termes. Enfin, ces traités fournissent également un réservoir de fragments poétiques où, si Homère se taille la part du lion, on trouve quelques vers inconnus par ailleurs. Le lecteur intéressé par l'un ou l'autre de ces aspects sera grandement aidé par les stemmas présentés dans l'introduction et, surtout, par les tables qui récapitulent les citations littéraires, les termes définis et la classification des tropes adoptée par chaque auteur.

Dans une introduction claire et riche en citations de sources et en références à la littérature secondaire, l'autrice rappelle que la distinction entre les tropes et les figures (σχήματα) n'apparut de manière régulière qu'à partir du 2<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et qu'elle fit l'objet de tentatives de codification variées au cours des siècles. En réalité, les procédés discursifs présentés dans les traités sur les tropes et ceux sur les figures se recoupent souvent : la différence réside, en général, dans les corpus convoqués (poésie pour les tropes, discours en prose pour les figures) et sur l'ancrage disciplinaire de ces deux genres (grammaire pour les tropes et rhétorique pour les figures), même si l'on observe parfois des contaminations. Dans le débat sur les usages auxquels étaient destinés ces brefs traités, l'autrice se prononce, avec des arguments convaincants, en faveur d'une utilisation dans un contexte scolaire : ces listes de définitions synthétiques, assorties d'un index, étaient manifestement faites pour être commentées et pour servir d'aide-mémoire ; il est significatif, à cet égard, que le traité de loin le plus copié (avec 84 témoins), celui de Georges Chæroboscus

(8<sup>e</sup> siècle), est aussi le plus synthétique (le fait qu'il soit le seul à privilégier les exemples tirés du langage courant et de la Bible aurait-il pu également jouer un rôle ?). Après cette longue introduction qui fournit une mise au point générale sur le genre, l'édition et la traduction de chacun de ces sept opuscules sont précédées par une introduction particulière qui porte sur l'établissement et l'attribution du texte et, le cas échéant, sur ses particularités.

Ce travail imposant, à la fois clair et détaillé, sera d'une grande utilité pour tous ceux qui veulent en savoir plus sur l'enseignement à Byzance et les manières dont étaient conçues les figures de style, ou tout simplement pour connaître le sens d'un terme technique. De ce point de vue, le fait qu'il porte sur des textes jugés mineurs parce que destinés à un apprentissage scolaire ou à une consultation ponctuelle ne le rend que plus intéressant.

Bastien DUMONT

Martina SAVIO, *Screditare per valorizzare. Giovanni Tzetze, le sue fonti, i committenti e la concorrenza* (Pleiadi 24). – Edizioni di Storia e Letteratura, Roma 2020. 24 × 17. xi-195 p. Prix : 30,40 €. ISBN 978-88-9359-463-9.

Cette étude s'intègre dans le cadre de la réévaluation positive de l'activité philologique-littéraire des érudits byzantins, déjà largement entamée, et de l'intérêt que certains d'entre eux, notamment d'époque comnène, ont suscité récemment : parmi eux, Jean Tzétzès. En particulier, les intentions de l'auteure sont de soumettre l'activité intellectuelle de Tzétzès à une analyse de plus en plus présente dans l'étude des intellectuels byzantins, mais dont cet auteur ne semble pas avoir véritablement bénéficié jusqu'à maintenant : ce qui est mis alors en évidence est le rapport entre les conditions socio-économiques de cet intellectuel et sa production, et ce dans son milieu culturel de naissance, avec toutes les stratégies mises en œuvre pour valoriser ses écrits et satisfaire au goût des commanditaires ou, plus généralement, du public. Loin de pouvoir être cantonnées à un pur produit du mauvais caractère, de la souffrance ou de l'isolement de Tzétzès, les invectives contre les autres auteurs, bien présentes dans son œuvre, correspondent en revanche à une stratégie d'autopromotion, dont le but est de distinguer la production de Tzétzès de celle de tous ses concurrents.

L'étude s'ouvre par une présentation du contexte socio-culturel d'époque comnène et de l'intense activité intellectuelle qui la caractérise : en dépit de l'usage, ici et là, d'une terminologie pas tout à fait convaincante (noblesse, ordre monastique, etc.) et d'une présentation qui aurait pu être plus approfondie, l'idée à retenir est celle d'une forte compétition entre les intellectuels, à la recherche du soutien des membres de l'aristocratie, tant pour des raisons financières que d'avancement dans leur carrière. Et c'est à ce propos que l'auteure continue son étude, en mettant en avant le fait que Tzétzès, en dépit de l'indéniable succès et reconnaissance qu'il avait acquis, notamment en raison de son activité d'enseignement, ne semble jamais avoir occupé une position en mesure de lui garantir la stabilité, ce qui le poussait à sans cesse promouvoir ses œuvres et, plus généralement, ses capacités, qu'il décrivait comme bien supérieures à celles de personnes qui pourtant étaient « en poste » quelque part. Cela se concrétise dans la recherche du défaut et des limites dans la production tant des auteurs anciens que des auteurs plus récents ou contemporains.

À partir de l'analyse de plusieurs passages écrits par Tzétzès, M. Savio montre, à travers les mots de l'auteur, que ce dernier se présentait comme l'incarnation même de l'excellence, qui rendait les autres auteurs superflus, et comme celui qui savait le mieux comprendre ce dont ses lecteurs avaient le plus besoin ; ailleurs, Tzétzès parle de la pauvreté non pas comme ce qui le pousse à se vendre pour assurer sa subsistance, mais comme ce qui l'empêche d'utiliser son talent et ses qualités, qui étaient selon lui bien supérieures à celles de concurrents, comme Théodore Prodrome, dont les écrits circulaient plus que les siens ; en même temps, cette situation lui permettait également de mettre en avant son indépendance.

Dans le quatrième et le cinquième chapitres, l'auteure passe à l'analyse détaillée de ces passages « autopromotionnels » évoqués dans les chapitres précédents. Elle se concentre d'abord sur les invectives contre les contemporains : Michel Psellos, Eustathe de Thessalonique, les enseignants de l'École patriarcale (un dénommé Grégoire, mais aussi la méthode schédographique ou le mauvais usage des livres), ou encore les « philosophes », en concluant que la supériorité que Tzétzès s'attribue s'incarne également dans la répétition constante de son nom, symbole du véritable « produit » offert, soi-même, mais également sceau authentifiant l'origine – et donc la qualité – du contenu. Ensuite, puisque les concurrents de Tzétzès n'étaient pas seulement des auteurs vivants, mais aussi des autorités du passé, M. Savio approfondit son analyse en étudiant la manière qu'a eue l'auteur de manier les sources citées dans ses écrits et donc de se rapporter à ses devanciers : le constat est que, si d'un côté Tzétzès doit bien mentionner des auteurs prestigieux du passé, dont il doit montrer qu'il les connaît et qui peuvent rencontrer la faveur de son public, d'un autre il prend souvent soin de montrer sa propre supériorité, afin d'offrir à ses lecteurs de nouveaux ouvrages de référence qui puissent même remplacer les anciens. Toutefois, l'impression que ce procédé dégage est parfois celle d'une dépendance que Tzétzès s'efforcerait de cacher.

La mise en avant des raisons parfois très matérielles de l'activité intellectuelle à Byzance est sans doute bienvenue et à élargir ; le traitement du cas de Tzétzès aurait peut-être mérité d'être rapproché de celui d'autres auteurs contemporains pour pouvoir plus clairement apprécier le positionnement et les particularités du protagoniste du livre ; enfin, les extraits, parfois assez longs, auraient nécessité une traduction.

Le livre s'ouvre par la table des matières et la préface de l'auteure, et se termine, sans conclusion, par la bibliographie, l'index des passages cités, un index général et des termes grecs, et un index des manuscrits.

Alessio SOPRACASA

Dimitris STAMATOPOULOS, *Byzantium after the Nation. The Problem of Continuity in Balkan Historiographies*. – Central European University Press, Budapest, Wien, New York 2022. 23 × 16. XIII-395 p., 8 cartes. Prix : 71 €. ISBN 978-963-386-307-7.

Dès son premier chapitre introductif, l'ouvrage considéré se place sous le patronage de Nicolae Iorga (1871-1940) et de son livre *Byzance après Byzance* (1935), dans lequel ce dernier développait un modèle historiographique fondé sur l'hypothèse d'une continuation de « l'idée byzantine » dans les siècles qui ont suivi la

chute de Constantinople, en particulier dans le cadre d'une continuité byzantino-ottomane. L'auteur se propose d'analyser comment, dans quelle mesure et de quelles façons cette thèse de la continuité (qui préexiste largement à Iorga) s'est incarnée dans l'historiographie des États-nations balkaniques. Les chapitres II à VII sont ainsi consacrés respectivement à l'historiographie grecque (II), bulgare (III), russe (en axant le propos sur l'essayiste Constantin Léontiev, qui a beaucoup écrit sur la Question d'Orient) et serbe (IV), albanaise (V), roumaine et turque (VI). Le livre s'achève sur un septième chapitre conclusif, suivi d'une bibliographie et d'un index.

Le cadre spatio-temporel de l'ouvrage se concentre sur les 19<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles (époque de formation et d'affirmation des identités et des historiographies nationales) et sur des pays orthodoxes (pour lesquels la question de la place de l'héritage byzantin est évidente) et deux pays musulmans, liés l'un et l'autre à l'Empire ottoman, et donc incidemment à la filiation byzantine de celui-ci. D'un point de vue purement méthodologique, rien ne justifie à ce titre l'absence d'un chapitre sur, par exemple, l'historiographie bosniaque (ou même sur l'historiographie croate). Nonobstant, nul ne peut évidemment tout connaître, et l'ouvrage n'échappe déjà pas à un certain « effet catalogue ». Il demeure cependant une intéressante exploration transversale des rapports historiques entre byzantinisme et nationalisme, qui constitue bien sûr le problème au cœur de l'étude.

L'auteur relève que c'est l'historiographie grecque qui a accordé le plus de place à Byzance dans sa construction de l'histoire nationale. Ce sont surtout les historiens Spyridon Zambelios (1815-1881) et Konstantinos Paparrigopoulos (1815-1891), qui défendirent l'héritage byzantin contre l'historiographie dévalorisante issue d'Edward Gibbon, ainsi que contre les « néo-hellénistes » qui ne pensaient l'hellénisme moderne que comme une régénération de l'hellénisme antique. Contrairement à ces derniers, Zambelios et Paparrigopoulos ont en commun de comprendre l'hellénisme moderne, non comme un retour, mais comme une continuation, Byzance constituant précisément le lien entre l'hellénisme antique et l'hellénisme moderne.

Toutes les historiographies balkaniques ne partagent pas une telle valorisation de la filiation byzantine, loin s'en faut. Les historiens bulgares, par exemple, vont refuser de placer Byzance dans la continuité de leur identité nationale, l'héritage byzantin étant trop lié à leurs yeux à l'Empire ottoman auquel ils s'opposent absolument. Ils vont donc penser leur nation, non à partir d'un substrat culturel et religieux byzantin, mais à partir de la question de l'origine ethnique du peuple bulgare, considérée comme non balkanique. Ce dernier va ainsi se voir accorder une origine slave par l'historien Marin Drinov (1838-1906), ou hunnique par Gavril Krastevitch (1813-1910). On le voit, l'idée d'une continuité byzantino-ottomane devient ici la raison motivant un rejet de la filiation byzantine. L'auteur ajoute que l'on retrouve le même phénomène dans l'historiographie albanaise et, dans une moindre mesure, dans l'historiographie serbe.

Cette idée d'une continuité byzantino-ottomane n'est en effet pas qu'une thèse historiographique, mais constituait également un idéologème fondateur de l'Empire ottoman. Elle fut cependant partiellement rejetée dans l'historiographie de la république turque, par la voix de l'historien Mehmed Fuad Köprülü. Dans son ouvrage *Les origines de l'Empire ottoman*, ce dernier critique en particulier les historiens turcs ne voyant dans les institutions ottomanes qu'un « décalque » des institutions byzantines. Le livre de Köprülü sort en 1935, c'est-à-dire la même année que *Byzance après Byzance*. Iorga et Köprülü deviennent ainsi sous la plume de l'auteur les représentants

des deux façons de penser la relation byzantino-ottomane : sous les traits de la continuité pour le premier, sous ceux de la discontinuité pour le second.

Intellectuellement exigeant de par la variété des écoles historiographiques qu'il aborde, le livre de D. Stamatopoulos s'adresse clairement aux spécialistes. Une construction claire, une table des matières détaillée et un index relativement complet rendent cependant l'ouvrage facile d'utilisation pour le chercheur. Il démontre en particulier que l'idée de la filiation byzantine des États-nations balkaniques modernes et celle de la continuité byzantino-ottomane se sont croisées constamment, mais sans nécessairement se rejoindre. Si Constantin Léontiev ou Nicolae Iorga ont pu les accepter l'une et l'autre, les historiens bulgares ont pu refuser la première au nom de la seconde, alors que Koprülü les a refusées toutes les deux.

En conclusion, *Byzantium after the Nation* constitue une synthèse claire et panoramique de son sujet, offrant à la fois une série d'introductions historiographiques lisibles en elles-mêmes et pour elles-mêmes, et une perspective générale sur les destinées de « l'idée byzantine » dans les modernités balkaniques.

Grégoire QUEVREUX

Torstein Theodor TOLLEFSEN, *The Christian Metaphysics of St Maximus the Confessor. Creation, World-Order, and Redemption* (Instrumenta Patristica et Mediaevalia 90 – Subsidia Maximiana 2). – Brepols, Turnhout 2023. 16 × 24 ; relié. 260 p. Prix : 70 €. ISBN : 978-2-503-60085-7.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, l'auteur entend traiter non pas tel ou tel point de la doctrine de Maxime le Confesseur, mais l'ensemble de sa métaphysique, considérée comme un tout cohérent. Par « métaphysique », il n'entend pas seulement les déterminations abstraites de l'être, mais l'étude de Dieu, de ses rapports avec sa Création et de la connaissance que l'Homme peut en avoir. Pour saisir la cohérence de cet objet, il est utile de commencer, comme le fait l'ouvrage, par l'épistémologie de Maxime le Confesseur. Dans une perspective chrétienne, Maxime décrit les êtres du monde comme déterminés chacun par un λόγος, structure rationnelle et raison d'être émanant du Λόγος divin ; à condition d'adopter une posture contemplative, l'Homme peut concevoir ces λόγοι et, à partir de là, appréhender l'harmonie du cosmos qui émane du Λόγος de Dieu, la vocation des créatures à revenir à leur Créateur et, ultimement, le Λόγος lui-même. Atteindre cette connaissance requiert de se détacher du rapport utilitaire au monde instauré par la Chute. L'épistémologie de Maxime s'ancre donc dans une théologie et une anthropologie ; au-delà de la description des conditions de la connaissance métaphysique, elle définit le sens global des questions qui sont développées dans la suite du livre.

L'auteur étudie ensuite, selon le point de vue de Maxime, les différents problèmes de la métaphysique telle qu'elle est définie ici. D'abord sa doctrine trinitaire, qui articule, de manière assez classique, les démarches apophatique et cataphatique ; puis sa doctrine de la Création, avec un intérêt particulier pour les problèmes posés par la préexistence des λόγοι des créatures en Dieu et par l'idée que la volonté divine puisse ne pas être actualisée pendant un certain temps. Dans les deux chapitres suivants, l'auteur étudie deux aspects de l'être des créatures : leur λόγος et leur ἐνέργεια (activité).

Le chapitre 6 est consacré aux universaux. Le lecteur peu familier de la métaphysique tardo-antique gagnera à le lire en premier car il explicite certaines caractéristiques de cette pensée qui aident à comprendre les précédents chapitres, notamment que les catégories étaient conçues comme réellement présentes dans les individus. L'ouvrage s'achève avec un exposé sur l'Incarnation de Dieu et la déification de la Création, lesquelles donnent sens à toute la théologie et la cosmologie de Maxime, suivi d'une conclusion qui entend mettre en évidence la pertinence de cette pensée du 7<sup>e</sup> siècle dans le contexte actuel de crise de notre rapport à l'environnement.

L'auteur conçoit lui-même son ouvrage comme une présentation d'ensemble dont les différentes parties pourraient être approfondies. Nous signalerons ici quelques voies de progrès possibles, sans nous prononcer sur le fond.

Concernant la méthode, l'auteur traite chaque question en interprétant successivement des extraits choisis de Maxime. Dans cette perspective, l'analyse de la terminologie gagnerait à être plus systématique à plusieurs niveaux. Au niveau des concepts étudiés tout d'abord : il manque un traitement détaillé de certains concepts centraux dans la métaphysique chrétienne, tels qu'essence, nature, hypostase, personne, volonté, dont certains ne sont pas sans rapports avec *λόγος* et *ἐνέργεια*. Au niveau des corpus traités : le ou les sens des termes étudiés pourraient être précisés grâce à une mise en série de toutes leurs occurrences dans l'œuvre de Maxime, en prenant en compte les *Opuscula*, notamment ceux qui traitent explicitement de terminologie ; une telle démarche permettrait en outre de fixer la signification de certains termes polysémiques (cf. *εἰδοποιόν, γενικωτάτην* et *προσούσης* p. 151-152 et 155). Au niveau de la prise en compte de ce que l'on pourrait désigner comme le contexte intellectuel ou discursif de Maxime : l'auteur cite principalement Platon, Aristote, Philon, Plotin, Porphyre, Proclus, dans une moindre mesure les Cappadociens et Jean Philopon, mais on gagnerait à consulter l'abondante production chalcédonienne des 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> siècles qui établit en bonne partie le cadre conceptuel sur lequel se fonde la métaphysique de Maxime – sans compter que cela permettrait de caractériser plus précisément l'originalité que lui attribue l'auteur.

Ces propositions s'appliquent plus généralement à l'étude de la pensée de Maxime. À ce sujet, il serait intéressant d'en décrire davantage les évolutions et, le cas échéant, de tenter de les expliquer.

Enfin, il est regrettable que l'auteur ait pris en compte uniquement des ouvrages anglophones : pour ne prendre qu'un exemple, il ignore les traductions françaises parues aux éditions de l'Ancre et du Cerf, dont la majorité sont dotées d'introductions et de commentaires substantiels qui recourent largement l'objet de ce livre.

Bastien DUMONT

Baukje VAN DEN BERG, *Homer the Rhetorician. Eustathios of Thessaloniki on the Composition of Iliad* (Oxford Studies in Byzantium). – Oxford University Press, Oxford 2022. 24 × 16 ; relié. xviii-260 p. Prix : 81 £. ISBN 978-0-19-286543-4.

Annoncé par plusieurs études préparatoires, dont certaines sont encore sous presse, le présent ouvrage trouve son point de départ dans une thèse de doctorat soutenue à l'Université d'Amsterdam en 2016. Baukje van den Berg a longuement



fréquenté l'œuvre d'Eustathe de Thessalonique, ainsi que les commentaires byzantins de textes anciens (voir récemment How to Write and Enjoy a Tale of Disaster : Eustathios of Thessalonike on Emotion and Style, dans M. P. de Bakker, B. van den Berg et J. J. H. Klooster (éd.), *Emotions and Narrative in Ancient Literature and Beyond : Studies in Honour of Irene de Jong*, Leiden, Boston 2022, p. 712-727, et B. van den Berg, D. Manolova et P. Marciniak (éd.), *Byzantine Commentaries on Ancient Greek Texts, 12th-15th Centuries*, Cambridge 2022, pour ne citer que deux titres d'une vaste bibliographie). Considéré comme l'un de plus grands érudits du 12<sup>e</sup> siècle byzantin, Eustathe de Thessalonique est connu comme l'auteur d'un commentaire grammatical et philologique sur l'*Illiade* et l'*Odyssee*. Sous le titre de *Parekbolai*, il fournit un commentaire de passages homériques qui peut aussi être lu comme un texte à part entière. Foisonnante d'érudition et pourvue d'un fort volet didactique, l'œuvre d'Eustathe nous fait redécouvrir les épopées homériques à travers les yeux de l'un des plus grands savants de l'époque des Commènes. L'enquête s'articule autour de quatre parties précédées d'une brève introduction qui définit avec clarté les grandes lignes de l'ouvrage, mettant l'accent, comme son titre l'indique, sur les qualités rhétoriques d'Homère dans le commentaire sur l'*Illiade*. L'analyse est agrémentée de maints passages du commentaire cités en grec et traduits dans un anglais de lecture aisée, certains pour la première fois.

L'auteure commence, à raison, par situer Eustathe dans le contexte intellectuel du règne de Manuel I<sup>er</sup> Comnène (ca 1143-1180), non sans se référer à la tradition manuscrite de ses commentaires, ne serait-ce qu'en passant. Les cinq manuscrits autographes d'Eustathe (Basel, Universitätsbibliothek, A.III.20 [Diktyon 8892] ; Firenze, BML, Plut. 59.2 [Diktyon 16453] ; Plut. 59.3 [Diktyon 16454] ; Paris, BNF, gr. 2702 [Diktyon 52337] et Venezia, BNM, gr. Z. 460 [Diktyon 69931] ont fait couler beaucoup d'encre. Leur étude semble dépasser clairement les objectifs de ce volume, même si elle aurait pu proposer une autre voie pour compléter l'image de cet érudit au travail. Les commentaires d'Eustathe confirment la popularité d'Homère dans l'éducation des élites au 12<sup>e</sup> siècle, tout en transcendant le milieu scolaire. Eustathe revisite l'*Illiade* sous le prisme de la rhétorique, qui constitue un véritable terrain de combat pour les érudits de son temps. Van den Berg cherche à définir le projet philologique et rhétorique qui se cache derrière le commentaire d'Eustathe, lequel constitue un amalgame d'éléments tirés d'un large éventail de sources (manuels de *progymnasmata*, corpus hermogénien et pseudo-hermogénien).

Le premier chapitre propose une analyse du proème du commentaire d'Eustathe sur l'*Illiade*, que le lecteur pourra découvrir en traduction anglaise dans le premier appendice (p. 185-194). Après avoir fait l'éloge d'Homère, source incontestable de savoir, Eustathe se positionne en commentateur érudit, soucieux de guider ses élèves dans la lecture de l'*Illiade*. Pour ce faire, tout comme Homère, il s'applique à sélectionner attentivement le matériau utile, sans se soumettre à une continuité linéaire. On assiste à une mise en abîme de sa propre activité intellectuelle : dans la continuité du poète, Eustathe vise à instruire et à divertir son public à travers la rhétorique et la philosophie. Ils se posent tous les deux en enseignants de rhétorique ; à travers son commentaire, Eustathe vise à faciliter le recours au texte d'Homère et à indiquer à ses élèves ce qu'ils pourraient en retirer en matière de formation rhétorique, indispensable dans une société friande de littérature de circonstance (à ce propos, voir récemment A. Sidéras, *Gregorii Antiochi opera, Orationes et epistulae* [CFHB 54/1-2], Wien 2021 : *REB* 81, 2023, p. 371-373). Tel Ulysse, Eustathe guide ses compagnons dans cet océan de savoir, en exploitant son potentiel didactique. Le lecteur tirera profit de

la lecture parallèle du proème du commentaire d'Eustathe sur l'*Odyssee*, désormais disponible en traduction française : voir G. Kolovou, Le Proème d'Eustathe de Thessalonique sur l'*Odyssee* : traduire en français un commentaire autonome et suivi sur l'épopée, *Babel* 35, 2017, p. 287-301.

À la suite de cette analyse indispensable du proème, van den Berg s'attarde sur la composition exemplaire de l'*Iliade* en termes de virtuosité rhétorique, en commençant par un rapide survol des théories antiques autour de la disposition du matériau poétique, allant d'Aristote jusqu'à Jean de Sardes et son commentaire du manuel d'Aphthonios. D'après Eustathe, Homère est un expert (δεινότατος) en matière de disposition (οἰκονομία) et d'élaboration (διασκευή) du matériau narratif ; ses choix aboutissent à une composition efficace et alléchante qui constitue un modèle pour l'apprenant. Sont passés en revue de manière éclairante les principes de la composition homérique, tels qu'ils sont présentés par Eustathe : la *variatio*, qui consiste à insérer d'autres types de matériau afin de briser la monotonie ; les narrations historiques pour éviter un récit plat, tout en faisant la preuve des connaissances du poète ; les comparaisons (*simili*), avec un fort volet didactique, illustrant sa virtuosité rhétorique ; les déclarations préalables cherchant souvent à consoler les auditeurs qui sont du côté des Grecs : les surprises ou l'effet inattendu, aussi au niveau lexical, attirant l'attention du public ; l'expansion diégétique au moyen de questions erronées favorisant une abondance de détails. L'analyse se clôt avec une étude du catalogue des vaisseaux que nous lisons au chant II de l'*Iliade* (v. 484-780).

Dans le chapitre suivant, van den Berg explore une autre qualité importante du récit homérique qui tient une place de première importance dans le commentaire d'Eustathe : la crédibilité (πιθανότης). Pour commencer, l'auteure passe rapidement en revue les théories des prédécesseurs du commentateur, d'Aristote jusqu'aux commentateurs d'Hermogène comme Jean Sikéliôtès. Dans un premier temps, Eustathe s'attarde sur les techniques déployées par Homère pour assurer un contenu crédible : le poète veille à ce que les réactions et les comportements de ses personnages correspondent à la réalité, tout en établissant une sorte de cohérence interne au récit avec les mythes ou les éléments de fiction qui viennent d'être exposés. La vraisemblance de ses propos tient aussi à la forme et à la présentation : il n'hésite pas à fournir des récits riches en détails, munis notamment d'un contenu visuel concret, non sans laisser certaines zones d'ombre ; il privilégie les formulations sans ambiguïté ; dans un souci d'*enargeia*, il cherche à faire ressortir la vérité derrière chaque représentation esthétique.

Le dernier chapitre est dédié au rôle des dieux dans la composition de l'*Iliade*, en distinguant entre le volet anthropomorphe et l'interprétation allégorique. L'auteure rappelle, à raison, la place des dieux homériques chez les commentateurs anciens, ainsi que le renouveau de l'interprétation mythologique et allégorique aux 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> siècles byzantins. D'après Eustathe, les dieux revêtus d'une forme humaine permettent au poète d'orienter son récit : il y voit la personnification de certaines forces, mais aussi une expression de fiction poétique qui répond à des besoins dramatiques. Par ailleurs, l'aboutissement des projets divins participe à la crédibilité du récit, alors que les interventions divines peuvent jouer avec les attentes du public. Sur le plan allégorique, les dieux peuvent renvoyer aux pensées du poète, dans une optique d'autoréférence, chère aux auteurs du 12<sup>e</sup> siècle (à ce propos, voir récemment I. Nilsson, *Writer and Occasion in Twelfth-Century Byzantium. The Authorial Voice of Constantine Manasses*, Cambridge 2021 : *REB* 80, 2022, p. 358-360). Ainsi,

l'image d'Homère dans le commentaire d'Eustathe reflèterait les préoccupations de l'érudit lui-même en matière d'auctorialité. L'interprétation allégorique des mythes servirait aussi à attribuer davantage de crédibilité à un récit fictif, en donnant une leçon de rhétorique, mais aussi de philosophie.

Dans l'ambiance de la Constantinople des Comnènes, Eustathe fait d'Homère un poète cherchant une occasion pour mettre en avant son éloquence et ses connaissances. En clôturant cet ouvrage par trois appendices contenant des traductions anglaises de trois passages du commentaire d'Eustathe sur l'*Iliade*, par un bref lexique de termes techniques, par une bibliographie secondaire à jour (les sources primaires sont placées en tête du volume), ainsi que par un index général, van den Berg complète notre connaissance de la réception des épopées homériques au 12<sup>e</sup> siècle byzantin. Ces pages n'épuiseront pas la question, mais ouvriront la voie, espérons-le, à de nouvelles études autour de cet érudit proluxe, à commencer par une traduction complète en langue moderne de ses deux commentaires homériques.

Anna LAMPADARIDI

Catherine VANDERHEYDE, *La sculpture byzantine du ix<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle. Contexte – Mise en œuvre – Décors*. – Éditions A. & J. Picard, Paris 2020. 24,5 × 18,5. 361 p., 193 fig. en couleurs. Prix : 49 €. ISBN 978-2-7084-1050-3.

« Le livre entend conforter l'engouement scientifique entourant depuis peu la sculpture byzantine » dit l'auteure dans l'introduction de cette grande synthèse issue d'une thèse d'habilitation, soutenue à l'École pratique des hautes études en 2014. L'engouement évoqué ne fait pas l'objet d'un commentaire ultérieur, mais le lecteur peut déduire qu'il s'agit des nombreuses prospections et trouvailles archéologiques récentes dont certaines seront ensuite discutées. Rares sont les études d'ensemble consacrées comme celle-ci à une production s'échelonnant du 9<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle dans une vaste aire géographique allant de Constantinople aux côtes de l'Asie Mineure et à la Grèce insulaire et continentale, et incluant la Bulgarie, la Macédoine du Nord et l'Italie.

Si la Grèce reste le terrain de prédilection de l'auteure, son approche, originale et novatrice, vise à mettre en évidence le rapport dynamique qui relie les commanditaires aux sculpteurs et maîtres d'œuvre dans un contexte de déplacements géographiques provoqués par l'évolution de la situation politique et administrative de l'empire. Expression d'un savoir-faire, les œuvres sont ainsi analysées dans le contexte socio-économique et géographique de leur création et, plutôt que de distinguer les étapes chronologiques de cette production dans des chapitres successifs, Vanderheyde les intègre dans une problématique d'ensemble qui se ramifie en trois parties corrélées pour en souligner les similarités et les différences.

Après l'introduction qui expose les grandes lignes de l'historiographie, la démarche et les bornes spatio-temporelles de l'étude, suivies de la présentation du contexte historique, la première partie, intitulée « De la ronde-bosse au bas-relief architectural », retrace les principales étapes du développement de la sculpture byzantine médiévale, entre le 9<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> siècle. Dans la deuxième partie qui porte sur la « Mise en œuvre », l'auteure déploie son savoir sur les commanditaires, les sculpteurs, leurs matériaux, outils et techniques. La troisième partie traite du

« Décor aniconique et décor figuré », replacé dans le contexte architectural et artistique. Si, dans ses grandes lignes le répertoire décoratif reste plus ou moins constant sur cette longue période, l'agencement des décors, leur traitement, la combinaison des matériaux et des couleurs révèlent une créativité constamment stimulée par la richesse de la demande. Tout au long de ce processus, le bas-relief reste le domaine de prédilection des sculpteurs et l'une des expressions majeures de l'identité artistique byzantine.

L'auteure explique dès l'introduction les raisons de l'omission de certaines productions, telles que celles de Trébizonde, qui traduisent le syncrétisme des cultures anatoliennes marquées par les influences du Caucase, et certaines œuvres de la Géorgie et de l'Arménie. Les influences byzantines qui caractérisent ces œuvres seraient en effet issues non pas de la sculpture, mais de la peinture murale, des ivoires et des manuscrits constantinopolitains. Le rapport entre les différentes branches artisanales reste cependant au centre de la discussion tout au long de l'ouvrage. La fourchette chronologique retenue permet de montrer les étapes de la mise en place d'un répertoire homogène proprement byzantin (incluant aussi les emplois et imitations d'œuvres proto-byzantines) et les spécificités stylistiques qui se dégagent sur cette longue durée.

L'aperçu historiographique rappelle la vision dépréciée dont cet art, souvent associé aux « arts mineurs » byzantins, a durablement pâti pour de multiples raisons, et l'absence de prise en compte du contexte politique, socio-historique et artistique à l'origine des œuvres. La première partie (p. 31-90) permet d'esquisser les grands problèmes soulevés par l'étude de la sculpture architecturale. Les rapports entre Constantinople et les provinces et l'origine géographique des sculpteurs restent au cœur du débat. Les fondations impériales en Grèce du 10<sup>e</sup> au 12<sup>e</sup> siècle encouragent l'attribution de certains décors de haute qualité artistique à des sculpteurs de Constantinople, sinon à l'orbite artistique de la capitale. La sculpture permet de différencier les différentes phases de construction ou de restauration d'un édifice. Elle sert à attirer le regard sur les niveaux d'élévation de l'édifice, les éléments fonctionnels tels que les gargouilles, à protéger certains points de la façade d'intrusions démoniaques, à mettre en valeur les espaces sacrés, les icônes, les monuments funéraires. Des sujets qui ont préoccupé la recherche sur de longues décennies, tels que la réinterprétation des motifs et des formes proto-byzantines et les éléments issus de la culture sassanide et arabe, sont placés dans une perspective neuve. La réceptivité des sculpteurs aux effets produits par l'orfèvrerie qu'ils essaient de transposer sur le marbre est un autre sujet bien connu, illustré ici par de nouveaux rapprochements. La dextérité du sculpteur, la perfection technique, la qualité d'exécution, le soin, le caractère précieux des matériaux (incrustations de pâte colorée et de mastic par exemple) sont les traits essentiels qui guident l'auteure pour identifier le travail des sculpteurs constantinopolitains et le processus de transmission de leur savoir-faire face à l'éclosion d'une demande foisonnante en Grèce.

La prise de Constantinople par les Croisés en 1204 apporte des ruptures et des transformations. Le grand centre ayant contribué à l'activité édilitaire de Michel VII Paléologue après la reconquête de 1261 est Nicée, mais l'auteure évoque aussi le rayonnement d'une activité de sculpture sur le littoral de l'Égée. Les commandes issues de riches familles constantinopolitaines établies en Épire, à Thessalonique et à Mistra ont favorisé l'éclosion de spécificités stylistiques régionales avec une réadaptation de l'ancienne tradition de reliefs en champlevé incrustés de pâte colorée.

La période allant du 13<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle se caractérise aussi par l'importance croissante de l'influence occidentale. Les compétences des sculpteurs en Grèce ont évolué au contact de ceux qui sont venus de l'Italie du Sud. Les décors figurés se développent progressivement, alors que les motifs végétaux deviennent moins précis et que la créativité des artistes décline. Des motifs occidentaux, tels que la fleur de lys et les blasons s'introduisent dans le répertoire des sculpteurs byzantins.

La deuxième partie consacrée à la « Mise en œuvre » (p. 91-166) n'a d'équivalent que l'étude de l'ivoire menée par Anthony Cutler. L'approche combine le regard porté sur les commanditaires/donateurs et sur les sculpteurs. L'homogénéité du répertoire décoratif et des techniques de fabrication est mise en relation avec le contexte socio-économique et géographique des commanditaires, et rapprochée de l'homogénéité du répertoire décoratif et des techniques de confection. Un élément majeur est la carrière itinérante des sculpteurs ou, selon les cas, des maîtres d'œuvre, qui suivent les déplacements géographiques de la demande. Aux mouvements des fonctionnaires de la capitale vers la Grèce au 10<sup>e</sup> siècle succèdent ceux, plus massifs, résultant de l'avancée seldjoukide vers la côte micrasiatique après 1071. Les comparaisons entre la capitale, la côte de l'Asie Mineure et les différentes régions de Grèce pendant la période allant du 10<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> siècle sont décrites de façon claire et pertinente. Nous apprenons d'abord qu'au 10<sup>e</sup> siècle, les sculpteurs byzantins ont développé un style particulier les amenant à combiner sur un même espace des techniques et effets stylistiques divers, tels que le bas-relief, rehaussé de fines incisions, le champlévé et parfois, aussi, le travail de l'ajour. Ce sont les manières de combiner ces différentes techniques qui différencient les sculpteurs et leurs époques. Un sculpteur actif dans le Magne au 11<sup>e</sup> siècle dont le nom est attesté dans les inscriptions des donateurs est un certain Nicétas, que l'on reconnaît à son travail d'arcades scandées de cabochons. L'un des apports novateurs de cette partie réside dans l'étude de l'outillage et des différentes techniques. Pour préciser la terminologie des outils et des métiers, l'auteure procède à un examen des sources écrites. Mais c'est l'analyse des sculptures elles-mêmes qui lui permet de distinguer les styles et les techniques. Les deux niveaux de relief par exemple, qui se développent en Grèce à la fin du 10<sup>e</sup> et au 11<sup>e</sup> siècle, ne sont pas attestés à Constantinople, mais on les trouve en Asie Mineure (Manisa, Éphèse, Kütahya), puis, à partir du 12<sup>e</sup> siècle, on en trouve une autre version de haut niveau dans la capitale. Au 13<sup>e</sup> siècle, les reliefs à deux niveaux s'observent en Grèce sur des icônes commandées par des familles originaires de Constantinople. Le 13<sup>e</sup> siècle se caractérise par une baisse de créativité dans les décors végétaux qui sont moins précis. Mais on assiste par exemple au développement d'un atelier de reliefs en champlévé incrustés de pâte colorée en Thessalie et dans les régions avoisinantes. Des incrustations de mastic coloré sont aussi attestées dans le despotat d'Épire où l'auteure se demande si l'influence ne serait pas venue non de la capitale, mais d'un atelier des Pouilles. C'est aussi la période de l'essor du bas-relief religieux funéraire sur les *arcosolia*. L'étude des bustes figurés met en évidence le goût pour l'individualisation des traits avec l'usage du ciseau grain d'orge dans la barbe et les cheveux, alors que les visages restent lisses. Les rehauts colorés sont le dernier élément technique important qui achève cette partie.

La troisième partie sur le « Décor aniconique et [le] décor figuré » élargit la discussion en proposant une typologie iconographique avec un classement chronologique fondé sur des exemples datés (p. 167-282). Les décors aniconiques mettent

en évidence l'étonnante capacité d'imitation des sculpteurs qui réadaptent un répertoire protobyzantin. La différenciation réside surtout dans la stylisation et le traitement des niveaux de hauteur. Le décor zoomorphe et le rendu plastique des motifs permettent de déceler des productions constantinopolitaines datées entre le 11<sup>e</sup> et le 12<sup>e</sup> siècle, tandis que des ateliers régionaux autonomes s'épanouissent en Grèce dans le courant des 12<sup>e</sup>-13<sup>e</sup> siècles. L'enrichissement du répertoire zoomorphe avec des créatures hybrides et des monstres ayant une forte fonction protectrice révèle des contacts avec d'autres expressions artistiques, telles que la céramique glaçurée et les tissus. Ces motifs que l'on rencontre aussi sur des sceaux fonctionnent comme des marqueurs de statut. Les rapports de la sculpture avec la catégorie bien connue des faïences polychromes du 10<sup>e</sup>-11<sup>e</sup> siècle, qui incluent aussi des panneaux figurés, ne sont néanmoins pas mentionnés. Les représentations anthropomorphes occupent une part majeure de cette partie (p. 210-282). La répartition est d'abord fonctionnelle, puis iconographique. Aux images votives succèdent les épistyles de *templa*, les plaques et encadrements d'arcs, et le chapitre s'achève par l'étude des personnages et scènes profanes. L'analyse iconographique et les datations se fondent généralement sur la bibliographie, mais des observations techniques personnelles sur la facture sont également présentes. Les remarques sur la figuration des anges sur les chapiteaux de l'église de la Panaghia à Saint-Luc en Phocide avec les trous de trépan qui évoquent les yeux situés sur la circonférence des roues de feu des chérubins sont particulièrement intéressantes. La structure de l'ouvrage rend inévitables certaines répétitions, comme c'est le cas par exemple à propos de l'icône en champlevé de sainte Eudocie de Fenari Isa Camii qui revient au cœur du débat (p. 151-152, 213, 246-247). À propos de cette icône, Vanderheyde se rallie à l'hypothèse ancienne selon laquelle elle représenterait l'épouse de Théodose II (r. 408-450) plutôt qu'Eudocie Baianè comme cela a été suggéré par Sharon Gerstel. Mais l'auteure ne va pas plus loin dans son propos. Les sujets festifs datés du 11<sup>e</sup>-12<sup>e</sup> siècle, qui achèvent cette partie, introduisent les premiers témoignages de l'essai de ronde-bosse, qui reste néanmoins très limitée.

L'ouvrage est richement illustré par de nombreux plans, dessins et clichés fournis par les musées et les services archéologiques, qui viennent enrichir la vaste sélection de clichés personnels de l'auteure combinant des vues d'ensemble avec des détails. Au total 193 figures en couleur sont insérées dans le texte. La bibliographie de trente-huit pages, qui inclut une proportion importante de titres récents en grec, est suivie d'un utile glossaire des termes grecs et techniques. Cette synthèse à maints égards novatrice, qui réhabilite un domaine longtemps négligé, est appelée à constituer un manuel de référence pour l'étude de la sculpture byzantine, qui nous invite aussi à reconsidérer, sur de nouvelles bases, la circulation des modèles artistiques, des artistes eux-mêmes et des commanditaires à la lumière de l'évolution politique et économique de l'empire.

Brigitte PITARAKIS

Staffan WAHLGREN, *Theodore Metochites' Sententious Notes. Semeioseis Gnomikai 61-70 & 72-81. A Critical Edition with Introduction, Translation, Notes and Indexes* (Studia Graeca et Latina Gothoburgensia 71).

– University of Gothenburg. Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborg 2018. 23 × 16. LVI-215 p. Prix : 250 SEK. ISBN 978-91-7346-993-7. Disponible en accès ouvert : <https://library.oapen.org/bitstream/handle/20.500.12657/25289/theodore-metochites-sententious-notes.pdf>.

Ce livre donne l'édition critique, avec traduction anglaise et notes, des *Σημειώσεις γνωμικαί* 61 à 70 et 72-81 de Théodore Metochitès (1270-1332). Il s'agit du troisième volume du *Metochites Project* de l'Université de Göteborg, projet d'édition des *Σημειώσεις γνωμικαί* (*Notes de sagesse*) de Metochitès : les deux premiers volumes (*Notes* 1-26 et 71 ; *Notes* 27-60) ont été édités par Karin Hult, respectivement en 2002 et 2016.

L'introduction donne une description détaillée des trois principaux manuscrits : Paris, BnF, Grec 2003 (Diktyon 51630), Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, gr. Z. 532 (Diktyon 70003), San Lorenzo de El Escorial, Real Biblioteca, Y.I.9 (Diktyon 15461). L'édition est fondée sur le *Parisinus*, copié au début du 14<sup>e</sup> siècle par Michel Klostomallès, et qui contient des corrections de sa main et des notes marginales, peut-être de Nicéphore Grégoras. Les relations entre les trois manuscrits sont minutieusement décrites. Dans l'édition et la traduction qui suivent, les notes portent essentiellement sur des questions de grammaire ou de traduction.

Les *Notes* 61-70 et 72-81 présentent une sorte de philosophie commune largement appuyée sur les auteurs antiques (parmi lesquels Plutarque a la plus belle part). Bien qu'au premier abord beaucoup de ces *Notes* semblent additionner des généralités (comme cette espèce de *Sic et non* sur l'espoir que présente la *Note* 63, où sont exposés une opinion et son contraire, sans choix clair entre les deux), certaines permettent de cerner la façon dont se présentent, dans la première moitié du 14<sup>e</sup> siècle, certaines questions qui vont diviser les intellectuels byzantins durant les décennies suivantes : la *Note* 61, par exemple, sur l'instabilité du monde sensible et l'impossibilité de toute connaissance certaine, donne le contexte dans lequel s'inscrit la diatribe de Nicolas Cabasilas *Contre les Pyrrhoniens* (éditée par G. Demetrakopoulos en 1999) ; la *Note* 66 expose sans grande originalité la question récurrente du mal et de la Providence ; plusieurs *Notes* évoquent une problématique, prégnante à cette époque : peut-on vivre les commandements du christianisme au milieu du monde (éventuellement politique) ou est-il préférable pour cela de se retirer du monde (*Notes* 72-75) ? Ceux qui veulent vivre de façon vertueuse doivent-ils se marier ou non (*Note* 76, qui fait penser au dialogue entre Panurge et Pantagruel dans le *Tiers Livre* de Rabelais) ? Dans toutes ces *Notes*, on est par ailleurs frappé par le fait que les exemples à l'appui des raisonnements sont presque toujours puisés chez les philosophes ou les historiens de l'Antiquité, tandis que la Bible est rarement invoquée.

Une bibliographie et des *indices* (des citations et des noms) complètent cet ouvrage. On regrettera l'absence d'une Table des Notes qui faciliterait la lecture. Mais ce volume, comme les autres volumes issus du même projet, est un outil indispensable pour comprendre la vie intellectuelle sous les premiers Paléologues.

Marie-Hélène CONGOURDEAU

Pauline ALLEN et Bronwen NEIL, *Greek and Latin Letters in Late Antiquity. The Christianisation of a Literary Form*. – Cambridge University Press, Cambridge, New York, Melbourne, New Delhi 2020. 23 × 15. VIII-189 p. Prix : 19,99 £. ISBN 978-1-316-64950-3.

Ce petit volume à quatre mains se propose de donner une approche synthétique des lettres chrétiennes composées en grec et en latin entre 300 et 600 de notre ère, en gardant à l'esprit la comparaison avec les lettres non chrétiennes. Ce sont les lettres « littéraires », non les textes documentaires retrouvés dans la documentation papyrologique, qui sont au cœur du propos. L'ouvrage est composé de six chapitres – dont le premier forme introduction – et un épilogue. Rejetant la distinction d'Adolf Deissmann entre lettre et épître, les auteures s'attachent plutôt aux fonctions des lettres chrétiennes tardo-antiques et aux usages que les expéditeurs envisagent pour leurs écrits épistolaires. Les classifications proposées s'appuient donc sur les fonctions et les relations entre expéditeurs et destinataires, non sur les formes littéraires. Le deuxième chapitre s'attache aux éléments matériels de la lettre, dans sa production (dictée, support, longueur, etc.) et dans sa forme (adresse, signature, etc.), en comparant l'ensemble aux lettres non chrétiennes. Les écarts entre les deux domaines sont réduits, sauf pour les formes d'adresse. Le troisième chapitre concerne les modalités de transmission des lettres (y compris la pseudépigraphie), un domaine qui a suscité d'assez nombreux travaux ces dernières années. Le quatrième chapitre traite des types de lettres, selon la classification élaborée au chap. 1 (lettres épiscopales, conciliaires, administratives, décrétales, lettres pastorales, festales, monastiques, impériales) – on voit que la typologie peut difficilement être considérée comme exhaustive. Le chapitre cinq porte sur les difficultés de l'échange par lettre à la période tardo-antique, y compris dans la dimension matérielle du portage des lettres. Le sixième chapitre s'attache aux réseaux et communautés de lecteurs. Plusieurs appendices complètent l'ouvrage : une chronologie sommaire, une liste des auteurs de lettres principaux de l'Antiquité tardive, une bibliographie et un index général (pas d'index des textes).

Les deux auteures, qui ont longuement travaillé ces dernières années sur le sujet, offrent une synthèse bienvenue, qui peut à la fois servir d'introduction à la question des lettres tardo-antiques et d'essai stimulant pour ceux qui connaissent déjà la question.

Maja ANĐELKOVIĆ et Tihon RAKIĆEVIĆ, avec la collab. de Ljiljana NOVAKOVIĆ et d'Alexandre KEDROFF, *Saint Sava, Typikon de Studenica*. Deuxième édition modifiée et complétée. – Monastère de Studenica, Studenica 2022. 20,5 × 14,5. 148 p. ISBN 978-86-87345-44-7.

Nous avons rendu compte dans une livraison précédente de cette revue de la parution du *Typikon* du monastère de Studenica (ca 1199, conservé en slavon) dans des traductions serbe, anglaise et russe, accompagnées de la *Vie de saint Siméon* (traduite elle aussi trois fois) et d'un fac-similé du texte slavon (voir *REB* 77, 2019, p. 369-370).

Pour permettre aux lecteurs francophones de rapprocher le *Typikon* de saint Sava des nombreuses traductions françaises de textes similaires jadis publiées dans



cette même revue par Paul Gautier, on pouvait souhaiter la parution d'une version française de cet ouvrage. C'est maintenant chose faite, puisque Maja Anđelković et l'archimandrite Tihon Rakičević offrent dans le présent volume, avec la collaboration de Ljiljana Novaković et d'Alexandre Kedroff, une traduction française de la *Vie de saint Siméon* et du *Typikon de Studenica*, menée non pas directement sur le slavon mais sur la traduction serbe déjà publiée.

L'introduction de Maja Anđelković (p. 13-31) reprend l'introduction parue en 2018 enrichie de quelques notes citant la bibliographie récente, tandis que l'apparat des sources a été complété. Une lecture attentive laisse pressentir la possibilité de découvrir d'autres sources encore, disciplinaires ou catéchétiques, dissimulées dans ces pages, et c'est là tout l'objet d'une circulation élargie de ce document parmi les chercheurs.

On se réjouira donc de cet effort méritoire d'avoir donné au public francophone un texte important non seulement pour l'histoire du monachisme serbe mais pour celle du monachisme byzantin, tant la recherche ne peut plus faire l'économie de l'étude des *typika* slavons qui ont si largement puisé dans la tradition grecque.

Nathanael ASCHENBRENNER et Jake RANSOHOFF (éd.), *The Invention of Byzantium in Early Modern Europe* (Extravagantes 2). – Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, DC 2021. 23,5 × 16 ; relié. 457 p., 26 fig. en couleurs et en noir et blanc. Prix : 40 \$. ISBN 978-0-88402-484-2.

Ce recueil d'articles porte sur l'évolution de l'historiographie consacrée à l'objet polymorphe que fut l'Empire byzantin et sur les nombreuses réinventions qu'il a connues. Les deux éditeurs sont de très jeunes chercheurs qui ont effectué leur doctorat à l'université de Harvard. À la suite d'Agostino Pertusi, à la mémoire duquel l'ouvrage est dédié, ils cherchent à repérer les grandes scissions qui ont impulsé un rythme particulier à la transformation des études byzantines entre la Renaissance et le 19<sup>e</sup> siècle. D'où est né l'intérêt de l'Europe moderne, en particulier occidentale, pour un monde disparu en 1453 ? Outre l'héritage intellectuel grec, c'est aussi le destin d'un Empire qui a fasciné des générations de savants européens, celui qui se trouvait être précisément l'ancêtre de l'Empire ottoman au moment où ce dernier était le plus redouté, jusqu'à la fin du 17<sup>e</sup> siècle. Un Empire grec, romain ou byzantin ? Les trois perspectives ont été développées dès les 15<sup>e</sup>-16<sup>e</sup> siècles, concomitamment et non successivement. Il apparaît que Jérôme Wolf n'est pas le premier à avoir introduit dans les années 1560 l'adjectif « byzantin », mais que le terme s'employait auparavant : « Byzance avant Byzance », comme l'écrivent les éditeurs. Ce n'est pourtant que vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle que cette désignation s'est imposée dans les institutions académiques et les revues naissantes, dans un but géopolitique consistant à dénier à « l'Empire byzantin » un lien héréditaire privilégié tant avec la Grèce et l'hellénisme qu'avec la Russie, troisième Rome. D'une lecture stimulante, ce livre rassemble les contributions suivantes :

#### *Introduction*

1. – Nathanael Aschenbrenner et Jake Ransohoff, *The Invention of Byzantium in Early Modern Europe*.

I. *Reinventing Byzantium in the Fifteenth Century*

2. – Fabio Pagani, Greek Identity and Ideas of Decline in Fifteenth-Century Byzantium. Gemistos Pletho and Bessarion.
3. – Elena N. Boeck, Making the Roman Past(s) Come Alive. Manuel Chrysoloras, Cyriac of Ancona, and Andrea Mantegna's Triumphs of Caesar.
- II. *Exploiting and Enacting Byzantium, ca. 1500-1750*
4. – Anthony Grafton, Western Humanists and Byzantine Historians.
5. – Richard Calis, Martin Crusius's Lost Byzantine Legacy.
6. – Teresa Shawcross, Editing, Lexicography, and History under Louis XIV. Charles Du Cange and *La byzantine du Louvre*.
7. – Teresa Shawcross, The Eighteenth-Century Reinvention of Du Cange as the French Nation's Historian.
8. – Przemysław Marciniak, Performing Byzantium in Early Modern Theater.
- III. *Categorizing and Contextualizing Byzantium, ca. 1500-1750*
9. – John Considine, The Lexicography of Byzantine Greek from Anna Notaras to Johannes Meursius.
10. – William North, Erudition, Documentation, and Organization in the Making of Early Modern Byzantine Studies. The Case of Martin Hanke's *De Byzantinarum rerum scriptoribus Graecis liber* (1677).
11. – Shane Bobrycki, Montfaucon's Byzantium.
12. – Xavier Lequeux, Hagiography, Erudition, and the Emergence of *Byzantinisme* (Sixteenth-Nineteenth Centuries).
- IV. *Chronologies of Byzantium from the Enlightenment to Modernity*
13. – Frederic Clark, From the Rise of Constantine to the Fall of Constantinople: Defining Byzantium and the "Middle Age" in Early Modern Scholarship.
14. – Anthony Kaldellis, From "Empire of the Greeks" to "Byzantium". The Politics of a Modern Paradigm Shift.
- Conclusion*
15. – Nathanael Aschenbrenner et Jake Ransohoff, *Byzance avant Byzance*. Toward a New History of Byzantine Scholarship.
- Appendix I : Teresa Shawcross, Works by Du Cange Published during His Lifetime or in Press at His Death.
- Appendix II : Teresa Shawcross, The 1756 Inventory of Du Cange's Papers: An Edition and Translation.

Panagiotis Ch. ATHANASOPOULOS (éd.), *Translation Activity in the Late Byzantine World. Contexts, Authors, and Texts* (Byzantinisches Archiv – Series Philosophica 4). – De Gruyter, Berlin, Boston 2022. 24,5 × 17,5 ; relié. VIII-619 p., 13 pl. en couleur et en noir et blanc. Prix : 129 €. ISBN 978-3-11-067700-3.

Le présent volume se propose de revisiter un aspect important et souvent mal connu de la période que l'on a pu qualifier de renaissance paléologue : l'activité de traduction de l'arabe ou du latin vers le grec. Ce travail trouve son point de départ dans le colloque « Translation Activity in Late Byzantium » organisé à Venise par Antonio Rigo, Brigitte Mondrain et Panagiotis Athanasopoulos en juin 2018. Cependant, on ne saurait réduire le présent volume à une simple publication d'actes,

car plusieurs contributions vinrent s'ajouter à des versions remaniées et mises à jour d'une sélection de communications présentées à cette occasion. L'ouvrage s'articule autour de trois axes fondamentaux de cette production littéraire : le contexte dans lequel ces traductions ont vu le jour, que ce soit l'administration, le système éducatif, le milieu philosophique ou scientifique ; la figure du traducteur lui-même en termes de personnalité, de compétences et de familiarité avec la littérature étrangère ; un nombre important d'études de cas.

Le lecteur y trouvera un tableau général de la connaissance du latin et de l'interaction entre politique et traduction à la période paléologue (Constantinides), ainsi qu'un nombre considérable d'études qui jettent un regard neuf sur une série de grandes figures de traducteurs du latin vers le grec, comme Maxime Planude (Angelopoulos, Hofstetter), Dèmètrios et Prochoros Kydonès (Pasiourtides, Wright, Zaloumis, Fanelli, Miola, Kappes), Manuel Kalékas (Palaiologos), et le cardinal Bessarion (Monfasani, Giacomelli). Il est souvent question de la réception de l'œuvre de Thomas d'Aquin (Wright, Zaloumis, Miola, Palaiologos), en lien avec le projet « Thomas de Aquino Byzantinus » (Londres, Patras) ; néanmoins, certaines traductions moins connues, comme deux versions grecques du Symbole des apôtres et leurs commentaires, attestent une diversité de sources occidentales sur la foi latine, que les Byzantins ont pu mettre à profit, en même temps que les traités thomistes (Blanchet). Le volume a également le mérite de rendre accessibles des sources inédites (Blanchet, Athanasopoulos et Despotakis). Les interactions entre les mondes arabe et hellénophone, quoique moins représentées, apportent un éclairage important sur des dossiers largement méconnus (Bardi, Miguet, Cronier). Deux *indices* très complets (manuscrits et personnes) permettent une lecture non linéaire de ce volume très utile non seulement aux spécialistes de l'époque paléologue mais plus largement à toute personne intéressée par la problématique de la traduction.

1. – Costas Constantinides, Latin Knowledge, Translations and Politics during the Palaeologan period.
2. – Christian Gastgeber, Lateinische Texte und Übersetzer der Paläologenzeit in Konstantinopel. Der Beitrag der Kanzleien des Kaisers und des Patriarchen.
3. – Alberto Bardi, Arabic and Persian Terminology in Mathematical Astronomy from the Late Byzantine Empire.
4. – Christos Angelopoulos, The Planudean Translation of the *Disticha Catonis* Incorporated in the Textbooks of the Palaeologan and the *Mathemataria* of the Ottoman Periods.
5. – Carole Hofstetter, Les sources du *Grand Calcul selon les Indiens* de Maxime Planude : réception et transformation chez les lecteurs byzantins.
6. – Thibault Miguet, La traduction grecque du *Viatique du voyageur* (*Zād al-musāfir*) d'Ibn al-Ġazzār et l'une de ses révisions à l'époque paléologue.
7. – Marie Cronier, Des traductions grecques inédites de traités médicaux arabes.
8. – Vasos Pasiourtides, Demetrios Kydonēs' Translation of Five Excerpts from Julianus Pomerius' (Ps.-Prosperus' and Ps.-Augustine's) *De vita contemplativa* [CPL 998], Bk. I: Re-edition and Historical Context.
9. – Christopher Wright, Choices and Changes of Language in Demetrios Kydonēs's Translation of Thomas Aquinas's *Summa Theologiae*, I<sup>a</sup>.
10. – Angelos Zaloumis, Demetrios Kydonēs' Greek Rendering of Aristoteles Latinus in Thomas Aquinas' *Summa Theologiae*, II<sup>a</sup> II<sup>ae</sup>, qu. 47 ("De Prudentia") in light of the Sources of Aquinas' Text.

11. – Marco Fanelli, Polemisti antislamici in cerca d'autore : Riccoldo da Monte di Croce, Demetrio Cidone e Giovanni VI Cantacuzeno.
12. – Maria Panagia Miola, Prochoros Kydones's selective translation of Thomas Aquinas's III<sup>a</sup> Pars of the *Summa Theologiae*.
13. – Christian Kappes, Prochoros Kydones's translation of Hervaeus Natalis against Gregorios Palamas, Barlaam the Calabrian, and Neilos Kabasilas.
14. – Marie-Hélène Blanchet, Deux commentaires byzantins au Symbole des apôtres (fin XIV<sup>e</sup>-début XV<sup>e</sup> siècle) et leurs modèles latins.
15. – Konstantinos Palaiologos, Manuel Kalekas on Sacraments and Resurrection: Further Evidence on the Thomistic Sources of his *De fide deque principii fidei catholicae*.
16. – John Monfasani, Cardinal Bessarion as a Translator of Plato, Aristotle, and Other Prose Authors in the *In Calumniatorem Platonis*.
17. – Ciro Giacomelli, Bessarione traduttore di Pietro Lombardo (Marc. gr. 523): con appunti sulla versione greca della *Rhetorica ad Herennium*.
18. – Panagiotis Ch. Athanasopoulos et Eleftherios Despotakis, Greek Manuals for the Catholic Confession (ms. Athens, National Library, gr. 2473).

Alexander D. BEIHAMMER et Angel NICOLAOU-KONNARI (éd.), *Crusading, Society, and Politics in the Eastern Mediterranean in the Age of King Peter I of Cyprus* (Mediterranean Nexus 1100-1700 10). – Brepols, Turnhout 2022. 16 × 24 ; relié. 630 p., illustrations et deux cartes en couleur. Prix : 115 €. ISBN 978-2-503-59856-7.

Le volume est issu d'un colloque organisé par les éditeurs à Rome en octobre 2016 à l'occasion des 650 ans du sac d'Alexandrie par Pierre I<sup>er</sup> de Chypre : il s'agit de la publication presque complète des actes de la rencontre, seulement quatre participants au colloque ne figurant pas dans le livre, tandis que deux contributeurs nouveaux ont rejoint cette publication ultérieurement. Organisé en 5 sections précédées par une partie introductive, le volume entend offrir un aperçu plutôt large de la période du roi Pierre I<sup>er</sup> : si le roi lui-même, la vie intérieure du royaume chypriote et la célèbre croisade de 1365 sont largement présents, l'attention se porte également sur l'idée de croisade et son application, ainsi que sur les mondes turc anatolien et byzantin. Le volume s'ouvre par la table des matières et une préface des éditeurs, et se termine par 2 cartes, la liste des illustrations, l'index et la liste des contributeurs.

1. – Angel Nicolaou-Konnari, The Life and Reign of Peter I of Lusignan (1329-69, crowned 1359). Chronology.
- Introduction – The Sources and the Context*
2. – Angel Nicolaou-Konnari, Peter I of Lusignan (1329-69, 1359) in Historical Sources and Modern Popular Culture.
  3. – Angel Nicolaou-Konnari, Appendix A: The Life and Reign of Peter I of Lusignan (1329-69, 1359) according to Leontios Makhairas and William of Machaut: A Thematic Comparison.
  4. – Kakia Nikolaou, Appendix B: (Tentative) Psychiatric Assessement of Peter I of Lusignan (1329-69).

5. – Alexander D. Beihammer, *The Sack of Alexandria (1365), the Crusading Movement, and the Eastern Mediterranean in the First Half of the Fourteenth Century*
- I. *From Acre to Alexandria – The Politics and Ecology of Crusading*
6. – Mike Carr, *Cyprus and the Crusades between the Fall of Acre and the Reign of Peter I.*
7. – Charalampos Gasparis, *Crete, 1357-67: A Stronghold for Venetian Diplomacy and Crusading in the Eastern Mediterranean.*
8. – Johannes Preiser-Kapeller, *A Climate for Crusading? Environmental Factors in the History of the Eastern Mediterranean during the Life and Reign of Peter I of Cyprus (1329-69).*
9. – Michalis Olympios, *Angevin and Lusignan Visual Claims to the Crown of Jerusalem: Parallel Lives?*
- II. *Peter I's Alexandrian Crusade (1365) – Event and Context*
10. – Peter Edbury et Chris Schabel, *The Papacy and King Peter I of Cyprus.*
11. – Chris Schabel, *Appendix A: Pope Innocent VI's Letters Concerning the Succession of King Peter I of Cyprus.*
12. – Chris Schabel, *Appendix B: Pope Urban V's Letters Concerning King Peter I of Cyprus and the Crusade.*
13. – John France, *European Military Development and the Eastern Mediterranean in the Age of Peter I of Cyprus (1359-69).*
14. – Clément Onimus, *Peter I of Lusignan's Crusade and the Reaction of the Mamluk Sultanate.*
15. – Angel Nicolaou-Konnari, *'Le roy de Chippre de renon': The Depiction of Peter I of Lusignan in French Literature and Historiography.*
- III. *A Crusader Kingdom – Cypriot Society before and after Peter I*
16. – Miriam Rachel Salzmänn, *Stability or Chaos? Power Elites in Lusignan Cyprus between the 1360s and 1390s.*
17. – Gilles Grivaud, *Le roi Pierre 1<sup>er</sup> et son conseil.*
18. – Johannes Pahlitzsch, *The Suriani in Lusignan Cyprus until the Murder of Peter I (1369). Terminology, Legal Status, and the Curia Surianorum.*
- IV. *The Rise of a New Power – Muslim-Turkish Anatolia*
19. – Rhoads Murphey, *The Long Prose 'Epic' of Sarı Saltuk Dede (fl. c. 1260 to 1298) as a Source for Understanding the Style and Context of Crusading Warfare in the Late Thirteenth-Century Near and Middle East.*
20. – Romain Thurin, *'Wolves and Sheep drank and Grazed Together': A Case Study on the Formation of the Anatolian Beyliks.*
21. – Daniele Baglioni, *Italian Vernaculars as Diplomatic Languages in the Medieval Levant.*
- V. *The Schismatic Ally – Byzantium between Islam and Unionism*
22. – Alexander D. Beihammer, *Crusade, Civil Strife, and Byzantine-Turkish Coalitions in the Time of Emperor John VI Kantakouzenos (1341-54).*
23. – Sebastian Kolditz, *John V Palaeologus in Rome. Rethinking an Imperial Visit and 'Conversion'.*
24. – Charles Yost, *Anti-Palamism, Unionism, and the 'Crisis of Faith' of the Fourteenth Century.*
25. – Alexis Torrance, *Cyprus in the Late Byzantine Theological Landscape, with Special Reference to the Palamite Controversy.*

Ivan BILIARSKY, Mihail MITREA et Andrei TIMOTIN (éd.), *Religious Rhetoric of Power in Byzantium and South-Eastern Europe. Proceedings of the session held at the 12th International Congress of South-East European Studies (Bucharest, 2-6 September 2019)* (Bibliothèque de l'Institut d'études sud-est européennes 15). – Editura Istros a Muzeului Brăilei « Carol I », Brăila 2021. 16,5 × 24 ; relié. 402 p. ISBN 978-606-654-432-0.

Religion et politique, Constantinople et les Balkans, rhétoriques grecques et slaves : c'est à l'intersection conjointe de ces domaines que se situe le présent ouvrage, fruit mûr et goûteux du 12<sup>e</sup> Congrès international des Études du Sud-Est européen, réuni à Bucarest en septembre 2019. Quatorze études de cas, en anglais ou en français, couvrent ces sujets sur la très longue durée, soit sur une période allant du 5<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle, apportant une contribution nécessaire aux sujets abordés : littérature prophétique et apocalyptique, rituels et *ekphraseis* du pouvoir, élaborations hagiographiques ou historiographiques, usages de l'héritage iconographique et canonique. L'ouvrage, qui comprend également une introduction des éditeurs, une bibliographie générale et les notices bio-bibliographiques des auteurs, est divisé en trois grandes sections, comme suit : *Byzantium*

1. – Paul Magdalino, The Religious Rhetoric of Political Prophecy.
  2. – Andrei Timotin, Religious Rhetoric of Power in the Middle-Byzantine Period. Some Reflections.
  3. – Adrian C. Pirtea, Manuscripts, Paratexts and the New Testament Canon: Arethas of Caesarea and the Reception of St John's *Apocalypse* in Byzantium (Ninth-Eleventh Centuries).
  4. – Florin Filimon, Weaving Saintly Authority: Synkrisis and Typology in the *Lives* of Meletios
  5. – Mihail Mitrea, Spiritual and Imperial Authority in the Hagiographic Works of Philotheos Kokkinos.
- Byzantino-Slavic World*
6. – Smilja Marjanović-Dušanić, Le rituel liturgique et la rhétorique du pouvoir dans le royaume serbe du XIII<sup>e</sup> siècle.
  7. – Ivan Biliarsky, *Imagines Virginis* et la rhétorique du pouvoir dans l'oeuvre littéraire du patriarche Euthyme de Tarnovo et de son cercle.
  8. – Tudor Teoteoi, Qualités du souverain orthodoxe, vues à travers l'*Histoire* de Jean VI Cantacuzène et les chroniques slavo-roumaines.
  9. – Andrei Prohin, The Sovereign's Dream as Historical Parable in the Byzantine World Chronicles from the Romanian Principalities (16th-17th c.).

*Romanian Speaking Regions*

10. – Marian Coman, The Reign of a Defrocked Monk. A Late Fifteenth-Century Case Study in the Wallachian Political Language.
11. – Ovidiu Cristea, War and Religious Rhetoric in Wallachia during the "Long Turkish War".
12. – Lidia Cotovanu, Le *κρητορικὸν δίκαιον*, les patriarches grecs et les limites du pouvoir absolu des princes valaques. Autour de la prétendue "réforme monastique" de Matei Basarab (1632-1654).
13. – Radu Nedici, Wondrous Icons between Politics and Religion: Building Legitimacy among the Romanians in Transylvania in a Time of Internal Power Struggles and Confessional Dissent.

14. – Radu G. Păun, La mise en rituel du pouvoir. Une prière de couronnement copiée par Dionisie Eclesiarhul (1813).

Marie-Hélène BLANCHET, Frédéric GABRIEL et Laurent TATARENKO (éd.), *Autocéphalies. L'exercice de l'indépendance dans les Églises slaves orientales (IX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)* (Collection de l'École française de Rome 572). – École française de Rome, Roma 2021. 24 × 16. ix-673 p., 5 fig. et 8 cartes en noir et blanc et en couleurs. Prix : 45 €. ISBN 978-2-7283-1453-9. Disponible en accès ouvert : <https://doi.org/10.4000/books.efr.10643>.

Le présent volume, qui aborde d'une façon résolument historicisée et distanciée l'autocéphalie, une réalité institutionnelle multiforme de l'orthodoxie à la fois ancienne et contemporaine, est le fruit de deux colloques internationaux, réunis à l'École française de Rome en 2015 et 2016, dans le cadre du programme de recherche pluriannuel « Église(s) et schisme ».

Sujet polémique « miné par la propagande » (p. 1), l'autocéphalie est ici considérée sur le temps long – plus d'un millénaire –, mais dans un périmètre volontairement limité au monde slave. Ce choix de la longue durée ne vise pas à présenter l'autocéphalie comme une réalité transhistorique ; bien au contraire, c'est la diversité de ses applications, mais aussi ses contradictions que les éditeurs du volume entendent illustrer.

Les contributions réunies dans la première partie apportent des éclairages indispensables à la notion même d'autocéphalie, ainsi qu'à la terminologie qui s'y rattache. Elles sont complétées d'un dossier de textes canoniques allant jusqu'au concile *in Trullo* (p. 111-115). On passe par la suite à un second ensemble, portant sur des évolutions constatées au sein du monde slave, aux époques médiévale, moderne et contemporaine, jusqu'à l'époque soviétique. Enfin, une troisième partie donne quelques ouvertures sur les « visions contemporaines » de l'autocéphalie à travers des réalités liturgiques, canoniques, mais aussi politiques ; un imposant dossier cartographique la complète (p. 589-627). On trouvera ci-dessous la liste des vingt-deux études qui composent l'ouvrage :

1. – Frédéric Gabriel, Introduction – Difficiles autocéphalies : entre politique et ecclésiologie.
- I. *Problèmes de définitions*
2. – Enrico Morini, L'autocéphalie et la notion d'apostolicité.
3. – Marie-Hélène Blanchet et Konstantinos Vetochnikov, Les usages et les significations du terme « autocéphale » (αὐτοκέφαλος) à Byzance.
4. – Marie-Hélène Blanchet et Konstantinos Vetochnikov, La notion d'Églises « mère » et « fille » dans l'ecclésiologie byzantine.
5. – Daniel Galadza, Autocephaly and the Diptychs. The Practice of Commemorating Bishops in Liturgical Texts.
- II. *Historicisation des pratiques d'autocéphalie*
- Fondations et pratiques originelles (IX<sup>e</sup> siècle – fin XVI<sup>e</sup> siècle)*
6. – Christian Hannick, Les cheminements de l'Église bulgare vers une émancipation et une autocéphalie face au patriarcat de Constantinople avant la période ottomane.
7. – Angel Nikolov, The Bulgarian Church in the 9th-10th century.

8. – Günter Prinzing, La jurisprudence ecclésiastique dans l'archevêché autocéphale de Bulgarie/Ohrid (1020-ca. 1400).
  9. – Srđan Pirivatrić, The Autocephalous Orthodox Archbishopric of Serbia. A short survey of its foundation.
  10. – Jonel Hedjjan, L'autocéphalie et l'*autokrator*. La place du pouvoir royal dans la formation et l'évolution des Églises serbe et bulgare (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle).
  11. – Pierre Gonneau, Le concile de Florence comme prélude à la symphonie russe. *Autocéphalie et unions à l'époque moderne*
  12. – Laurent Tatarenko, Uniaticisme et autocéphalies dans les minorités slaves orientales (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) : réflexions sur le localisme ecclésiastique à l'époque post-tridentine.
  13. – Vera Tchentsova, Une métropole entre double appartenance et indépendance : Kiev, Constantinople et Moscou dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. *L'âge des Nations*
  14. – Philippe Gelez, La négociation politique du statut canonique de l'Église orthodoxe en Bosnie-Herzégovine, 1878-1918.
  15. – Bernard Lory, L'exarchat bulgare en compétition avec le patriarcat de Constantinople (1870-1945).
  16. – Goran Sekulovski, Essais de rétablissement de l'ancien archevêché d'Ohrid (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle).
- Depuis 1918*
17. – Hyacinthe Destivelle, La question des autonomies et autocéphalies au concile de Moscou de 1917-1918.
  18. – Laura Pettinaroli, L'autocéphalie en Guerre froide : tensions interconfessionnelles et réflexion sur l'unité à la conférence inter-orthodoxe de Moscou de 1948.
  19. – Kathy Rousselet, L'autocéphalie revisitée : les quêtes d'indépendance ecclésiastique dans les espaces soviétique et post-soviétique.
- III. *Visions contemporaines*
20. – Job Getcha, Territorialité des juridictions et expérience liturgique : quelques présupposés liturgiques et ecclésiologiques de l'autocéphalie.
  21. – Georgică Grigoriță, L'autocéphalie dans l'Église orthodoxe : les réalités ecclésiastiques du XX<sup>e</sup> siècle. Une analyse canonique.
  22. – Laurent Tatarenko, Autocéphalies et (re)constructions politiques du XXI<sup>e</sup> siècle.

Elena N. BOECK (éd.), *Afterlives of Byzantine Monuments in Post-Byzantine Times. Proceedings of the session held at the 12th International Congress of South-East European Studies (Bucharest, 2-6 September 2019)* (Études byzantines et post-byzantines, nouvelle série 3 [10]). – Herlo Verlag UG, Heidelberg 2021. 18,5 × 26. 237 p., illustrations en couleur. Prix : 45 €. ISSN 0259-0913.

Une table ronde lors du 12<sup>e</sup> Congrès de l'Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen, qui s'est déroulé à Bucarest en 2019, est à l'origine de ce volume, qui publie les communications qui y avaient été présentées. La période post-byzantine est ici considérée dans un sens très large, qui va bien au-delà du simple « post-1453 », puisque les études se situent à différentes dates, jusque dans



la période contemporaine ; la géographie aussi est variée, allant de l'Italie, de la Serbie, de la Valachie et de la Moldavie à la Grèce sous la domination ottomane, pour suivre un échantillon de l'héritage byzantin et sa réception. Le volume s'ouvre par la table des matières, les remerciements et la liste des contributeurs.

1. – Elena N. Boeck, Introduction: Byzantium's Afterlives and Lingering Legacies.
2. – Maria Alessia Rossi, Beyond the Serbo-Byzantine Identity of St George at Staro Nagoričino.
3. – Charles Barber, The Xerolophos Column in the Sixteenth-Century Imaginary.
4. – Alice Isabella Sullivan, A Post-Byzantine Visual Idiom in Moldavian Art and Architecture.
5. – Michalis Kappas, The Afterlife of Byzantine Monuments in the Post-Byzantine Peloponnese: Three Cases in Messenia.
6. – Sercan Yandim Aydin, Postmortem Lives of Byzantine Images: Anatolian Icons, Style, and Iconography.
7. – Mariëtte Verhoeven, A Monument for a Venetian Doge in Constantinople: the Memory of Enrico Dandolo in Hagia Sophia.
8. – Elena N. Boeck, First Encounters of a Chora Kind: Nikodim Kondakov and the Emancipation of Byzantine Art.
9. – Ljubomir Milanović, Re-animation of Byzantium: the Case of the Chapel of Saints Cosmas and Damian in Belgrade.

Lidia COTOVANU, *Émigrer en terre valaque. Estimation quantitative et qualitative d'une mobilité géographique de longue durée (seconde moitié du XIV<sup>e</sup>-début du XVIII<sup>e</sup> siècle)* (Bibliothèque de l'Institut d'études sud-est européennes 21). – Editura Istros a Muzeului Brăilei "Carol I", Brăila 2022. 17 × 24 ; relié. 466 p. ISBN 978-606-654-484-9.

Ce livre constitue la publication de la première partie de la thèse de doctorat de l'auteure, dont le titre était « Allogènes et descendants d'allogènes » ; les deux autres parties – « Face aux étrangers. Les termes de la différence » et « Les appartenances collectives comme expérience. Le long processus de la "roumanisation" plurielle » – feront l'objet d'une publication séparée. L'étude concerne les principautés de Valachie et de Moldavie entre leur période de formation, au milieu du 14<sup>e</sup> siècle, et l'arrivée des princes « phanariotes » au 18<sup>e</sup>. L'objet est ce que l'auteure appelle le « processus d'identification collective », à savoir, de quelle manière on se considérait ou on était considéré comme étant grec, serbe, albanais ou roumain au cours de la période. Ceci est étudié à travers le prisme de l'émigration vers la Valachie et la Moldavie, au départ essentiellement depuis les pays voisins, comme la Hongrie, la Pologne ou des territoires bulgares, serbes ou grecs, de personnes venues pour s'y installer (80% des personnes venait des régions sud-slaves et grecques continentales). L'auteure parvient ainsi à suivre plusieurs « vagues » migratoires au cours de la période et les migrants orthodoxes balkaniques de toute catégorie sociale occupent de loin la première place. Cette émigration répondait à des besoins des migrants eux-mêmes, en quête de refuge ou d'opportunités, mais aussi à des nécessités internes de ces pays, qui avaient recours à des « ressources humaines » spécialisées venues d'ailleurs, par exemple dans les structures politico-administratives.

L'étude donne de ce phénomène une vision quantitative, mais elle en fait également ressortir la nature, incarnée notamment par les domaines d'activité très variés dans lesquels on retrouve les émigrés (administration, armée, Église, commerce, artisanat, agriculture), que l'auteure définit comme « allogènes » dans le sens de nés ou originaires d'ailleurs par rapport à la Valachie et à la Moldavie : en dépit de leur intégration, ces personnes gardaient des « degrés d'extranéité » et l'étude est fondée sur une large base de données généalogique et prosopographique. La liste des sources et la bibliographie occupe les p. 291-342, des listes prosopographiques occupent les p. 343-415 et l'index les p. 416-464, suivi par la table des matières (non numérotée).

Mathieu COUDERC, *Identités subies, identités intégrées. Les Grecs dans l'Europe du Nord-Ouest (xv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècle)* (Histoire ancienne et médiévale 188). – Éditions de la Sorbonne, Paris 2023. 24 × 16. 627 p., 6 cartes et 9 fig. en noir et blanc et en couleurs. Prix : 39 €. ISBN 979-10-351-0852-6.

Après la conquête ottomane, les routes des Grecs de la diaspora se sont-elles arrêtées aux Alpes ? Prenant le contrepied d'idées reçues et encore trop largement répandues, l'ouvrage de Matthieu Couderc, issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2018 à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, s'attache à identifier et à définir un groupe pour l'instant resté invisible en tant que tel, celui des Grecs présents en Angleterre, en France et dans les États bourguignons dans une période allant de 1400 à 1570 environ.

Partant du constat selon lequel l'historiographie relative à la présence grecque dans les sociétés de ces États du Nord-Est européen a « stagné dans une littérature de l'anecdote » (p. 25), Couderc effectue un travail de fond sur les sources, vérifiant les témoignages édités et explorant de nombreux fonds d'archives pour y déceler des inédits. En vue de la constitution de son corpus, il passe au crible une documentation variée : sources narratives et normatives occidentales, textes produits au quotidien par des Grecs migrants, correspondances, iconographie. Il parvient ainsi à rassembler un total de 850 occurrences, soit 269 pour l'Angleterre, 219 pour la Bourgogne, 331 pour la France. De ces 850 occurrences, les 320 qui lui paraissent les plus sûres font d'ailleurs l'objet de fiches signalétiques aussi informatives que possible, dans l'annexe la plus précieuse du volume (p. 431-590 : répertoire prosopographique).

Mais l'étude de Couderc est loin d'être seulement un répertoire, neuf et original. Elle développe également une réflexion de fond sur l'identité – les identités – des Grecs migrants dans le Nord-Ouest européen, en se livrant à des comparaisons sur trois niveaux : accueil, voire intégration dans « trois sociétés de destin » (p. 26), celles de l'Angleterre, de la France et des États bourguignons ; situation au regard de celle des Grecs présents dans la Péninsule italique ; situation au regard de celle d'autres populations de migrants présentes à la même époque dans le Nord-Ouest européen.

Intitulée « Identifications », la première partie de l'ouvrage (p. 39-136) tente une description de cette population, délimite les périodes et les types de mobilité qui la caractérisent, s'attache à circonscrire les points d'entrée en Occident et les

itinéraires les mieux connus. La seconde partie, « Extranéités » (p. 139-218) – pour ne pas dire « altérités », terme dont l’auteur déplore les usages souvent expéditifs (cf. p. 36) –, aborde la question de la perception de ces Grecs par les sociétés dans lesquelles ils sont appelés à trouver une place, que ce soit celle assumée d’étranger, ou celle d’individu discrètement intégré dans un ensemble. Couderc y conclut que les « Grecs correspondent à plusieurs modèles d’étrangers » (p. 217), dont l’insertion dans les sociétés d’accueil a lieu selon des modèles également divers. Développant plus avant cette idée, la troisième partie de l’ouvrage, « Insertions » (p. 219-310), montre qu’à cette époque du moins, et dans ces régions, l’organisation grecque n’obéit pas « au modèle d’une communauté diasporique » (p. 309). En revanche, elle prend déjà appui sur des réseaux dynamiques, auxquels les individus peuvent recourir utilement. La quatrième et dernière partie, intitulée « Fictions » (p. 311-392), considère les stéréotypes qui voient progressivement le jour, « fragmentant encore davantage les identités grecques » (cf. p. 391).

Les annexes qui complètent l’ouvrage contiennent, outre le répertoire prosopographique déjà signalé, un dossier relatif à la famille Bissipat (n° 1), un autre sur le voyage de Manuel II Paléologue en Occident (n° 2), des données relatives aux Grecs de Londres (n° 3). Une liste étoffée de sources, une bibliographie générale et un index général terminent cet ouvrage qui se distingue par l’importance du sujet traité, la richesse des matériaux exhumés et la vivacité des analyses.

Vladimir CVETKOVIĆ et Alexis LÉONAS, avec la collab. d’E. BROWN DEWHURST (éd.), *Studies in Maximus the Confessor’s Opuscula Theologica et polemica. Papers collected on the Occasion of the Belgrade Colloquium on Saint Maximus, 3-4 February 2020* (Instrumenta Patristica et Mediaevalia 89 – Subsidia Maximiana 1). – Brepols, Turnhout 2022. 24 × 16 ; relié. 255 p. Prix : 70 €. ISBN 978-2-503-60083-3.

Le volume édité par Vladimir Cvetković et Alexis Leonas porte sur les *Opuscula theologica et polemica* de Maxime le Confesseur (CPG 7697). Il est le premier d’une nouvelle sous-collection à l’intérieur des *Instrumenta patristica et mediaevalia*, intitulée *Subsidia Maximiana* (voir le compte rendu du deuxième volume dans ce numéro, p. 399-400). Il rassemble les actes, augmentés, d’un atelier organisé à Belgrade en 2020, qui visait à lancer un cycle de rencontres consacrées à Maxime le Confesseur, et plus particulièrement à l’étude successive de ses différentes œuvres, plutôt qu’à des approches thématiques, comme cela avait été le cas jusqu’à présent des colloques sur Maxime. Le volume comprend neuf contributions, après l’introduction des éditeurs. Cette dernière trace un panorama des études sur Maxime, par grand domaine, tout en soulignant les lignes confessionnelles qui les ont structurées – et les structurent sans doute encore pour partie – et en proposant quelques pistes pour poursuivre le chemin, entre autres avec ces rencontres consacrées à des œuvres maximiennes. On relèvera en particulier la contribution de Bram Roosen, qui publie non l’édition critique de l’un des *Opuscula* qui font l’objet du colloque, mais celle d’un autre texte lié à la controverse monothélite (CPG 7707.18), disponible uniquement, jusqu’ici, dans l’édition de S. L. Epifanovič de 1917.

Vladimir Cvetković et Alexis Léonas, Introduction.

1. – Christian Boudignon, What are the *Opuscula theologica and polemica*? A Philological Question.
2. – Bram Roosen, Maximian ἀπορίαι against the Monothelites.
3. – Bronwen Neil et Ryan W. Strickler, Letters of Maximus in the *Collectanea* of Anastasius Bibliothecarius. *Opuscula* 10, 12 and 20.
4. – Aleksandar Djakovac, Maximus' Relational Ontology: πρὸς τι and σχέσις.
5. – Kevin M. Clarke, Maximus the Confessor's Anti-Severan Polemics in the *Opuscula*.
6. – Sebastian Mateiescu, Arguing with the Properties of Christ. The Case of "Difference as in Natural Quality" and its Critical Reception by Maximus the Confessor.
7. – Romilo Aleksandar Knežević, Maximus' *Opuscula* and the Concept of the Hypostatic Union. A Critical Interrogation of the Ontology of Absolute Non-Being.
8. – Miklós Vassányi, The Problem of Identity in St Maximus' *Opusculum* 14: A Philosophical Analysis.
9. – Dionisios Skliris, The Ambiguity of the Gnostic Will as Basis for a Theory of Human Individuality in the Thought of Saint Maximus the Confessor.

Bram DEMULDER et Peter VAN DEUN (éd.), *Questioning the World. Greek Patristic and Byzantine Question-and-Answer Literature* (Lectio 11).

– Brepols, Turnhout 2021. 24 × 16 ; relié. 472 p. Prix : 110 €. ISBN 978-2-503-59075-2.

Né d'un workshop organisé à Louvain en 2014 et dont sont issues les deux premières contributions, ce volume rassemble treize études qui croisent le genre des Questions et réponses et le thème de la cosmologie – il faut souvent élargir le premier thème à toute forme de recherche (ζήτησις, ζητήματα) pour rendre vraiment compte de l'ensemble des contributions. La division en quatre parties permet des regroupements significatifs, en particulier autour des œuvres du Pseudo-Justin et de Maxime le Confesseur, avant d'aboutir à deux contributions qui traitent de florilèges. Si l'unité du livre n'est pas toujours évidente, l'intérêt de la plupart des études est certain. On signalera en particulier l'édition de petits textes de Maxime le Confesseur par Bram Roosen (quelques restes d'échanges entre Théodose de Gangres et Maxime [CPG 7707.38, 7697.26a + 7707.20]) et des extraits de Sévérien de Gabala, *Sur l'Hexaemeron*, dans un manuscrit athonite par Reinhart Ceulemans. Bram Demulder et Peter Van Deun, Introduction: Questions and *Kosmoi*.

#### I. *Pseudo-Justin*

1. – Yannis Papadogiannakis, Cosmology and Its 'Problems' in Ps.-Justin's *Quaestiones et responsiones ad orthodoxos*.
2. – Benjamin Gleede, The Ps.-Justinian Corpus of *Erotapokriseis* and Apologetical Treatises. In Search of an Author and a Historical Setting.
3. – Marcelo D. Boeri, Is the Prime Mover the Source of All Movement? Pseudo-Justin on Aristotle's Unmoved Mover.
4. – Sébastien Morlet, Une polémique contre Philon d'Alexandrie dans la question 69 *ad orthodoxos* attribuée à Justin ?

II. *Maximus the Confessor*

5. – Vladimir Cvetković, Re-Interpreting Tradition: Maximus the Confessor on Creation in *Ambigua ad Ioannem*.
6. – Torstein Theodor Tollefsen, St Maximus the Confessor on the Mystery of Christ.
7. – Christian Boudignon, Jamblique et Maxime le Confesseur, cosmologie et théurgie.
8. – Bram Roosen, What Theodosius of Gangra Wanted to Know from Maximus the Confessor.

III. *Cosmologies in Sixth-Century Byzantium*

9. – Pascal Mueller-Jourdan, Les conditions de l'avènement de la lumière dans le *De opificio hominis* de Jean Philopon. Difficultés et solutions.
10. – István Perczel, Pre-Existence and the Creation of the World in Pseudo-Caesarius.

IV. *Questioning Genre in the Middle-Byzantine Period*

11. – Michiel Meeusen, Pagan Garlands and Christian Roses. Plutarch's *Quaestiones coniuiales* in Michael Psellus' *De omnifaria doctrina*.
12. – Reinhart Ceulemans, Cosmological Questions Answered with Severian of Gabala in Ms *Athonensis*, *Lavras* B 43 (Eustratiadis 163).
13. – Peter Van Deun, *Le De oeconomia Dei* de Nil Doxapatrès. Quelques observations sur le genre littéraire de l'œuvre et sur sa transmission manuscrite.

Stéphanos EFTHYMIADÈS, *H βυζαντινή αγιολογία της Κύπρου. Οι άγιοι, οι συγγραφείς και τα κείμενα 4<sup>ος</sup>-13<sup>ος</sup> αιώνας* (Πηγές και μελέτες της κυπριακής ιστορίας 85). – Κέντρο Επιστημονικών Ερευνών, Leukôdia 2020. 28,5 × 19,5 ; relié. xv-361 p. ISBN 978-9963-0-8153-0.

Terre de mission depuis les temps apostoliques, l'île de Chypre est un espace singulier, dont l'Église a bénéficié du statut d'autocéphalie depuis le concile d'Éphèse de 431. Distante du centre constantinopolitain, elle n'en a pas moins suivi les évolutions sur une période longue de huit siècles, jusqu'à ce qu'elle s'en trouve coupée, à l'issue de la troisième croisade.

L'objet de l'ouvrage est d'étudier la production hagiographique de cet espace, sur toute la durée de son histoire byzantine, et même un peu au-delà, non seulement du point de vue des saints proprement chypriotes, *γηγενείς*, et des saints qui ont fait de Chypre leur seconde patrie, mais aussi du point de vue des principaux hagiographes dont la production peut être qualifiée de chypriote. Ainsi, après une réflexion théorique destinée à délimiter le périmètre de l'étude (ch. 1, p. 7-27), l'ouvrage se divise en sept chapitres de très inégale longueur, qui abordent successivement les sujets suivants : hagiographie relative à l'apôtre Barnabé et aux premiers évêques de Chypre (ch. 2, p. 29-64) ; hagiographie des évêques de Chypre du 4<sup>e</sup> siècle (ch. 3, p. 65-165) ; tradition hagiographique relative à Jean l'Aumônier (ch. 4, p. 167-203) ; *Vie d'Artémôn* (ch. 5, p. 205-207) ; deux hagiographes du 7<sup>e</sup> siècle, Théodore de Trimithonte et Anastase le Sinaïte (ch. 6, p. 209-221) ; *Vie de Dimitrianos de Chytri* (ch. 7, p. 223-234) ; hagiographie chypriote du premier siècle de la domination latine (ch. 8, p. 235-256).

La bibliographie, extrêmement étoffée et utile, est suivie de l'édition critique des textes *BHG* 1648b (épitomé de la *Vie de Spyridon*) ; 887x (épitomé de la *Vie de Jean l'Aumônier*) ; 886h (fragment de la *Vie de Jean l'Aumônier*) ; 1386d (récit édifiant). Les autres textes hagiographiques pris en considération sont *BHG* 225, 226, 226e, 2057 (Barnabé) ; 743 (Héraclide de Tamassos) ; 1647, 1647b, 1648, 1648abce (Spyridon) ; 2462 (Triphyllios de Nicosie) ; 1859, 1860, 1860c (Tychôn d'Amathonte) ; 596-599, 600-601, 601abe (Épiphanes de Salamine) ; 886-888e (Jean l'Aumônier) ; 175 (Artémôn) ; 872, 872d (Jean Chrysostome par Théodore de Trimithonte) ; 495 (Dimitrianos de Chytri), le corpus de Néophyte le Reclus.

L'ouvrage contient enfin trois index très complets : index général ; lexique issu des textes édités ; manuscrits.

Leonie EXARCHOS, *Lateiner am Kaiserhof in Konstantinopel. Expertise und Loyalitäten zwischen Byzanz und dem Westen (1143-1204)* (Mittelmeerstudien 22). – Brill Schöningh, Paderborn 2022. 24 × 16 ; relié. xiv-458 p., 1 carte en noir et blanc et 5 ill. en couleurs. Prix : 127,19 €. ISBN 978-3-506-76098-2.

Cet ouvrage consacré aux Latins présents à la cour impériale byzantine durant la seconde moitié du 12<sup>e</sup> siècle s'intéresse à plusieurs types d'acteurs sociaux venus d'Occident pour exercer leur activité dans l'Empire byzantin et placés de cette manière au contact entre les deux espaces. L'auteur insiste sur l'enjeu du niveau d'expertise de ces Latins dans trois domaines principaux : la maîtrise des deux langues, les connaissances en théologie et l'aptitude à servir d'intermédiaires politiques. On sait que les Latins étaient nombreux à être au service de l'empereur Manuel I<sup>er</sup> Comnène, mais leur degré de compétence, leur fiabilité, leurs intérêts propres n'ont jamais fait l'objet d'une étude spécifique. L. Exarchos aborde ce sujet en recourant à des notions relevant de la sociologie historique, en particulier celle de figures de médiation, pour analyser l'insertion professionnelle de ces Latins entre la cour constantino-politaine et leur milieu d'origine. Outre la question de leur valeur sociale en tant qu'étrangers, elle pose le problème de leur auto-représentation et, par conséquent, de leur loyauté envers le pouvoir qu'ils servent. Cette approche originale permet d'observer sous un angle nouveau une catégorie particulière de membres de la cour byzantine, bien connus mais peu étudiés pour eux-mêmes, et sur lesquels les historiens ont encore tendance à entretenir certains préjugés.

Vicky FOSKOLOU et Sophia KALOPISSI-VERTI (éd.), *Intercultural Encounters in Medieval Greece after 1204. The Evidence of Art and Material Culture* (Byzantios. Studies in Byzantine History and Civilization 19). – Brepols, Turnhout 2022. 23,5 × 15,5. 555 p., 35 pl. en couleurs, ill. en couleurs et en noir et blanc. Prix : 95 €. ISBN 978-2-503-59850-5.

L'ouvrage s'ouvre sur le constat d'un dynamisme remarquable, depuis plusieurs décennies, des études sur la Grèce médiévale à l'époque de la domination latine, et

ce tant du point de vue politique ou social qu'économique. Cependant, il en va autrement des arts de la Grèce à cette période, longtemps tenus pour importés, extérieurs, étrangers, et donc négligés car impropres à s'insérer dans un récit sur l'évolution de l'art byzantin à proprement parler. Par ailleurs, les vestiges « francs » ou « croisés », moins bien inventoriés, ont rarement été replacés dans le contexte des sociétés qui les virent naître. Or c'est bien l'étude de l'acceptation et de l'adaptation d'expressions artistiques neuves qui forme le cœur de ce recueil, ou encore, pour le dire autrement, le processus d'acculturation des arts de la Grèce latine, objet de 14 études (chacune pourvue d'un résumé) qu'accompagnent plus de 220 illustrations dont 35 en couleur. Ces articles balaient un vaste espace géographique de la Crète à la Macédoine en passant par Rhodes, la Messénie et l'Achaïe. Y sont abordés les arts et techniques de la céramique, la sculpture, l'architecture, la peinture à fresque, l'icône, jusqu'à la musique et la poésie – soulignons encore l'importance donnée aux ordres mendiants, dominicains et franciscains. L'introduction des éditeurs (p. 7-18) contient de copieuses notes où l'on trouvera une bibliographie de synthèse fort utile aux chercheurs. Un large index (p. 537-555) permet de naviguer aisément dans cet épais volume qu'une carte des lieux dispersés qui y sont étudiés aurait pu facilement compléter.

Voici la table des matières de cet heureux achèvement, issu d'une table ronde tenue au Congrès international des études byzantines de Belgrade en 2016 :  
Vicky Foskolou et Maria Kalopisi-Verti, Introduction.

### I. *Tracing the Latin Identities and the Role of the Mendicants*

1. – Michalis Olympios, Architecture, Use of Space, and Ornament in the Mendicant Churches of Latin Greece: An Overview.
2. – Vicky Foskolou, Reflections of Mendicant Spirituality in the Monumental Painting of Crete in the Late Medieval Period (13th-15th Centuries).
3. – Nickiphoros I. Tsougarakis, Art, Identity, and the Franciscans in Crete.
4. – Ioanna Bitha et Anna-Maria Kasdagli, Saint George 'of the English'. Byzantine and Western Encounters in a Chapel of the Fortifications of Rhodes.
5. – Dimitris Kountouras, Western Music and Poetry at the Kingdom of Thessalonica. Music and Historiography of the Fourth Crusade.

### II. *Social Transformations and Mutual Approaches: the Evidence of Archaeology and Material Culture*

6. – Olga Gratziou, Imported Projects, Local Skills, and the Emergence of a 'Cretan Gothic'.
7. – Anastasia Vassiliou, Glazed Pottery in Late Medieval Morea (13th-15th Centuries). Cross-Cultural Tableware with Multiple Connotations.
8. – Maria Michailidou, Pottery Finds in the Medieval Town of Rhodes (1204-1522). Insights on a Multicultural, Cosmopolitan Society.
9. – Eleni Barmparitsa, Dress Accessories and Sartorial Trends in the Principality of Achaia (1205-1428). Evidence from the Frankish Castles of Chlemoutsi and Glarentza.

### III. *Cultural Interactions and Byzantine Responses. The Evidence of Architecture, Murals, and Icon Painting*

10. – Michalis Kappas, Cultural Interactions between East and West. The Testimony of Three Orthodox Monasteries in Thirteenth-Century Frankish Messenia.
11. – Aspasia Louvi-Kizi, Politics of Equilibrium: Gothic Architectural Features at Mystras (1361-71), Cypriot Models, and the Role of Isabelle de Lusignan.

12. – Nikolaos Mastrochristos et Angeliki Katsioti, *Reconstructing the Artistic Landscape of Rhodes in the Fifteenth Century. The Evidence of Painting from Lindos*.
13. – Konstantia Kefala, *Permeable Boundaries of Artistic Identity. The Origin of a Fifteenth-Century Annunciation*.
14. – Sophia Kalopissi-Verti, *Preaching, the Role of the Apostles, and the Evidence of Iconography in East and West. Byzantine Responses to the 'Challenges' from the Latin Church after 1204*.

Job GETCHA, *La théologie sacramentaire byzantine. Les sacrements chez Nicolas Cabasilas et Syméon de Thessalonique*. Préface de Marie-Hélène CONGOURDEAU (Théologie historique 133). – Beauchesne, Paris 2021. 21,5 × 13,5. 495 p. Prix : 58 €. ISBN 978-2-7010-2335-9.

« Un pied glissé dans la porte » : c'est ainsi que Marie-Hélène Congourdeau qualifie dans sa préface au présent volume (p. 8) la traduction en grec du *De Trinitate* d'Augustin par Maxime Planoudès. Dans le sillage de cette entreprise furent en effet réalisées les traductions grecques de Thomas d'Aquin, traductions appréciées non seulement par un public latinophile, mais aussi par certains éminents représentants de la pensée hésychaste, ainsi Nicolas Cabasilas, par ailleurs proche des traducteurs, les frères Dèmètrios et Prochôros Kydônès, ainsi également que Syméon de Thessalonique, de cinquante ans son cadet.

Fécondées par de nouveaux questionnements surgis de la confrontation – pas toujours polémique – avec la théologie latine de leur temps, les œuvres de Nicolas Cabasilas et de Syméon de Thessalonique sont à la fois ancrées dans la tradition des Pères grecs, lus sous le prisme de la théologie hésychaste, et novatrices. Telle est la thèse que Job Getcha développe dans le présent ouvrage, issu de son mémoire d'habilitation soutenu en 2012 à l'Université de Lorraine. Trois buts y sont clairement exprimés et poursuivis : (1) mettre en évidence les convergences de ces deux auteurs du point de vue de leur théologie sacramentaire ; (2) discerner l'influence de leurs éventuelles lectures thomistes ; (3) appréhender leurs théologies sacramentaires au-delà des clivages suscités par les controverses confessionnelles postérieures, et par là-même amorcer une réflexion sur la théologie contemporaine des sacrements.

Après une longue introduction qui délimite le périmètre de l'étude et en examine les aspects historiographiques (p. 15-60), Job Getcha développe son propos à travers six grands chapitres, qui abordent les questions suivantes : la notion de « mystère » (p. 61-106), le nombre des sacrements (p. 107-138), la notion d'initiation chrétienne (p. 139-196), la théologie eucharistique (p. 197-256), la théologie du sacerdoce (p. 257-302), la question de la grâce (p. 303-345). Des annexes très fournies complètent cet ensemble. Elles contiennent les plans détaillés des œuvres considérées (p. 367-392), la traduction française du *Traité du sacerdoce* (PG 155, 953-976) de Syméon (p. 393-411) et d'extraits de son *Dialogue en Christ* (PG 155, 176C-237B) (p. 413-456), des planches explicatives des ornements liturgiques (p. 457-460), une chronologie (p. 461-466). Une bibliographie étoffée et un index général closent l'ouvrage, qui s'avère indispensable à quiconque s'intéresse à la théologie des sacrements aux époques byzantine et post-byzantine.



Isabel GRIMM-STADELMANN, *Untersuchungen zur Iatromagie in der byzantinischen Zeit: Zur Tradierung gräkoägyptischer und spätantiker iatromagischer Motive* (Byzantinisches Archiv – Series Medica 1). – De Gruyter, Berlin, Boston 2020. 25 × 18. xv-675 p. Prix : 154,95 €. ISBN : 978-3-1106-1292-9.

Cet ouvrage offre une présentation extrêmement détaillée des pratiques magiques employées à des fins de guérison, principalement durant l'Antiquité tardive. L'introduction, tout à fait stimulante, présente le problème central de ce travail – l'introduction de ces pratiques magiques dans les ouvrages de médecine, en particulier celui d'Alexandre de Tralles (6<sup>e</sup> siècle) – et les questions qu'il conduit à poser. D'où viennent ces traditions ? Comment sont-elles christianisées ? Comment sont-elles repensées, à partir d'Alexandre de Tralles, dans le cadre d'une médecine conçue comme rationnelle et empirique ? Quels contextes sociaux ont favorisé leur prise au sérieux par des médecins après des siècles d'exclusion ? Sur ce dernier point, cependant, la thèse défendue dans le corps de l'ouvrage d'une prise en compte plus grande des effets psychologiques sur les patients, dans une perspective plus holistique du soin que celle portée par la tradition hippocratico-galénique, précise le problème davantage qu'elle ne le résout.

Les six cents pages de ce volume, heureusement synthétisées dans le dernier chapitre, traitent et ordonnent la matière de manière descriptive. La première partie porte sur les formes de la magie médicale, leurs origines et leurs évolutions : la deuxième, sur sa réception dans les œuvres médicales ; la troisième étudie successivement son utilisation pour traiter différents maux. Un développement abondant, des notes riches en renvois à la littérature secondaire et un index fourni font de cet ouvrage une référence utile pour quiconque est amené à s'intéresser à ces pratiques en général ou à certaines d'entre elles en particulier.

Isabel GRIMM-STADELMANN, Alexander RIEHLE, Raimondo TOCCI et Martin Marko VUČETIĆ (éd.), *Anekdotična Byzantina. Studien zur byzantinischen Geschichte und Kultur. Festschrift für Albrecht Berger anlässlich seines 65. Geburtstag* (Byzantinisches Archiv 41). – De Gruyter, Berlin, Boston 2023. 24,5 × 17,5 ; relié. xv-853 p. Prix : 179,95 €. ISBN : 978-3-11-106832-9.

Ces mélanges en l'honneur d'Albrecht Berger, de facture soignée, ne contiennent pas moins de cinquante-deux articles, au besoin illustrés en couleurs, auxquels s'ajoutent une brève biographie du dédicataire et une liste chronologique de ses publications. Le nombre des contributeurs donne la mesure de la variété des sujets abordés.

1. – Panagiotis A. Agapitos, The Periodization of Byzantine Literature: From a Historical to a Literary Model.
2. – Alberto Bardi, Michael Psellos on the Sizes of the Sun, the Moon, and the Earth: A Note on *De omnifaria doctrina* 127 (Westerink).
3. – Wolfram Brandes, Die Schlacht bei Sebastopolis (692): Quellen und historische Bedeutung.

4. – Christian Brockmann et José Maksimczuk, The Codex *Reg. gr.* 107: Some Codicological and Textual Remarks on a Multilayered Manuscript of Aristotle's *Organon*.
5. – Beatrice Daskas, An Unedited Account of a Constantinopolitan "Nymphaeum".
6. – Marina Detoraki, Anonymous Paraphrase of the Holy Week Canons in MS *Sin. gr.* 754.
7. – Vera von Falkenhausen, *Basilius Rex* oder *Rex Authari*? Überlegungen zu einem passus in der "Ὁρασις τοῦ Δανιὴλ περὶ τοῦ ἐσχάτου καιροῦ καὶ περὶ τῆς συντελείας τοῦ αἰῶνος".
8. – Sabine Feist, Längs- und Zentralbau in justinianischer Zeit: Die Doppelkirchenanlage der Heiligen Petrus und Paulus und Sergius und Bacchus in Istanbul.
9. – Bernard Flusin, Croire l'incroyable. À propos de la Passion ancienne de saint Georges.
10. – Christian Gastgeber, Xanthopoliana: Das Arbeitsexemplar Codex Oxford BL, Barocci 142 – Der Computist Xanthopulos.
11. – Knut Görich, Eine geplante Zwei-Kaiser-Begegnung während des Dritten Kreuzzugs? Friedrich I. Barbarossa und Isaak II. Angelos.
12. – Alfred Grimm, Antonio Calergi als Stifter: Auftraggeber und Provenienz des Georgios Laskaris zugeschriebenen postbyzantinischen Sockelkreuzes im Bayerischen Nationalmuseum.
13. – Michael Grünbart, Die Macht der Gaben und der Nachklang von Byzanz: Ideologischer und materieller Austausch zwischen ökumenischem Patriarchat und russischem Zarentum.
14. – Lilli Hölzlhammer et Ingela Nilsson, From Metaphrasis to Fanfiction: The Diachronic Translatability of Characters.
15. – Sergey A. Ivanov, Black Africans in Middle Byzantium?
16. – Christos Kafasis, The Golden City: Athens as a Symbol in Late Byzantine Literature.
17. – Olga Karagiorgou, Sigillographische Spuren der Hexapolis von Hellepontos.
18. – Johannes Koder, Turkoï in Verbindung mit anderen Ethnonymen in griechischen Quellen vor dem 11. Jh.
19. – Sebastian Kolditz, Patriarchen von Konstantinopel in Italien: Gregor III., Isidor (von Kiev) und einige Briefe.
20. – Andrzej Kompa et Adrian Szopa, Could the Author(s) of *Parastaseis syntomoi chronikai* Have Known Theodore Anagnostes?
21. – Sofia Kotzabassi, The Narrative Techniques of Doukas' *History*: Anachrony and Synchronicity.
22. – Ergün Laflı et Maurizio Buora, Two Marble Plates from a Tetrarchic Honorary Arch in Izmir.
23. – Ergün Laflı et Werner Seibt, A Group of Early Byzantine Lead Seals from Pisidia (South-Western Turkey).
24. – Erich Lamberz, Die *Narratio* des Johannes Synkellos zu den Anfängen des Ikonoklasmus in den griechischen und lateinischen Fassungen der Akten des Nicaenum II.
25. – Stavros Lazaris, Some Thoughts on the Development of Medieval Hippiatric Science in the Mediterranean Region.
26. – Marina Loukaki, Une rue centrale de Constantinople, piège funeste pour les marchands voyageurs et leurs animaux : les doléances d'un Constantinopolitain à Jean II Comnène.

27. – Paul Magdalino, The Theatre of Byzantion-Constantinople.
28. – Przemysław Marciniak, Animals of Constantinople: Some Initial Remarks.
29. – Vasileios Marinis, A Kanon on the Holy Martyr Euphemia.
30. – Ulrich Moennig, August Heisenberg als (Gründungs-) Vorsitzender der Deutsch-Griechischen Gesellschaft.
31. – Dimitrios Moschos, Byzantium as a Post-apocalyptic Utopia: Reexamining the Council in Trullo (691/692).
32. – Christoph K. Neumann, Toklu Dede: A Byzantine Building in Ottoman Istanbul.
33. – Grigorios Papagiannis, Επεμβάσεις «μικροχειρουργικής» στο κείμενο της *Αλεξιάδας* (Reinsch – Kambylis).
34. – Günter Prinzing, Die Briefe des Studenten Georg Ostrogorsky aus Paris an seinen Mentor Edgar Salin, verfasst im Wintersemester November 1924-März 1925.
35. – Chryssa Ranoutsaki, Wächter im Garten Gottes: Bildnisse des Euphrosynos in kretischen Freskenkirchen.
36. – Andreas Rhoby, Hilferuf aus dem Gefängnis: Zwei Kanones an die Muttergottes aus der Feder des Andreas Arnes (Ende 15. Jh.).
37. – Alexander Riehle, Zur Entstehungsgeschichte und den Schreibern des Codex *Ambr. C 71 sup.* (Nikephoros Chumnos).
38. – Antonio Rigo, The Triclinium of Alexios Komnenos (Alexiakos) in the Palace of the Blachernai, the Synod of 1351 and the Fresco of the Ecumenical Councils.
39. – Max Ritter et Claudia Sode, Echte und falsche Demensiegel, mit einem Parergon zum Numeron der Ambianenses.
40. – Horst Schneider, Mischwesen im Physiologus: Der Ameisenlöwe.
41. – Peter Schreiner, Das erste Zeugnis der Kette am Eingang des Goldenen Horns.
42. – Teresa Shawcross, The Archive of Speaking Statues: Language, Record-Keeping and Memory in the Middle Byzantine Empire.
43. – Juan Signes Codoñer, Die zwei Ehen des Konstantinos Lekapenos und die Lücke in der *Chronik des Logotheten* für die Jahre 935-941.
44. – Christos Stavrakos et Stavroula Manolakou, Group Donations and Collective Patronage in Byzantine Mani: An Image of the Society in a Remote Mediaeval Province Based on Published Epigraphic Material from Churches.
45. – Raimondo Tocci, Lesen und Schreiben im Freirand: Die Patriarchen(angaben) im Kodex *Vindobonensis historicus graecus 99*.
46. – Alain Touwaide, *Materia Medica* from the East in Byzantium: The Case of *κάψικον* from Lexicology to Landscape and Environment Studies.
47. – Maria Tziatzi, Παρατηρήσεις σε ποιήματα του Γεωργίου Πισίδη.
48. – Danilo Valentino, Curar cucinando piante: i decotti vegetali dell' *Anthologium iatrosophicum* del Cod. *Panorm. XIII C 3*.
49. – Ilias Valiakos, Logadios aus Memphis, ein Arzt und Sophist.
50. – Robert Volk, Ivan Franko (1856-1916) und der Barlaam-Roman.
51. – Staffan Wahlgren, Die Geschichte geht weiter: Die Zusätze zu Symeon Logothetes/Theophanes continuatus und ihre sprachliche Form.
52. – Alexandra-Kyriaki Wassiliou-Seibt, Basileios Parakoimomenos: Ein dem Philaretos Brachamios nachgeordneter Kommandant und seine Siegel (ca. 1078-1085/1086).

Publikationen von Albrecht Berger

Bernard HEYBERGER, *Middle Eastern and European Christianity, 16th-20th Century. Connected Histories*, trad. M. ROBITAILLE-IBBETT, éd. Aurélien GIRARD, Cesare SANTUS, Vassa KONTOUMA et Karène SANCHEZ SUMMERER (Edinburgh Studies in Middle Eastern Christianity). – Edinburgh University Press, Edinburgh 2023. 24 × 16 ; relié. 351 p., ill. et cartes en noir et blanc et en couleurs. Prix : 95 £. ISBN 978-1-3995-0353-2.

Les dix articles que compte ce recueil sont dus à un seul auteur, Bernard Heyberger, et reflètent différents aspects de l'apport de ses recherches sur les chrétiens d'Orient à l'époque moderne. L'ouvrage s'ouvre par une longue introduction qui, après avoir replacé l'œuvre de Bernard Heyberger dans l'historiographie qui s'est développée surtout durant les trente dernières années, montre à quel point ses travaux sont significatifs. Il a contribué au fait que ce sujet d'étude devienne enfin pleinement légitime, tant du point de vue de l'histoire sociale du religieux dans l'Empire ottoman que de l'histoire du catholicisme des 16<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles. La thèse de Bernard Heyberger, intitulée *Les chrétiens du Proche-Orient au temps de la Réforme catholique* et publiée en 1993, a marqué un tournant : son apport, comme aussi celui des articles rassemblés dans le présent volume, tient à une approche sociale des pratiques religieuses dans un contexte multiculturel, mais aussi à une réflexion pionnière sur les phénomènes de confessionnalisation des chrétiens d'Orient, alors même que la coexistence entre chrétiens et musulmans avait pendant longtemps favorisé le maintien d'une culture et d'usages communs. Le lecteur trouvera à la fin du volume la bibliographie complète de l'auteur, soit un peu plus de 200 publications. Édité avec l'aide d'anciens étudiants et de proches collègues, ce livre présente la table des matières suivante : Aurélien Girard, Cesare Santus et Karène Sanchez-Summerer, Introduction: A New History of Middle Eastern Christians

#### I. *Mobility, Networks and Protection*

1. – Eastern Christians in Seventeenth- and Eighteenth-century Catholic Europe.
2. – The Wasted Career of an Eastern Clergyman in Italy: Timothy Karnuk (Timoteo Agnellini), Syriac Catholic Archbishop of Mardin.
3. – Security and Insecurity: Syrian Christians in the Mediterranean (Seventeenth and Eighteenth Centuries).
4. – A Border-crossing Ottoman Christian at the Beginning of the Eighteenth Century: Ḥannā Diyāb of Aleppo and his Account of his Travel to Paris.
5. – The Migration of Middle Eastern Christians and European Protection: A Long History.

#### II. *Building Confessional identities: Entangled Histories*

6. – The Westernisation and Confessionalisation of Christians in the Middle East: An 'Entangled History' (*Histoire Croisée*).
  7. – Polemic Dialogues between Christians and Muslims in the Seventeenth Century.
  8. – From Religious to Secular Imagery? The Rise of the Image among Christians in Syria and Lebanon in the Seventeenth to Nineteenth Centuries.
  9. – Individualism and Political Modernity: Devout Catholic Women in Aleppo and Mount Lebanon between the Seventeenth and Nineteenth Centuries.
  10. – Saint Charbel Makhlof, or the Consecration of Maronite Identity.
- John-Paul Ghobrial, Epilogue: The Maestro and his Music.  
Complete Bibliography of Bernard Heyberger (December 2021).

Athanasios KAMBYLIS, *Graeca – Byzantina – Neograeca. Schriften zur griechischen Sprache und Literatur*, éd. Foteini KOLOVOU et Günter PRINZING (Supplementa byzantina 11). – De Gruyter, Berlin, Boston 2020. 16 × 23,5 ; relié. XIII-809 p. Prix : 179,95 €. ISBN 978-3-11-063328-3.

À l'occasion, entre autres, des 90 ans d'Athanasios Kambylis, les éditeurs, en collaboration avec la maison d'édition De Gruyter, ont souhaité lui rendre hommage par ce recueil de 37 études précédemment publiées entre 1963 et 2006 et dont la sélection a été approuvée par Kambylis lui-même. Le contenu est distribué en fonction des 3 « temps » indiqués par le titre du recueil, mais la période byzantine occupe très clairement une place prééminente. Le volume s'ouvre par la préface des éditeurs et la table des matières, et se termine par la liste des revues et ouvrages où les articles avaient été publiés à l'origine et par l'index des noms de personnes (la pagination originale est indiquée en marge).

#### *Graeca*

1. – Zur „Dichterweihe“ des Archilochos.
2. – Anredeformen bei Pindar.
3. – Bemerkungen zu Pind. Fr. 215 (a), 4 (Snell).

#### *Byzantina*

4. – Abriß der byzantinischen Literatur.
5. – Das griechische Epigramm in byzantinischer Zeit.
6. – Zu den Urkunden des Athosklosters Kutlumusiu.
7. – Zur Sprache einer mittelgriechischen Urkunde aus Sizilien.
8. – *Miscellanea Critica Byzantina*.
9. – Epiphylides. Neunzig kritische Bemerkungen zu byzantinischen Prosatexten (Mit einigen ‚Zugaben‘).
10. – Lexikographie und Textkritik.
11. – Textkritik und Metrik. Überlegungen zu ihrem Verhältnis zueinander.
12. – Gregor von Nazianz und Kallimachos.
13. – Bemerkungen zum Text des Romanos.
14. – Textkritische Beiträge zum *Στρατηγικόν* des Maurikios.
15. – Theognostea.
16. – Ein versteckter Hexameter in Ioannes Georgides, *Sentent.* 542.
17. – Zu Leos Schrift *Σύνοψις εἰς τὴν φύσιν τῶν ἀνθρώπων*.
18. – Eine Handschrift des Mystikers Symeon.
19. – Zum Gedicht auf den Tod des Kaisers Konstantin VII. Porphyrogenetos im Scylitzes Matritensis.
20. – Michael Psellos' Schrift über Euripides und Pisides. Probleme der Textkonstitution.
21. – Michael Psellos' Schrift *Τίς ἐστὶ χίλιε κρεῖττον ὁ Εὐριπίδης ἢ ὁ Πισίδης*. Textkritische Bemerkungen.
22. – ΕΠΙΡΡΑΓΟΛΟΓΗΜΑΤΑ. Textkritisches zum Geschichtswerk des Nikephoros Bryennios.
23. – Textkritisches zum 15. Buch der Alexias der Anna Komnene.
24. – Zum ‚Programm‘ der byzantinischen Historikerin Anna Komnene.
25. – Ἄννα Κομνηνή, Ἀλεξιάς. Προβλήματα ἀποκαταστάσεως τοῦ κειμένου.
26. – Zu Anna Komnenes *Alexias* Buch XV 11, 5(82)-24(60) Reinsch-Kambylis.
27. – *Retractationes Prodroneae*.

28. – Die Wehklagen eines alternden und kränkelnden Dichters. Zu den Adelphaton-Gedichten des sog. Manganeios Prodromos.
29. – Textkritische Beobachtungen zu den Briefen des Johannes Tzetzes.
30. – Textkritische Beiträge zu Georgios und Demetrios Tornikes.
31. – Parasemeiomata. Zum Text der Grottaferrata-Version des Digenes Akrites.
32. – Paraleipomena. Zu Digenes Akrites G VII 171-178.
33. – Beiläufiges zur byzantinischen *Ilias* des Cod. *Paris. Suppl. Gr.* 926.
34. – Textkritische Bemerkungen zum Gedicht *Auf die Enthaltbarkeit* des Theodoros Meliteniotes.
- Neograeca*
35. – Der neugriechische Roman I (1830–1930).
36. – Goethe und Griechenland.
37. – Νεοελληνικές σπουδές στην Εὐρώπη. Σκέψεις και προοπτικές.  
Verzeichnis der Schriften von Athanasios Kambylis.

Konstantin M. KLEIN et Johannes WIENAND (éd.), *City of Caesar, City of God: Constantinople and Jerusalem in Late Antiquity* (Millennium-Studien 97). – De Gruyter, Berlin, Boston 2022. 24,5 × 17,5. xxi-349 p., 23 cartes et ill. en noir et blanc et en couleurs. Prix : 109,95 €. ISBN 978-3-11-071720-4. Disponible en accès ouvert : <https://doi.org/10.1515/9783110718447>.

L'objectif de cet ouvrage est de mieux comprendre comment Constantinople et Jérusalem furent progressivement pensées, de l'avènement de Constantin à la conquête du Proche-Orient par le califat, comme deux centres et symboles d'une impérialité à la fois romaine et chrétienne. Dans les deux cas, ce double statut n'était pas évident au départ et fut progressivement construit : tandis que la centralité religieuse de Constantinople fut acquise principalement grâce à son statut de capitale politique, à la construction d'églises et à l'appropriation de reliques, le caractère impérial de Jérusalem fut établi grâce à une action à distance des empereurs, dont le seul à entrer dans la cité fut Héraclius en 630, et sa centralité dans la politique ecclésiastique dut être conquise par ses évêques contre Antioche et Alexandrie. L'acquisition de ce statut impérial par ces deux cités est ainsi envisagée de manière comparative ; cependant, plusieurs contributions mettent également en évidence le rôle que jouèrent les relations entre les deux cités. Cette évolution fut liée à celle des discours sur le rapport du pouvoir impérial avec l'Église et Dieu.

Pour avoir un aperçu du contenu de chaque article, que les titres ne suggèrent pas toujours clairement, on se reportera aux résumés présentés dans l'introduction (p. 3-8).

1. – Konstantin Klein et Johannes Wienand, Constantinople & Jerusalem in Late Antiquity: Problems – Paradigms – Perspectives.
- I. *The Centers of a New World Order*
2. – Kai Trampedach, The Making of the Holy Land in Late Antiquity.
3. – Rene Pfeilschifter, Always in Second Place: Constantinople as an Imperial and Religious Center in Late Antiquity.
- II. *Urban Topographies Connected*
4. – Neslihan Asutay-Effenberger et Shlomit Weksler-Bdolah, Delineating the Sacred and the Profane: The Late-Antique Walls of Jerusalem and Constantinople.

5. – Marlena Whiting, *From the City of Caesar to the City of God: Routes, Networks, and Connectivity Between Constantinople and Jerusalem*.
6. – Konstantin M. Klein, *Neighbors of Christ: Saints and their Martyria in Constantinople and Jerusalem*.
7. – Kai Trampedach, *A New Temple of Solomon in Jerusalem? The Construction of the Nea Church (531-543) by Emperor Justinian*.
- III. *The Power of Religion and Empire*
8. – Johannes Wienand, *Eusebius in Jerusalem and Constantinople: Two Cities, Two Speeches*.
9. – Nadine Viermann, *Surpassing Solomon: Church-building and Political Discourse in Late Antique Constantinople*.
10. – Jan-Markus Kötter, *Palestine at the Periphery of Ecclesiastical Politics? The Bishops of Jerusalem after the Council of Chalcedon*.
- IV. *Jerusalem, Constantinople and the End of Antiquity*
11. – Paul Magdalino, *The Church of St John the Apostle and the End of Antiquity in the New Jerusalem*.
12. – James Howard-Johnston, *Jerusalem in 630*.
13. – Lutz Greisiger, *From 'King Heraclius, Faithful in Christ' to 'Allenby of Armageddon': Christian Reconquistadores Enter the Holy City*.

Karin KRAUSE, *Divine Inspiration in Byzantium. Notions of Authenticity in Art and Theology*. – Cambridge University Press, Cambridge 2022. 26 × 18 ; relié. xviii-443 p. 17 pl. en couleurs, nombr. ill. en noir et blanc. Prix : 105 €. ISBN 978-1-108-83099-7.

Le présent ouvrage a l'ambition d'explorer la question de l'autorité et de ses représentations à travers le millénaire byzantin, en s'attachant principalement à l'une de ses dimensions, à savoir son caractère inspiré. Le corpus convoqué à cette fin se veut très large, à la fois textuel et iconographique, mais c'est surtout du point de vue de l'histoire de l'art que le sujet est appréhendé.

Après avoir tenté d'identifier le changement de modèle qui se produit, dans les premiers siècles de l'Empire, entre les conceptions antiques de l'inspiration et la conception chrétienne (ch. 1) – cette dernière entendue par Karin Krause comme intimement liée à la notion de « religion véritable » et de « tradition non corrompue » (p. 83-84) –, l'étude poursuit son cheminement dans le temps à travers trois chapitres (ch. 2-4), en considérant l'amplification de ces thématiques dans la période postérieure aux querelles iconoclastes. La place du livre comme autorité y est abordée – l'autrice s'arrête ainsi sur l'ostension des évangélistes durant la liturgie (p. 88-92) –, pour passer ensuite à une analyse des représentations de l'inspiration chez les évangélistes, mais aussi chez l'apôtre Paul ou le prophète David. L'étude aborde par la suite la question de la représentation de l'inspiration chez les Pères de l'Église, en se focalisant notamment sur la figure de Jean Chrysostome, dans une cinquantaine de pages parmi les plus intéressantes du volume (p. 149-193). « Divine inspiration beyond the Fathers » est étrangement le titre du chapitre qui traite des Pères plus tardifs (ch. 4), Jean Climaque ou Jean Damascène, mais aussi d'une figure impériale – celle d'Alexis I<sup>er</sup> Comnène –, représentée comme inspirée dans le manuscrit le plus ancien de la *Panoplie dogmatique* d'Euthyme Zigabène, le Città

del Vaticano, BAV, Vat. gr. 666 (12<sup>e</sup> s. ; Diktyon 67297). On notera que, dans aucun de ces trois chapitres, les représentations des conciles ne font l'objet d'une analyse suivie, et ce même si les préoccupations de l'autrice rejoignent souvent celles de Christopher Walter et de son étude incontournable, *L'iconographie des conciles dans la tradition byzantine* ([AOC 13], Paris 1970).

Les derniers chapitres du volume (ch. 5-7) s'éloignent un peu de la question de l'autorité des textes et des auteurs inspirés, pour passer à celle des images elles-mêmes, appréhendées en particulier comme *ἔμψυχοι γραφαί* et comme *ἄχειροποίηται*. Enfin, ce sont le *mandylion* et ses diverses reproductions, considérées comme vecteurs de propagation de l'autorité, qui polarisent l'attention.

L'ouvrage est très abondamment illustré, non seulement d'un dossier de planches couleurs, mais aussi de nombreuses photographies en noir et blanc insérées judicieusement dans le texte pour faciliter le suivi de l'argumentation. Il s'achève par une bibliographie nourrie et deux index : biblique et général.

Anna LAMPADARIDI, Vincent DÉROCHE et Christian HØGEL (éd.), *L'Histoire comme elle se présentait dans l'hagiographie byzantine et médiévale. Byzantine and Medieval History as represented in Hagiography* (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Byzantina Upsaliensia 21) – Uppsala Universitet, Uppsala 2022. 24 × 16,5. XII-246 p. ISBN 978-91-513-1375-7. Disponible en accès ouvert : <http://uu.diva-portal.org/smash/record.jsf?pid=diva2%3A1620926>.

Comptant depuis le 17<sup>e</sup> siècle parmi les sources des historiens, la riche littérature hagiographique ne doit plus être abordée comme une écriture de l'histoire – affirmer judicieusement l'introduction de cet ouvrage collectif (p. 1) –, mais comme la réécriture en constante métamorphose de mémoires collectives, voire d'idéologies politiques. Pour l'aborder utilement, c'est donc le rapport de l'hagiographe au passé qu'il reconstruit qu'il s'agit d'interroger en premier lieu.

Posée lors d'un colloque organisé à Paris, les 8-9 décembre 2017, dans le cadre du projet de recherche « Text and narrative in Byzantium » (Riksbankens Jubileumsfond ; UMR 8167 Orient de Méditerranée), la question a suscité neuf études de cas, ici réunies. Chacune d'elles constitue un carottage dans un matériau hagiographique densément stratifié, permettant d'appréhender la démarche des auteurs – anonymes ou non – qui ont contribué à sa formation. Outre une introduction exposant avec finesse cette difficile problématique, l'ouvrage inclut un index général et un index des manuscrits grecs.

Anna Lampadaridi, Introduction : Hagiographie et (ré)écriture de l'Histoire.

*Reconstituer une identité locale*

1. – Dimitris Kyrtatas, Hagiography and Church Politics: Gregory of Nyssa on Gregory Thaumaturgus.
2. – Steffen Hope, Byzantine History in the Legend of Saint Olaf of Norway, c. 1150-c. 1230.

*Réécrire une controverse religieuse*

3. – Marie-France Auzépy, Hagiographie et histoire : le cas du premier iconoclasme.



4. – Anna Lampadaridi, *La Vie de Pancrace de Taormine (BHG 1410) et l’histoire des images à Byzance.*

*Réinventer une figure du passé*

5. – Charis Messis, « Maximien » chez les Martyrs : Lectures du passé romain dans l’hagiographie byzantine.

6. – Daria Resh, *Subjectivity and Truth in Hagiographical Discourse: The Case of St. Barbara’s Dossier.*

*Relire le Synaxaire de Constantinople*

7. – Stratis Papaioannou, *The Philosopher’s Tongue: Synaxaria between History and Literature. With an Excursus on the Recension M of the Synaxarion of Constantinople and an Edition of BHG 2371n\*.*

8. – Sophie Métivier, *Le Synaxaire de Constantinople, une autre manière de raconter et faire l’histoire.*

9. – Paolo Odorico, *L’histoire dans les synaxaires : de sa construction à la transmission d’un savoir.*

Marie-Christine MARCELLESI et Anne-Valérie PONT (éd.), *Religions et fiscalité dans le monde méditerranéen de l’Antiquité à nos jours* (Religions dans l’histoire). – Sorbonne Université Presses, Paris 2022. 24 × 16. 470 p., ill. et cartes en couleurs et en noir et blanc. Prix : 28 €. ISBN : 979-10231-0728-9.

Bien qu’il ne traite que minoritairement du monde byzantin, l’ouvrage, entièrement rédigé en français, n’en aborde pas moins une problématique qui touche au plus près celui-ci, les rapports entre religions et fiscalité. Fruit de deux rencontres scientifiques ayant eu lieu en 2016 et 2017, il en présente des analyses diverses à travers treize synthèses portant sur plusieurs aires culturelles de la Méditerranée, de l’Antiquité au Moyen Âge, et même aux époques moderne et contemporaine dans le cas de la Grèce. Comme le précisent Marie-Christine Marcellesi et Anne-Valérie Pont, les directrices de la publication, spécialistes l’une et l’autre du monde grec antique, hellénistique ou romain, chaque contribution aborde, dans la mesure du possible, un ensemble commun de questions qui sont explicitées dans l’introduction, et ce de manière à établir un « inventaire des différences ». Dans des mondes anciens, polythéistes ou monothéistes, caractérisés par des situations très diverses (des États sacerdotaux de l’Orient ancien à la coexistence des hiérarchies ecclésiastiques et étatiques dans le monde romain), les richesses du ou des dieux ont-elles été soumises à l’imposition ? Quelles ont été les justifications des exemptions fiscales dont les institutions culturelles ont pu bénéficier ? Quel était le statut fiscal des minorités religieuses ? Les institutions culturelles sont encore étudiées comme agents de leur propre système de prélèvement, qui donne lieu à des taxes et des redistributions. Concernant le monde proprement byzantin, à l’étude de Gilles Bransbourg (« Églises et fiscalité durant l’Antiquité tardive. Servir Dieu et les hommes ? »), qui examine la soumission des biens de l’Église à la fiscalité dans l’Antiquité tardive, répond celle de Raúl Estangüi Gómez (« Le statut fiscal des biens ecclésiastiques à Byzance : l’exemple des biens monastiques [XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles] ») sur la fiscalité des biens dans les derniers siècles du Moyen Âge, et plus précisément

des biens monastiques. À rebours de l'opinion dominante, il en ressort la fragilité et la mobilité de la richesse ecclésiastique et, à partir du 11<sup>e</sup> siècle, sa dépendance croissante envers l'État et ses revenus fiscaux.

Aux articles succèdent et correspondent onze corpus documentaires succincts, pour l'essentiel des documents de la pratique et des règlements, qui constituent de possibles documents de travail académique. Les directrices de la publication s'attachent, en effet, à souligner l'importance de la question des rapports entre religions et fiscalité dans les programmes scolaires et dans l'imaginaire français, en ouvrant le volume par une caricature du 18<sup>e</sup> siècle, abondamment reprise, qui fait de l'Église, comme de la noblesse française, un acteur de l'oppression du tiers état par le biais de la taille, des impôts et des corvées. La réflexion ici conduite, loin de se limiter au fonctionnement des institutions culturelles comme agents économiques, s'inscrit dans la continuité des travaux concernant le monde contemporain sur le financement indirect par l'État de ces mêmes institutions, sur les rapports entre religions, fiscalité et État, entre sacré et politique. Au vu de la richesse des contributions, une conclusion aux ambitions comparatistes aurait été précieuse.

Marie-Christine Marcellesi, Anne-Valérie Pont, Introduction

#### I. *Analyses et synthèses*

1. – Laetitia Graslin-Thomé, Laurianne Martinez-Sève et Jérôme Maucourant, Réflexions sur l'État et le sacré à partir d'une étude de la fiscalité des temples mésopotamiens (I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.).
2. – Jérôme Maucourant, Économie sacrée et État prédateur.
3. – Laetitia Graslin-Thomé, La fiscalité dans les temples mésopotamiens (seconde moitié du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.).
4. – Marie-Pierre Chaufray, Temples et fiscalité en Égypte, de l'époque saïte à l'époque romaine.
5. – Christophe Chandezon et Vincent Cuche, Dieux, prêtres et sanctuaires face à la fiscalité des cités grecques (époques classique et hellénistique).
6. – Marie-Christine Marcellesi, Sanctuaires et fiscalité dans le royaume séleucide.
7. – Sylvia Estienne, Religion et fiscalité à Rome et en Italie. Temples, taxes et revenus (de l'époque républicaine au Principat).
8. – Julien Aliquot et Anne-Valérie Pont, Les sanctuaires et la fiscalité dans l'Orient romain : regards croisés sur l'Asie Mineure et la Syrie.
9. – Michaël Girardin, Religion et fiscalité en Judée hellénistique et romaine.
10. – Gilles Bransbourg, Églises et fiscalité durant l'Antiquité tardive. Servir Dieu et les hommes ?
11. – Petra M. Sijpesteijn, Religion et fiscalité dans l'Égypte médiévale (600-900 ap. J.-C.).
12. – Raúl Estangüi Gómez, Le statut fiscal des biens ecclésiastiques à Byzance : l'exemple des biens monastiques (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles).
13. – Isabelle Dépret, Église orthodoxe et fiscalité, de l'Empire ottoman à la Grèce contemporaine : reflets de rapports évolutifs entre une institution religieuse et l'État ?

#### II. *Choix de documents*

14. – Laetitia Graslin-Thomé, Mésopotamie du I<sup>er</sup> millénaire av. J.-C.
15. – Marie-Pierre Chaufray, Égypte de l'époque saïte à l'époque romaine.
16. – Christophe Chandezon et Vincent Cuche, Cités grecques.

17. – Marie-Christine Marcellesi, Royaume séleucide.
18. – Sylvia Estienne, Rome et Italie, de l'époque républicaine au Principat.
19. – Julien Aliquot et Anne-Valérie Pont, Orient romain (Asie Mineure et Syrie).
20. – Michaël Girardin, Judée hellénistique et romaine.
21. – Gilles Bransbourg, Antiquité tardive.
22. – Petra M. Sijpesteijn, Égypte médiévale.
23. – Raúl Estangüi Gómez, Byzance.
24. – Isabelle Dépret, Grèce ottomane et contemporaine.

Joey McCOLLUM et Brent NIEDERGALL, *Acts of John* (Brepols Library of Christian Sources. Patristic and Medieval Texts with English Translation 7). – Brepols, Turnhout 2022. 23 × 15,5. 110 p. Prix : 45 €. ISBN 978-2-503-60016-1.

Ce volume donne une traduction anglaise, à plusieurs mains, de ce texte apocryphe très lacunaire des 2<sup>e</sup>-3<sup>e</sup> siècle, d'origine probablement gnostique. Précédée d'une introduction et suivie d'une bibliographie et d'*indices*, la présente traduction est faite sur l'édition critique d'Éric Junod et de Jean-Daniel Kaestli (*Acta Ioannis* [Corpus christianorum, series Apocryphorum 1-2], Brepols, Turnhout 1983). Signalons qu'É. Junod et J.-D. Kaestli ont également publié une traduction française de ce texte dans le volume *Écrits apocryphes chrétiens*, I (Bibliothèque de la Pléiade), Paris 1997, p. 987-1037.

Rosa Maria PICCIONE (éd.), *Greeks, Books and Libraries in Renaissance Venice* (Transmissions. Studies on Conditions, Processes and Dynamics of Textual Transmission 1). – De Gruyter, Berlin, Boston 2021. 24,5 × 17,5 ; relié. x-401 p. Prix : 104,95 €. ISBN 978-3-11-057520-0.

Le volume rassemble une série de contributions consacrées aux livres et aux bibliothèques grecques dans la Venise de la Renaissance ; une partie d'entre elles provient d'un workshop organisé à Turin en 2017. Après une contribution introductive, la première section concerne les Grecs comme possesseurs de livres, commanditaires et acteurs du processus de production, autour de plusieurs figures d'importance ; la deuxième section se tourne vers les collectionneurs occidentaux et leurs bibliothèques, tandis que la troisième et dernière porte sur l'apport des sources archivistiques pour l'histoire des livres et des bibliothèques à cette période. L'ouvrage comporte un index des manuscrits et sources archivistiques, et un autre des noms propres.

1. – Rosa Maria Piccione, Greek Books in Renaissance Venice: Methodological Approaches and Research Perspectives.
  - I. *Greeks and Greek Books in Renaissance Venice*
2. – Caterina Carpinato, Venice in the Time of Gavriil Seviros (before 1540-1616): People, Books, Languages and Images. Dialogue with Greeks (and with Greek).

3. – Erika Elia et Rosa Maria Piccione, *A Rediscovered Library*. Gabriel Severos and His Books.
  4. – Riccardo Montalto, Anonymous Collaborators of Nikolaos Choniates' atelier in Manuscripts from Achilles Statius' Library.
  5. – Irene Papadaki, Manolis Glyzounis, Greek Publisher and Copyist in Venice in the Second Half of the Sixteenth Century.
  6. – Federica Ciccolella, Maximos Margounios and Anacreontic Poetry: An Introductory Study.
- II. *Western Intellectuals, Books, and Book Collections*
7. – Teresa Martínez Manzano, Towards the Reconstruction of a Little-Known Renaissance Library: The Greek Incunabula and Printed Editions of Diego Hurtado de Mendoza.
  8. – Rosa Maria Piccione, The Greek Library of Guillaume Pellicier: The Role of the Scribe Ioannes Katelos.
  9. – Ciro Giacomelli, Greek Manuscripts in Padua: Some New Evidence.
  10. – Erika Elia, A Book Journey. About an Henri II Estienne's Greek Manuscript in Turin.
- III. *Libraries in Archives*
11. – Ottavia Mazzon, Knocking on Heaven's Door. The Loan Registers of the Libreria di San Marco.
  12. – Orsola Braides et Elisabetta Sciarra, Reconstructing a Library: Case Studies from the Archivio dei possessori of the Marciana National Library in Venice.
  13. – Christos Zampakolas, Archival Research on Private Libraries in Renaissance Venice: Considerations, Elements, Perspectives.

Ivana POPOVIĆ, Miloje VASIĆ, Jean GUYON et Dominic MOREAU (éd.), *La basilique Saint-Irénée de Sirmium et sa nécropole* (Rome and After in Central and Eastern Europe 1). – Brepols, Turnhout 2022. 28 × 21,5. 238 p., 91 fig. noir et blanc, 101 fig. couleurs. Prix : 85 €. ISBN 978-2-503-59550-4.

La publication de ce livre rend hommage à Vladislav Popović (Institut archéologique de Belgrade) et à Noël Duval (Université de Paris IV-Sorbonne) qui avaient initié dès 1972 un projet archéologique international franco-yougoslave sur la ville de Sirmium durant l'Antiquité tardive. Les fouilles menées en 1976 par Miloje Vasić et Jean Guyon ont mis au jour une inscription funéraire mentionnant « notre seigneur Irénée », premier évêque de Sirmium martyrisé au début du 4<sup>e</sup> siècle et connu par les sources textuelles. Cette découverte a permis d'identifier la dédicace de l'édifice dont l'excavation s'est poursuivie en 1977. La nécropole orientale de la ville, attenante à la basilique Saint-Irénée, a elle aussi fait l'objet de recherches archéologiques, dirigées par Ivana Popović, Miroslav B. Vujović et Bilijana Lučić en 2002 et 2016. Cet ouvrage présente les principaux résultats des fouilles des vestiges de cet ensemble remarquable. Il apporte sans conteste une connaissance renouvelée et plus précise de l'histoire de Sirmium, cité où le christianisme se développa de manière précoce, avant même l'accession au pouvoir de l'empereur Constantin. Pour un compte rendu de l'ouvrage plus détaillé, le lecteur se référera à celui publié dans volume 93 (2024) de l'*Antiquité classique*.

Claudia RAPP *et alii*, *Mobility and Migration in Byzantium: A Sourcebook* (Moving Byzantium 1). – Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, Wien 2023. 23,5 × 16 ; relié. 500 p. Prix : 65 €. ISBN : 978-3-8471-1341-6.

Dans le cadre d'un vaste programme de recherche dédié à la mobilité dans le monde byzantin, Claudia Rapp et neuf de ses collaborateurs (Matthew Kinloch, Dirk Krausmüller, Ekaterini Mitsiou, Ilias Nesseris, Christodoulos Papavarnavas, Johannes Preiser-Kapeller, Giulia Rossetto, Rustam Shukurov et Grigori Simeonov) ont réuni sur la question un florilège de textes-sources, traduits en anglais, pour donner aux mobilités et migrations la visibilité dont elles sont dépourvues *a priori* à la lecture de la documentation byzantine. Comme la directrice du programme l'explique avec clarté en introduction, le volume a pour axe directeur la perception et la représentation des expériences de mobilité et de migration par les auteurs byzantins. Ce qui relève, entre autres, de la matérialité de ces dernières est donc laissé de côté, ainsi que tout témoignage extérieur. Elles n'en sont pas moins abordées dans leur diversité, qu'elles soient individuelles ou collectives, accidentelles ou intentionnelles, simplement mentionnées ou un peu plus longuement racontées dans des chroniques, des Vies de saints ou des traités, dans des documents judiciaires, des archives ou des inscriptions. L'équipe a veillé à éclairer particulièrement les expériences des femmes et des strates sociales inférieures du monde byzantin.

Les textes, classés suivant la date de leur composition, des années 650 à 1453, sont organisés en cinq sections, qui correspondent à autant d'interrogations sur les processus de mobilité, elles-mêmes subdivisées en segments thématiques. Pour chacun de ces derniers, le contexte historique et la documentation sont exposés. Quant aux textes mêmes, leur présentation est organisée en rubriques (auteur, date, genre et contexte littéraire du texte, signification historique, type, lieux et date de la mobilité, édition et, éventuellement, traduction du texte) ; elle est suivie d'une traduction en anglais, qui peut être nouvelle ou non, puis d'un commentaire et d'une bibliographie, qui, de manière volontairement réductrice, privilégie, pour l'essentiel, les publications en anglais, conformément à l'intention des contributeurs de toucher une large audience, par-delà les cercles académiques et universitaires. C'est aussi, sans doute, pour cette raison que la version grecque des textes n'est pas publiée. Certains sont bien connus, d'autres non. Index, glossaire et cartes, dont on pouvait espérer une meilleure lisibilité, clôturent le livre.

1. – Why Moving

1.1. – Warfare

1.2. – Resettlement

1.3. – Prisoners of war

1.4. – Rebellion and treachery

1.5. – Banishment and defection

1.6. – Religion

1.7. – Natural disasters and the environment

1.8. – Pastoralism: nomadic and transhumant

1.9. – Education and advancement

1.10. – Diplomacy and embassies

1.11. – Health, healing, and pilgrimage

1.12. – Family matters

2. – Who moved ?

- 2.1. – Elites
- 2.2. – Labour
- 2.3. – Monks and clerics
- 2.4. – Soldiers, warriors, and mercenaries
- 2.5. – Traders, merchants, and artisans
- 2.6. – Entertainers, sex workers and entrepreneurs
- 3. – Scales, configurations and perspectives
  - 3.1. – Ego-documents of ambassadors and messengers
  - 3.2. – Kinship groups
  - 3.3. – Larger groups and confederations: the Varangians in Byzantium
  - 3.4. – Diasporas and networks: the examples of Armenians and Jews
- 4. – Modalities of movement
  - 4.1. – Leaving
  - 4.2. – En route
  - 4.3. – Arriving
  - 4.4. – Settling
- 5. – The imaginery
  - 5.1. – Movement and mobility in the Byzantine imaginery

Andreas RHOBY et Ida TOTH (éd.), *Studies in Byzantine Epigraphy*, I. – Brepols, Turnhout 2022. 25 × 18. 267 p., ill. en couleurs et en noir et blanc. Prix : 65 €. ISBN: 978-2-503-59022-6.

Ce volume inaugure une nouvelle collection dédiée aux *Studies in Byzantine Epigraphy* (SBE). Codirigée par Andreas Rhoby (Vienne) et Ida Toth (Oxford), elle acte l'essor de l'épigraphie proprement byzantine, son institutionnalisation et sa maturité nouvellement acquises. Devant accueillir des publications diverses, qu'il s'agisse de corpus d'inscriptions, de monographies ou d'ouvrages collectifs thématiques, elle réunit, en ce premier numéro, deux tables rondes, tenues pour l'une au 23<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines (Belgrade 2016), pour l'autre – et c'est nouveau – au 25<sup>e</sup> Congrès international d'épigraphie grecque et latine (Vienne 2017). Dans une note préliminaire comme dans le premier chapitre, les deux éditeurs évoquent les richesses de cette documentation, qui a été, dans l'ensemble, sous-estimée dans les études historiques, malgré sa visibilité dans le monde byzantin médiéval, contrairement à l'idée encore dominante que les inscriptions auraient disparu, à la fin de l'Antiquité, de cet univers visuel. Dans le cadre de ce premier volume, et à l'image des recherches novatrices portant sur l'épigraphie latine, les éditeurs ont choisi d'ouvrir au maximum le champ des investigations, géographiquement (à la ville et à la campagne, d'Occident en Orient) et chronologiquement (de la fin de l'Antiquité au début de l'époque moderne), d'illustrer la diversité des genres épigraphiques et des acteurs sociaux, d'envisager la réception des inscriptions à travers leurs emplacements et, surtout, les langues et les registres linguistiques en usage. Les inscriptions, présentées et traduites si nécessaire, donnent lieu à une foison d'analyses et de commentaires, d'histoire linguistique, sociale et culturelle, sur la place de l'écrit et de l'écriture dans l'espace public et les églises, sur leur articulation avec les images, sur la diffusion et l'usage du grec (dans la Sardaigne des premiers siècles

du Moyen Âge ou dans l'exercice du pouvoir par les seigneurs latins de l'Égée à la fin du Moyen Âge comme *lingua*, voire *scriptura, franca*). Comme attendu, l'ouvrage d'épigraphie comprend de nombreuses planches, mais ne comporte à ce jour ni index ni résumé des articles ni présentation des auteurs. Andreas Rhoby et Ida Toth doivent être remerciés pour donner ainsi à la discipline au développement de laquelle ils ont beaucoup contribué une collection dédiée.

1. – Andreas Rhoby et Ida Toth, Byzantine Epigraphy: Whence and Whither?
2. – Arkadiy Avdokhin, Space Oddity? A *Praepositus* Inscribing Power and Appropriating Cityscapes in Theodosian Constantinople
3. – Christoph Begass, Der Kaiser als Schutzwall. Epigraphische und topographische Untersuchungen zum Basileios-Epigramm aus Thessaloniki (*AP IX 686*) und zum spätantiken Kaiserbildnis.
4. – Salvatore Cosentino, Epigrafia e società nella Sardegna bizantina (VII-XI secolo). Alcune osservazioni.
5. – Estelle Ingrand-Varenne, Incorporating a Name in an Image and an Image in a Name. Comparison between Byzantine and Latin Traditions.
6. – Sophia Kalopissi-Verti, Language, Identity, and Otherness in Medieval Greece: The Epigraphic Evidence.
7. – Denis Kashtanov, Maksim Korobov, Vadim Ponaryadov et Andrey Vinogradov, Greek Letters as *scriptura franca*: Writing in Local Languages on the Northern Periphery of the Byzantine World.
8. – Emmanuel Moutafov, Word and Image in the Church of the Ascension in Nessebär. The Role of Inscriptions for the Reconstruction of the Iconographic Programme of 1609.
9. – Giorgos Pallis, Texts and Their Audiences: Some Thoughts on the addressees of Inscriptions in Middle Byzantine Churches in Greece.
10. – Mustafa H. Sayar (avec la collaboration d'Andreas Rhoby), Die Mosaikinschrift in Dara/Anastasiupolis aus dem Jahr 514 n. Chr.
11. – Anna M. Sitz, An Epigram for the Everyman? Strategies of Commemoration at a Cappadocian Tomb.
12. – Christos Stavrakos et Dimitrios Liakos, Post-Byzantine Inscriptions, Traditions and Legends: Authentic or Fabricated?

Joanita VROOM (éd.), *Feeding the Byzantine City. The Archaeology of Consumption in the Eastern Mediterranean (ca. 500-1500)* (Medieval and Post-Medieval Mediterranean Archaeology series 5). – Brepols, Turnhout 2023. 25,5 × 18. 350 p., ill. en couleur et en noir et blanc. Prix : 75 €. ISBN 978-2-503-60566-1.

Le présent recueil d'études est, à l'origine, issu d'une table ronde ayant eu lieu au Congrès des études byzantines de Belgrade en 2016. À travers les 10 contributions qui y sont contenues, ce volume fait de ce centre de consommation qu'étaient la ville byzantine et son arrière-pays son objet d'étude, en s'interrogeant sur des thématiques telles que la persistance ou la modification des habitudes de consommation, l'apport des sources archéologiques, littéraires ou iconographiques à la connaissance des comportements, le rôle des villes de province par rapport à la

situation connue pour Constantinople, ou encore la distribution des biens au quotidien. Les contributions sont organisées chronologiquement et, pour la plupart, concernent des cas d'étude régionaux ; elles sont encadrées, au début et à la fin, par deux études de portée plus générale. Le volume s'ouvre par la table des matières, la liste des contributeurs et une préface de l'éditrice, et se termine par la liste des illustrations et cartes, et par un index des noms de lieu.

Joanita Vroom, Preface.

*Production and Consumption in Byzantium: A General Introduction*

1. – Archibald Dunn, The Medieval Byzantine town: Producers, suppliers, and consumers.

*Early & Middle Byzantine Periods*

2. – Vesna Bikić, Caričin Grad (Justiniana Prima) as a market: Searching for an Early Byzantine model of pottery production and consumption.

3. – Myrto Veikou, Geographies of consumption in Byzantine Epirus: Urban space, commodification, and consumption practices from the 7th to the 12th century.

4. – Natalia Poulou, Production and consumption in Crete from the mid-7th to the 10th century AD: The archaeological evidence.

5. – Evelina Todorova, Mapping Byzantine amphorae: Outlining the patterns of consumption in present-day Bulgaria and in the Black Sea Region (7th-14th century).

*Middle Byzantine & Late Byzantine Periods*

6. – Philipp Niewöhner, Not a consumption crisis: Diversity in marble carving, ruralisation, and the collapse of urban demand in Middle Byzantine Asia Minor.

7. – Stefania S. Skartsis et Nikos D. Kontogiannis, Central Greece in the Middle and the Late Byzantine periods: Changing patterns of consumption in Thebes and Chalcis.

8. – Joanita Vroom, Elli Tzavella et Giannis Vaxevanis, Life, work and consumption in Byzantine Chalcis: Ceramic finds from an industrial hub in central Greece, ca. 10th-13th centuries.

9. – Elli Tzavella, Consumption patterns of ceramics in town and countryside: Case-studies from Corinth and Athens in central Greece.

*Early Byzantine to Late Byzantine Periods: An Overview*

10. – Joanita Vroom, Production, Exchange and consumption of ceramics in the Byzantine Mediterranean (ca. 7th-15th centuries).

Robert WIŚNIEWSKI, Raymond VAN DAM et Bryan WARD-PERKINS (éd.), *Interacting with Saints in the Late Antique and Medieval Worlds* (Hagiologia 20). – Brepols, Turnhout 2023. 24 × 16 ; relié. 282 p., ill. en couleurs et en noir et blanc. Prix : 95 €. ISBN : 978-2-503-60558-6.

Après de nombreux travaux dédiés aux œuvres hagiographiques, le culte des saints focalise de nouveau l'attention. Trois spécialistes bien connus de l'Antiquité tardive publient les actes d'un colloque sur *The Cults of Saints in Late Antiquity*, réuni à l'université de Varsovie en 2018 dans le cadre du projet ERC intitulé *The Cults of Saints: A Christendom-wide study of its origins, spread and development*, un projet dédié au culte des saints dans l'ensemble du monde chrétien et à ses



témoins textuels de ses débuts à 700. C'est l'occasion pour les éditeurs de signaler, à la toute fin de l'introduction du livre, la mise en ligne de la base de données élaborée dans ce programme à l'adresse suivante : <http://csia.history.ox.ac.uk>.

Après une brève mais utile introduction, le livre se déploie en trois thèmes qui illustrent sa perspective d'ensemble, montrer la pluralité et la diversité, les dynamiques et le caractère protéiforme des cultes tardo-antiques, de leurs usages et de leurs fonctions. Les contributions, qui concernent diverses régions de la chrétienté de la fin de l'antiquité et du haut Moyen Âge (de la Gaule à la Géorgie), actent la maturité des études conduites en la matière tout en s'inscrivant dans le renouvellement analytique qui caractérise ces dernières depuis plusieurs années. Ainsi, dans la première partie, le culte des saints est appréhendé à travers ses supports (textes, images, chants, *myron*), la matérialité et la sensorialité qui le portent et qu'il active ; dans la deuxième, il est décrit d'abord et avant tout comme un processus interne de mobilité, que l'échelle en soit locale ou régionale ; dans la troisième, enfin, comme l'un des éléments du langage, voire de l'exercice du pouvoir, épiscopal, impérial ou royal. Ce sont autant d'éléments susceptibles d'expliquer le succès rapide et général du culte des saints et de ses formes (y compris iconiques). Le contact, dans tous les sens du terme et quelles que soient ses modalités, y joue un rôle central. Les thèmes peuvent sembler familiers, les approches n'en sont pas moins nouvelles ou renouvelées : par exemple Robin M. Jensen lie dans le temps et de manière étroite le culte des reliques et celui des icônes ou encore Stephanos Efthymiadis analyse le développement des cultes de saints à Constantinople en termes de dévotion privée, domestique ou communautaire, plutôt que comme un processus institutionnel. Chaque article pourrait être cité à ce titre. L'ensemble illustre au mieux la vitalité de l'histoire des saints et de leurs cultes, au point qu'il n'est pas rappelé que ces dynamiques culturelles ont pu être entravées ou déviées, contrôlées ou contestées, du moins certaines des formes et modalités de leur développement.

1. – Robert Wiśniewski, Introduction

I. *Seeing and Hearing the Saints*

2. – Robin M. Jensen, Icons as Relics: Relics as Icons.

3. – Maria Lidova, Placing Martyrs in the Apse: Visual Strategies for the Promotion of Saints in Late Antiquity.

4. – Julia Doroszevska, Saintly In-betweeners: The Liminal Identity of Thekla and Artemios in their Late Antique Miracle Collections.

5. – Arkadiy Avdokhin, Resounding Martyrs: Hymns and the Veneration of Saints in Late Antique Miracle Collections.

6. – Xavier Lequeux, Les saints myroblytes en Orient et en Occident jusqu'à l'an mil: Prolégomènes à l'histoire d'un phénomène miraculeux.

II. *Local and Cosmopolitan Cults*

7. – András Handl, Reinvented by Julius, Ignored by Damasus: Dynamics of the Cult of Callixtus in Late Antique Rome.

8. – Stephanos Efthymiadis, The Cult of Saints in Constantinople (Sixth-Twelfth Century): Some Observations.

9. – Anna Lampadaridi, The Origins and Later Development of the First Italo-Greek Hagiographies: The *Dossiers* of the Sicilian Martyrs Agatha, Lucia, and Euplus.

III. *Constructing Paradigms*

10. – Ian Wood, The Lives of Episcopal Saints in Gaul: Models for a Time of Crisis, c. 470-550.

11. – Michał Pietranik, Saints and Sacred Objects in Eastern Roman Imperial Warfare: The Case of Maurice (582-602).
12. – Nikoloz Aleksidze, Martyrs, Hunters and Kings: The ‘Political Theology’ of Saints’ Relics in Late Antique Caucasia.

Maria YOUNI et Lydia PAPARRIGA-ARTEMIADI (éd.), *Κωνσταντίνω Γ. Πιτσάκη Μνήμης χάριν* (Συμβολές στην ιστορία του δικαίου 17). – Ακαδημία Αθηνών, Athina 2023. 24 × 17. 669 p. Prix : 32,20 €.

Ce volume imposant rend hommage à l’œuvre de Konstantinos Pitsakès (1944-2012), grand spécialiste du droit byzantin et post-byzantin. En souvenir de ce savant prolifique, les contributions ici présentées proposent, pour l’essentiel, des études sur plusieurs aspects de l’histoire du droit, s’inscrivant dans un espace géographique large, avec une fourchette chronologique allant de l’Antiquité classique jusqu’au 19<sup>e</sup> siècle. Le lecteur y trouvera également des textes reflétant d’une manière plus large les centres d’intérêt et la culture vaste de cet homme de lettres, portant, par exemple, sur l’œuvre d’Alexandros Papadiamantès, figure majeure de la littérature néohellénique. Les articles sont précédés d’une biographie succincte de Konstantinos Pitsakès, ainsi que d’une liste complète de ses publications s’étalant sur plus de quarante ans de production scientifique intense (1971-2016). Sont également signalées en appendice une douzaine d’études consacrées à son œuvre. On trouvera ci-dessous la liste des cinquante-et-une études qui composent le volume.

Maria Youni, Προλεγόμενα.

Daphnè Papadatou et Marios Th. Tantalos, Εργογραφία Κωνσταντίνου Γ. Πιτσάκη.

1. – Iōannēs-Nikolaos Antōniou, Η εξωτερική πολιτική των Αθηνών μέσω της χορήγησης της Αθηναϊκής πολιτείας στην περιοχή της Μακεδονίας και της Θράκης.
2. – Dēmètrēs G. Apostolopoulos, Για τὸ λανθάνον νομικὸ χειρόγραφο τῆς μονῆς Γωνιάς Κισάμου Κρήτης.
3. – Elias Arnaoutoglou, Επίσκεψις Πανδεκτών 47.22.4. Το ελληνικό απόσπασμα.
4. – Manolēs Barbounēs, Η αρχιερατική διακονία του Μητροπολίτη Σάμου και Ικαρίας Κωνσταντίνου Βοντζαλίδη κατά την περίοδο της Ηγεμονίας της Σάμου (1903-1912).
5. – Geōrgios Belenēs, Ο ζωγράφος των Αίνων στον Άγιο Νικόλαο της Βίτσας.
6. – Thomas Ernst van Bochove, Fish or Pitch ? On the role of B. 2,2,15,1 in the constitution of the text of D. 50,16,17,1.
7. – Kalliopi (Kelly) A. Bourdara, An overview of public Byzantine Law.
8. – Charalampos Gasparēs, Η έξωση μισθωτή από κατοικία στη μεσαιωνική Κρήτη (14<sup>ος</sup> αι.).
9. – Maria Gerolymatou, ‘Ο Κάλλιστος Λέρου καὶ ἡ μονὴ Πάτμου (δεύτερο μισὸ 16<sup>ου</sup> αι.).
10. – Maria S. Youni, Πολυτέλεια, μέτρο και πολιτική αρετή στην ελληνική αρχαιότητα.
11. – Andreas Gkoutzioukostas, Η σημασία του ρήματος στρατοπεδεύω/ομαι στην Ιστορία του Θεοφυλάκτου Σιμοκάττη.
12. – Evangelos Chrysos, The principle of Pentarchy at the eighth Ecumenical Council(s) (869-70 and 879-80).

13. – Athanasios A. Delios, *Δίκη απορρήσεως* in classical Athens.
14. – Athèna Dèmpoulou, *Ενδύματα, εδέσματα και luxuria : η ρωμαϊκή νομοθεσία για την πολυτέλεια*.
15. – Kòstas G. Dikaios, *Κοινωνική προστασία και αρωγή στο Βυζάντιο ως σχέση Πολιτείας – Εκκλησίας την περίοδο των Κομνηνών*.
16. – Dèmètrès Karampelas, *Ο Επίκτητος στο δικαστήριο*.
17. – Basileios Katsaros, *Περί γυναικός... ἀλήπτω και πονηρῶ συζυγείσης ἀνδρί*. Μια υπόθεση εξάπατησης συζύγου στα τέλη του 13<sup>ου</sup> αιώνα.
18. – Polymnia Katsònè, *Από το πρόστιμο στον φόρο. Μια αμφισβητούμενη εξελικτική πορεία*.
19. – Basileios-Alexandros Kollias, *Κανόνες δικαίου σχετικοί με την απονομή της δικαιοσύνης σε διακρατικές συνθήκες της μέσης Βυζαντινής περιόδου (11<sup>ος</sup>-12<sup>ος</sup> αι.)*.
20. – Dèmètrès Letsios, *Τα παραρτήματα του Νόμου Ροδίων: Σύγκριση με τον κορμό της συλλογής, σχολιασμός του περιεχομένου*.
21. – Dionysia Misiou, « Πατρίκιε, μεγάλην κήλην έχεις ». Ένα επεισόδιο βυζαντινού μιμοθεάτρου επί Ιουστινιανού Α΄.
22. – Asterios A. Bouzias, *Εθνεγεργασία και συνταγματισμός στην χερσόνησο του Αίμου: Οι εμπειρίες της Ελλάδας και της Σερβίας σε συγκριτική θεώρηση (1804-1834)*.
23. – Geòrgios P. Nakos, *Αξιολόγηση της εξαιρέσεως των κληροδοτημάτων του νομού Ιωαννίνων από τον ρυθμιστικό νόμο 2508/1920 των Ορθόδοξων Χριστιανικών Κοινοτήτων της Τουρκοκρατίας*.
24. – Vassilikè Nerantzè-Barmazè, « Τούτω τῷ ἔτει τὴν πρὸς Ἀβιμέλεχ εἰρήνην Ἰουστινιανὸς ἐξ ἀνοίας ἔλυσεν ».
25. – Machè Paizè-Apostolopoulou, *Γάμοι, κωλύματα και οι « κατ' οικονομίαν » ρυθμίσεις τους μετά την άλωση*.
26. – Iðannès K. Panagiòtidès, *Ο θεσμός της Γερουσίας στο Σύνταγμα του 1844. Συγκριτική παρουσίαση*.
27. – Kalliroè D. Pantelidou, *Η « πρόωρη » μελλοντική ζημία*.
28. – Polyxenè (Pòlina) A. Pantopoulou, *Δίκη βλάβης: Ένα δικονομικό εργαλείο με ευρύτατη εφαρμογή για αδικήματα οικονομικής φύσεως στο δίκαιο της αρχαίας Αθήνας*.
29. – Eleutheria S. Papagiannè, *Πληροφορίες για « αυλές » στη συλλογή του Ιουλιανού Ασκαλωνίτη*.
30. – Grègorios Papagiannès, *Μετρικές και κριτικές παρατηρήσεις με αφορμή τον Κανόνα της εορτής του Ευαγγελισμού*.
31. – Grègorios D. Papatòmas, *Αντιστοιχήσεις « Πρωτείου και Συνοδικότητας » στην Α΄ Εκκλησιασική χιλιετία και στην Β΄ Ρωμαιοκαθολική χιλιετία. « Primus inter Pares » ?*
32. – Kalliope Papakònstantinou, *Έγκλημα στην Αππία οδό: Παράμετροι ποινικής δικαιοσύνης στην αρχαία Ρώμη, με αφορμή τον λόγο του Κικέρωνα pro Milone*.
33. – Lydia Paparrèga-Artemiadè, *Προσπάθειες ανίχνευσης της « προοδευτικής » συμπλήρωσης του δικαίου. Στοιχεία από τις ερμηνευτικές προσεγγίσεις των βυζαντινών σχολιαστών*.
34. – Magdalènè Parcharidou, *Εξάπτερυγο από τον ναό της Κοιμήσεως της Θεοτόκου στην Κούπα Παιονίας*.

35. – Daphnè Penna, Ναυάγια, Βυζαντινά χρυσόβουλλα και Παπαδιαμάντης.
36. – Stavros Perentidis, Précisions sur la datation de la *Synopsis minor*.
37. – Ephè Ch. Ragia, Μία παροικική υπόσταση στο χωρίο της Μάνταιας Σμύρνης: οι Πλανίτες, οι προνοιάριοι και η μονή Θεοτόκου Λεμβιώτισσας.
38. – Giòrgos E. Rodolakès, « Η τοιαύτη κακίστη συνήθεια ». Αγώνες για την κατάργηση ενός εθίμου στη Σκόπελο, αρχές του 19<sup>ου</sup> αιώνα.
39. – Srđan Šarkić, Concept of crime in Serbian mediaeval law (Concerning the Influence of Byzantine Law).
40. – Paraskevas (Paris) G. Stauroopoulos, *Prudentia Juris*. Η συμβολή των νομομαθών του Μεσαίωνα στην καλλιέργεια της νομικής επιστήμης στη Δυτική Ευρώπη (*Glossatores – Commentatores*).
41. – Bernard H. Stolte, The Patriarch and the Law: Nomos and Kanon in *Eisagogè* 3.9.
42. – Eva Maria Synek, *Porfirije, 46. Serbischer Patriarch*. Einige Anmerkungen zur Zählung der serbischen Patriarchen aus rechtshistorischer Sicht.
43. – Marios Th. Tantalos, Εξακριβώνοντας και χρονολογώντας. Παρατηρήσεις στο νομικό έργο που αποδίδεται στον Μιχαήλ Ψελλό.
44. – Ióannès E. Tzamtzès, Επισημάνσεις στο θέμα της Καρχηδονιακής στρατηγίας.
45. – Maria Tziatzè, Το ποίημα του Μιχαήλ Χωνιάτη « Εἰς ὄν κατώκει βραχύτατον οἰκίσκον ».
46. – Panagiòta Tzibara, Το κερκυραϊκό κολλέγιο των δικολάβων στην όψιμη βενετοκρατία και η μεταρρύθμιση που δεν έγινε.
47. – Dèmètrios D. Triantaphyllopoulos, Ἄγια Σοφία καὶ Μεσοπεντηκοστή. Παρεκβάσεις ἀρχαιολογικές.
48. – Nikos D. Triantaphyllopoulos, Ἄλληλογραφώντας με τὸν Κ. Γ. Πιτσάκη γιὰ τὸν Παπαδιαμάντη.
49. – Panagiòtès K. Tsoukas, Von den « Pandektistik » zur « Telologie ». Die Erneuerung der juristischen Auslegungsmethode in Griechenland (1906-1932).
50. – Ióannès Chatzakès, Θεραπεύοντας τη νομική απόρριψη με τον κοινωνικό ρεαλισμό: Παλλακίδες και φυσικά τέκνα στην Νάξο του 17<sup>ου</sup> αιώνα. Παρατηρήσεις με αφορμή ένα ανέκδοτο έγγραφο.
51. – Evaggelos Chekimoglou, Νομικοί κανόνες σχετικοί με τη « διαχείριση » των εβραϊκόκτητων επιχειρήσεων της Θεσσαλονίκης (1943).

Johannes ZACHHUBER, *The Rise of Christian Theology and the End of Ancient Metaphysics. Patristic Philosophy from the Cappadocian Fathers to John of Damascus*. – Oxford University Press, Oxford 2020. 24 × 16 ; relié. xi-357 p. Prix : 94 £. ISBN 978-0-19-885995-6.

Dans le présent ouvrage, qui est à la fois synthétique et conceptuellement approfondi, Johannes Zachhuber entreprend de tisser l'histoire des courants philosophiques chrétiens de langue grecque des 4<sup>e</sup>-8<sup>e</sup> siècles, non pas dans leur simple succession, mais du point de vue de leur généalogie. Sa réflexion procède de l'ambition de dépasser la division médiévale entre théologie et philosophie, et d'appréhender la pensée patristique comme un système, ou plutôt comme un ensemble de systèmes théoriques

dont la visée principale n'est pas d'énoncer la doctrine, mais d'en consolider rationnellement l'exposé.

Pour l'auteur, les controverses trinitaires du 4<sup>e</sup> siècle, lesquelles ont abouti au *credo* de Constantinople de 381, ont constitué « l'incubateur » (p. 4) d'un premier système théorique réellement achevé, celui des Cappadociens. Élaboré par Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze, étendu mais aussi codifié par Grégoire de Nysse, ce système englobant devint en son temps, et pour les générations de penseurs qui suivirent, une « *koinè* intellectuelle » (p. 6). Son modèle, fondé sur l'axiome de l'unicité de l'*ousia*, ne résista pas toutefois aux controverses christologiques des 5<sup>e</sup>-6<sup>e</sup> siècles, toutes centrées sur la question de l'*hypostasis* et de son rapport à l'*ousia* comprise comme *physis*. Ainsi, les nombreuses élaborations qui suivirent le concile de Chalcédoine de 451, fussent-elles miaphysites ou diphysites, se fondèrent certes sur le système cappadocien, mais le dépassèrent en opérant, pour certaines d'entre elles, une véritable innovation philosophique, un déplacement de modèle (*paradigm shift*), que Zachhuber entreprend d'explorer par delà la surface « proto-scolastic » (p. 315) d'une littérature injustement négligée.

Les auteurs considérés ont fait l'objet d'une sélection rigoureuse : les trois Cappadociens, dans les œuvres desquels Zachhuber distingue une tendance « abstraite » et une tendance « concrète » (p. 32-66) ; Sévère d'Antioche, Jean Philopon, Damien d'Alexandrie et Pierre de Callinice pour les opposants à Chalcédoine ; Jean le Grammairien de Césarée, Léonce de Byzance, Pamphile le Théologien, Théodore de Raïthou, Léonce de Jérusalem, Maxime le Confesseur et Jean Damascène pour les partisans de Chalcédoine. On notera qu'au sein de ce dernier groupe, l'auteur établit une claire distinction entre les systèmes théoriques de Maxime le Confesseur, plus proche des Cappadociens dans sa compréhension de la prééminence de l'*ousia*, et de Jean Damascène, dont il retient l'« uncompromising emphasis on the logical, epistemic, and ontological primacy of the individual hypostasis » (p. 311).

Cette étude exigeante mais indispensable pour les spécialistes de la patristique grecque et de la philosophie byzantine, s'achève avec une riche bibliographie, et plusieurs index : auteurs anciens, biblique, général.

## OUVRAGES REÇUS

- Florin CURTA, *Eastern Europe in the Middle Ages (500-1300)* (Brill's Companions to European History 19). – Brill, Leiden, Boston 2019. 24 × 16 ; relié. xxvii-1398 p. ISBN 978-90-04-34257-6.
- Mike HUMPHREYS, *A Companion to Byzantine Iconoclasm* (Brill's Companions to the Christian Tradition 99). – Brill, Leiden, Boston 2021. 24 × 16 ; relié. xvii-630 p. ISBN 978-90-04-33990-3.
- Michael LAPIDGE, *Canterbury Glosses. From the School of Theodore and Hadrian. The Leiden Glossary* (Publications of the Journal of Medieval Latin 17/1-2). – Brepols, Turnhout 2023. 25,5 × 17,5. 824 p. ISBN 978-2-503-60858-7.
- Simona NICOLAE *et alii*, *Anthologia palatina. Liber V. Τὰ ἐρωτικά*. Edidit Simona Nicolae, Verterunt et adnotauerunt Simona Nicolae, Cristian Şimon, Margareta Sfirschi-Lăudat, Sorana-Cristina Man, Epilogus Liviu Franga (Institutul de studii sud-est europene. Societatea română de studii bizantine. Scriptores byzantini, nova series 13 [4]). – Bucharest University Press, Bucureşti 2022. 24 × 17. 346 p., 4 pl. couleurs. ISBN 978-606-161-377-9.
- Richard PRICE et Federico MONTINARO, *The Acts of the Council of Constantinople of 869-70* (Translated Texts for Historians 79). – Liverpool University Press, Liverpool 2022. 22 × 14 ; relié. ix-504 p. ISBN 978-1-80085-684-4.
- Dana SHISHMANIAN, *Vision de Varnava. Înţeleptului Varnava minunată arătare a vederii lui cu pildă tuturor*. Édition et étude de Dana SHISHMANIAN. Préface par Ovidiu Victor OLAR (Museikon Studies 2). – Editura Museului Naţional al Unirii, Alba Iulia ; Editura Maga, Cluj-Napoca, 2023. 30 × 21. 254 p., nombr. ill. couleurs. ISBN 978-630-6548-02-6.